

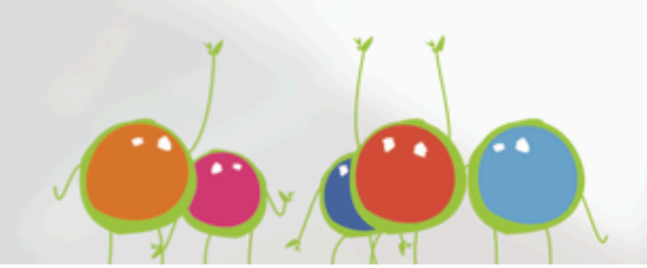
Sauramps Odyssée
le loisir de se cultiver



Recueil de nouvelles

Nouvelles du travail

Octobre 2013 - Tome 8



SOMMAIRE

PREFACE **.. 4**

AVANT-PROPOS **.. 7**

Burn-out ***1er prix du concours*** **................ 9**

Tourneur, phraseur ***2ème prix du concours*** **............ 14**

Les travailleurs de la mort ***3ème prix du concours*** **............ 18**

Au Fond **.. 21**

Cafard **... 25**

De la radioscopie à la radiographie **................................. 30**

Disparaître **.. 36**

Embauche, mode d'emploi **... 40**

Fast (and Furious) Food **... 43**

François, Galibot **... 47**

Gestion romantique **... 50**

Grain de sel **... 55**

Hard-Rock Hôtel **... 58**

Je ne veux pas travailler, je ne veux pas **......................... 61**

Je vous remercie pour votre attention **.............................. 64**

Journal d'un agent de sécurité **.. 69**

L'Enfer **.. 71**

L'offre d'emploi ou l'espoir de changer **.......................... 75**

La blouse bleue **.. 79**

La chèvre **.. 84**

La promotion **.. 88**

Le bon catalyseur **.. 93**

Le briquet **.. 98**

Le dossier *102*

Le gardien du feu *106*

Le monde du travail sous ses différents aspects, les histoires professionnelles *111*

Le poisson rouge *116*

Le soupçon *121*

Les portes *124*

Les pyjamas de monsieur Store *128*

Lettre ouverte à Vincent *132*

Midinette *137*

Mon corps travaille et c'est très bien ! *141*

Paco et le trident camarguais *146*

Question de procedures *153*

Sang travail *157*

Travailler autrement *161*

Un contrat à l'encre du destin *165*

Un joli moment de convivialité *168*

Une semaine d'enfer d'une assistante sociale *174*

Very good... Very good *179*

A.V.S. — *1er prix du concours 2006* *182*

Laisser battre doucement — *1er prix du concours 2007* *186*

Sous surveillance ? — *1er prix du concours 2008* *190*

Le pain de tous les jours — *1er prix du concours 2009* *196*

Camarade Nollin — *1er prix du concours 2010* *202*

L'entretien — *1er prix du concours 2011* *206*

Un refus poli — *1er prix du concours 2012* *210*

PREFACE

Je suis heureuse d'avoir été invitée à préfacer ce recueil de nouvelles et pouvoir écrire sur ce qui me tient à cœur : le rôle de l'écrit aujourd'hui, dans nos vies. Car la littérature ne nous parle pas seulement de texte littéraire, elle nous raconte la vie humaine, son sens, ses souffrances.

C'est pourquoi je me réjouis de ces nouvelles primées. On ne dira jamais assez combien les auteurs amateurs - amateur, au sens fort d'aimer - sont libres et créatifs.

Ce que clame ce concours, ce qu'il faut l'aider à faire entendre, c'est que nous avons tous besoin de la littérature et du récit pour nous aider à résoudre certains de nos problèmes. Y compris nos problèmes professionnels. Notre expérience et notre plainte resteraient beaucoup trop pauvres si elles devaient s'appuyer seulement sur les statistiques ou sur les faits ou sur les archives des prudhommes ou sur les symptômes détectés par le médecin du travail. Même nos expériences sociales ont besoin d'être élargies, enrichies et approfondies par le recours à la fiction littéraire.

Je vous ai lus avec plaisir et curiosité, et maintenant je verrai autrement votre quotidien : le chien-loup du gérant, les chiottes pourries du collège, l'entretien catastrophique avec la DRH, la crainte de ne pas assurer, le dépit, l'amertume, les rivalités, la haine, les sourires harcelants et baveux du supérieur hiérarchique qui se croit irrésistible parce que sa mère l'en a convaincu, et à l'inverse, heureusement, l'entraide, la probité, l'amitié imperturbable, le goût de réussir, la joie de faire, et par-dessus tout la merveilleuse machine à café qui aide à nouer ou renouer les relations affectives entre les êtres, un symbole chaleureux pour construire un monde du travail enfin à la hauteur de ce qu'il y a de plus humain en nous…

La tendance de chacun à soigner son travail implique une lente acquisition de talents où l'essentiel consiste au fond à se changer soi-même, à s'améliorer. Tout métier est une expérience

personnelle qui implique le savoir-faire de l'artisan et met en œuvre ses valeurs.

Pourtant notre société comprend mal qu'un travailleur puisse sentir pleinement et penser profondément ce qu'il fait. Elle lui dénie souvent les gratifications émotionnelles qu'apporte son métier. Elle rabaisse l'activité concrète à une occupation rudimentaire, oubliant que la compétence technique n'est jamais coupée de l'imagination. C'est comme si notre société pensait que celui qui travaille ne demande qu'une chose à son boulot : que ça marche.

Hé bien non, justement ! Tout travailleur est un artisan, et même si son atelier ne sent pas le bois, la cire et le vernis… Même si son outil n'est qu'un clavier en plastique, tout travailleur, toute personne exerçant une activité pratique s'engage dans son travail. L'artisanat est mal compris car on le limite trop au seul savoir-faire manuel d'un ébéniste ou d'un orfèvre. Mais on est artisan aussi derrière un pupitre de commande ou assis derrière un bureau ou en train de distribuer le courrier… Le métier de chacun est un petit laboratoire où l'on peut étudier comment ses sentiments, ses idées, son éthique de l'engagement s'enchevêtrent dans sa pratique. Tout bon artisan poursuit un dialogue entre ses pratiques concrètes - parfois épouvantablement concrètes (cf. la femme de ménage du collège, les auxiliaires de vie en maison de retraite…) - et ses propres réflexions sur la vie, le monde comme il va, la famille.

L'éthique est l'histoire de notre vie, de toute notre vie. Toute personne s'interrogeant sur son travail s'interroge également sur sa manière de mener l'ensemble de sa vie avec compétence.

Nous avons dressé à tort des frontières entre la tête et la main, la pratique et la théorie, l'artisan et l'artiste, le corps et l'esprit, et notre société souffre manifestement de cet héritage. Mais la culture matérielle compte aussi. La maîtrise d'un geste professionnel est également une culture ! Il entre dans tout geste, même apparemment simple, une part de réflexion et de sensibilité, mais notre société a encore le plus grand mal à reconnaître et à encourager la façon dont des ouvriers anonymes peuvent laisser

des traces d'eux-mêmes dans des choses inanimées. Heureusement que vos nouvelles sont venues rappeler que faire, c'est aussi penser. Seul vos récits nous permettent de réintroduire de la subjectivité dans le travail, souvent réduit à son expression économique la plus triviale.

En nommant les choses, vous avez recréé un monde sur lequel nous allons pouvoir agir tous ensemble, vous nous y faites entrer, vous nous faites connaître au plus près ce que vous vivez. Quelle leçon ! Et aussi quel soulagement pour moi que de savoir comment les autres vivent ce que je vis, et ce dont je souffre, parfois, aussi.

J'ai eu la chance d'avoir été choisie par l'ARACT cette année, et je vous en remercie tous, acteurs et initiateurs du projet. J'ai pu estimer le degré d'investissement de l'équipe du concours, la qualité de son esprit critique dans une absolue bienveillance, qui fait de ce lieu un espace à la fois protégé et ouvert.

A celles et ceux qui ont le courage d'interroger leur expérience dans le détour d'une réflexion solitaire, j'adresse mes compliments.

Et surtout merci, merci de votre merveilleux accueil.

Régine DETAMBEL
Présidente du jury

Régine Detambel, kinésithérapeute de formation, vit près de Montpellier et est l'auteur depuis 1990 d'une œuvre littéraire publiée pour l'essentiel chez Julliard, au Seuil et chez Gallimard. Chevalier des Arts et des Lettres, elle a également été lauréate du prix Anna de Noailles de l'Académie française.
Ses ouvrages interrogent le corps et sa mémoire, au travers des expériences sensibles.
Chez Actes Sud, elle est l'auteur du Syndrome de Diogène. Eloge des vieillesses (essai, 2008) et de deux romans : Son corps extrême (2011), Opéra sérieux (2012), qui explore les subtilités de la voix chantée.
Son site http://www.detambel.com présente ses activités de conférencière et de formatrice en « bibliothérapie ».
À paraître : La Splendeur, roman (Actes Sud, 2014)

AVANT-PROPOS

2013, 8ème édition du concours de « Nouvelles du travail » organisé par l'ARACT Languedoc-Roussillon en partenariat avec la librairie Sauramps. Une fois encore l'accroche « Oserez-vous prendre la plume » a été reçue. 98 auteurs ont osé !

Cette année un grand merci à notre présidente du jury Régine Detambel qui nous a permis d'approfondir le sens de nombreuses nouvelles et d'aboutir à des choix consensuels.

Un grand merci à la librairie Sauramps Odyssée, partenaire depuis 8 ans de notre concours de nouvelles.

Merci aussi au jury, membres du Conseil d'Administration, de la DIRECCTE, du Conseil Régional et de la librairie Sauramps, ils ont tous lu avec attention les nouvelles et soutenu avec beaucoup d'enthousiasme leurs préférées.

Ce concours prend cette année un relief particulier avec deux tendances qui se dégagent nettement. L'une constituée de nouvelles qui expriment un mal être dans la société et dans l'environnement de l'entreprise, souvent aggravé par un manque de dialogue social en interne. L'autre tendance, plus littéraire, traduite dans une écriture faite de recherche et de réflexion, de mots que l'on ressent comme issus du plus profond de chaque être ! Mots et jeux de mots que l'on retrouve autant dans les titres que dans le contenu des nouvelles. En cette année 2013 qui célèbre les 40 ans de l'Anact, nous voyons se dessiner des différences fortes au sein de notre société et entre les êtres humains : des situations de bien être pour les uns, de profond mal être pour d'autres. Ces différences sont de plus en plus marquées dans le monde du travail avec un sentiment d'ouverture possible d'une part, d'un sentiment d'enfermement d'autre part.

Le jury a opté pour des situations ou le dialogue social est possible ou garant de progrès mais aussi pour des nouvelles exprimant le vécu et le ressenti au travail.

Enfin pour ma première année de Présidence du CA de l'ARACT, je tiens à remercier et rendre hommage à mon prédécesseur Patrick REILHAN. Il s'est beaucoup investi durant ses deux ans de mandat pour assurer la qualité de ce concours et j'éprouve, avec le vice-président, un grand plaisir à marcher dans ses pas.

Grégory BOURREL
Président de l'ARACT Languedoc-Roussillon
Philippe SUNER
Vice-Président de l'ARACT Languedoc-Roussillon

Burn-out

Françoise DE BLOMAC

- Elle est morte.
- Non, pas possible. Quand ?
- Ce matin. Bruno l'a trouvé morte en arrivant.
- Vache. Qu'est ce qui s'est passé ?
- Burn-out. Brûlée de l'intérieur, cuite, fondue, en cendres.

En moins d'une demi-heure, la nouvelle se répand dans les étages. Morte. Manifestement, le diagnostic est sans appel. On discute, on analyse, chacun y va de son commentaire.

- Faut dire que ça faisait un moment qu'elle allait pas bien.
- Ouais, souvent elle déconnait grave.
- On sentait que ça chauffait là-dedans.
- Et les tremblements. T'avais remarqué comment elle tremblait parfois ?
- Moi, elle me faisait carrément flipper. T'as vu les bruits qu'elle faisait ?
- On aurait dû la mettre en retraite plus tôt. Elle était trop vieille.
- C'est vrai. Elle était usée.

Viennent ensuite les explications. Retour sur une vie brûlée au service de l'entreprise.

- Faut dire qu'y en avait qui abusaient. Ils n'arrêtaient pas de la solliciter.
- T'as raison, y'en a qui était toujours fourré chez elle.
- Je veux pas balancer mais Pierre, par exemple, c'était au moins six fois par jour.
- Moi, jamais plus de deux fois. Je faisais attention. Mais c'est vrai qu'on la croyait immortelle.
- J'en connais qui faisaient carrément leurs réunions de service chez elle.
- Et un café court sucré, et un long sans sucre, et un chocolat chaud...

- Moi, je dis, c'est depuis qu'ils ont rajouté leurs conneries de capuccino et de macchiato que tout s'est déglingué. Avant, elle allait très bien. Elle a pas pu s'adapter.
- Oui, et puis, il faut dire que côté entretien, c'était plus vraiment ça. Avant, c'était toujours le même gars qui venait. Il la connaissait, il savait ce qu'il fallait faire, il faisait attention, je l'ai même entendu lui parler. Depuis deux ans, c'était le défilé, jamais les mêmes, des petits jeunes qui n'y connaissent rien. Ils faisaient leur petite affaire en quelques minutes, et ils se tiraient. Alors, hein, forcément.
Le traumatisme est palpable. Toute la journée, c'est le défilé. Chacun vient constater les dégâts. L'odeur de brûlé est tenace dans la petite pièce sans fenêtre où elle reste là, plantée, inerte. Chacun se souvient.
- Moi, j'adorais son petit message "très bon choix". Des fois, c'était le seul truc positif de ma journée.
- Tu te souviens quand on a découvert un chat couché dessus ? On croyait que c'était elle qui ronronnait, en fait, c'était le chat de la vieille d'en face qui se réchauffait.
- Et la pétition, tu te rappelles la pétition ? Elle nous avait été bien utile pour faire passer discrètement le message. Je crois que c'est là que tout le monde a signé.
- Si on pouvait compter toutes les décisions qu'on a prises devant elle.
- Toutes les fois où elle nous a donné le courage de monter à la direction.
- Toutes les fois où elle nous a remonté le moral.
- Tous les petits problèmes qu'on a réglés.
- Et les rencontres, n'oubliez pas les rencontres ! Sans elle, Natacha n'aurait peut-être jamais connu Jean-Marc. C'est pas à la cantine qu'ils se seraient croisés ces deux là, Natacha, elle apportait toujours sa gamelle.
- Et mon projet de livret d'accueil, je vous rappelle que c'est ici qu'il est né.
- Oh, et puis les stagiaires qui croyaient qu'il faillait payer et qu'on laissait faire.
- Et la fois où Jean-Marc lui a filé des claques alors qu'elle n'y était pour rien, c'était les plombs qui avaient sauté.

- N'empêche qu'il a failli nous la tuer ce jour-là.
- Et le jour où elle pissait de partout ? Sur le coup, on a râlé, mais quand Madame Facture s'est fait repeindre ses « Louboutin », là, on a franchement rigolé.
HS. Le message est pourtant clair et écrit bien gros, mais rien n'y fait. Tout le bureau défile dans la petite pièce, procession triste des salariés, manifestement en panne d'occasions de rompre la monotonie de leurs tâches quotidiennes. Certains, tout en parlant des innombrables qualités de la morte, oublient son état et appuient négligemment sur leur bouton habituel. Sourires d'excuses de consommateurs désemparés.
Est-ce le résultat des discussions familiales sur la nouvelle du jour (enfin, chacun a quelque chose à raconter qui n'a trait ni à la crise, ni aux salaires bloqués depuis deux ans, ni aux chefs qui n'y comprennent rien, ni aux procédures stupides) ? La nuit porte t-elle conseil ? Toujours est-il, que, dès le lendemain, le défilé devant le cadavre prend une nouvelle allure. Oubliée la morte, même si sa carcasse est toujours là. Il s'agit maintenant de la remplacer. Une journée sans café, ça passe, mais il ne faudrait pas que la situation se prolonge. Adèle (Sainte-Adèle pour les intimes) a pris les devants et a rapporté une bouilloire et du café soluble "mais c'est provisoire, il faut la remplacer" précise t-elle à toutes celles et ceux qui viennent gentiment lui demander un petit shoot.
- De toutes façons, ils vont vite la remplacer. Le café, tout le monde en a besoin.
- Tu parles, ils s'en foutent là-haut. Eux, ils ont la Nespresso. Nous, on peut crever.
Natacha, qui lui doit tant (un mari et deux gosses, quand même, c'est pas rien. Même si ça lui a fait raté une belle promotion) se fend d'un petit mail à la direction générale, copie aux services généraux. La réponse arrive rapidement. « Nous vous remercions de nous avoir signalé ce dysfonctionnement. La société de maintenance a été contactée dès réception de votre message. Elle procédera à l'enlèvement et au remplacement demain dans la journée. Cependant, après consultation de la médecine du travail, l'accès sera désormais payant afin de limiter les consommations

excessives. Une réunion avec les représentants du personnel est prévue à 17h afin de définir un tarif adéquat. »
Dans le bureau de Sainte-Adèle, la bouilloire bout en continu, les salariés aussi.
- On compte sur toi pour leur dire que c'est pas possible. On va pas payer le café maintenant, c'est n'importe quoi. Déjà qu'ils ont augmenté les tarifs de la cantine.
- Cette histoire de médecine du travail, c'est de la foutaise. En fait, ils veulent plus nous voir traîner au café, c'est tout. Ils ont peur de ce qu'on se raconte. C'est des minutes qui rentrent pas dans la compta.
- Tu vas voir qu’en plus, ils vont se faire du blé sur notre dos. Bientôt, on payera le PQ si ça continue.
- Pourquoi on boit du café ? Parce qu'on est stressé. Et pourquoi on est stressé ? Parce qu'ils nous stressent. C'est à eux d'assumer, pas à nous de payer leur management déplorable.
- N'empêche, le café, ça file des ulcères. Moi, peut être que si c'est payant, ça va m'aider à diminuer.
- Tu sais, le chocolat aussi il va être payant. Et puis c'est une question de qualité. Avec du bon café, t'as pas d'ulcère.
- C'est comme les cigarettes, on sait bien que même si on augmente les prix, les pauvres, ils continuent à fumer, parce que c'est eux qui en ont le plus besoin. C'est de la foutaise je te dis.
En tant que représentante de ce qu'il est convenu d'appeler le petit personnel (mais pas devant eux, s'il vous plaît), Sainte-Adèle n'en mène pas large. La réunion a lieu chez le grand patron, dans son bureau open space pour lui tout seul. Le DAF, le DRH, la dircom sont là. On lui propose même un café, dans une vraie tasse.
- Vous comprenez, nous nous soucions du bien-être de chacun dans notre entreprise. Cette fin brutale, c'est l'occasion de remettre les choses à plat, de reconsidérer la situation, de faire le bilan.
- Savez-vous combien de kilos de café sont engloutis chaque année ? J'ai demandé aux services généraux de vérifier deux fois les chiffres. Je ne voulais pas y croire. C'est tout bonnement hallucinant !
- Avec le nouveau système, nous poussons les collaborateurs à faire plus attention.

- Par contre, nous sommes prêts à prendre un modèle plus performant, avec plus d'options : café bio, boissons énergisantes, eau fraîche, potages variés.
- C'est utile ça, les potages, pour ceux qui n'ont pas le temps d'aller à la cantine.
Les arguments pleuvent et Sainte-Adèle sent qu'elle va perdre son auréole en redescendant. Bien sûr, ils écoutent gentiment ses arguments, mais elle n'ose pas aller trop loin.
- Vraiment, vous ne voulez pas un café ? Vous devriez goûter les capsules violettes, elles sont excellentes.
- Rassurez-vous, nous savons que ces petits moments de pause et de convivialité sont importants, et nous ne voulons absolument pas les remettre en cause. Je vous le répète, tout cela est pour le bien de tous.
- Vous comprenez, n’est-ce pas ?
- 1 euro, c’est raisonnable, non ?

Tourneur, phraseur

Bruno BAUDART

L'odeur, tu ne peux pas la manquer. Un mélange de copeaux de métal, d'odeurs de graisse, d'essence qui t'agrippent les narines dès que tu entres. Et la sueur. La sueur des ouvriers qui travaillent là-dedans, dans cet atelier de fabrication industrielle comme me l'a appris ma mère – celle à qui je dois ce boulot, en plein mois d'aout – et je me retrouve là, planté, lancé dans le monde du travail, de plain pied même si ce n'est que pour quinze jours.
Bon, on me file un boulot pas trop dur : je dois aider un vieux fraiseur-tourneur. Aider, un bien grand mot, il me montre, tout fier, une de ses machine, un assemblage compliqué de métal à deux fonctions : un tour et une fraiseuse. Un tour pour faire des pièces rondes, une fraiseuse pour les pièces où il y a des angles. Voilà tout ce que j'ai retenu de mon passage dans la boîte où ma mère officie depuis des années, secrétaire de direction. Là-dedans, tout le monde bosse, ouvriers, patron, secrétaires, tous au charbon, corps et âmes.
Et puis ce bruit, ce bruit terrible. Dès huit heures du matin, des pièces en métal cascadent sur le sol, rebondissent contre les murs en tôle, des coups de marteau à la volée, des cris, des ouvriers qui s'engueulent, oui, terrible tout ce bruit.
A la pause de dix heures, tout s'arrête. Un immense silence envahit les lieux. Les soudeurs enlèvent leur masque qui leur donnent un air de robot. Ils se frottent le front là où la sangle qui retient leur casque a laissé une marque rouge puis ils se frottent les yeux. Longtemps. J'apprendrai par un vieux de la veille qu'ils sont voués à cohabiter avec le "grain de sable" comme ils l'appellent, un pic lumineux qui ne quittent plus leurs yeux au-delà d'un certain nombre d'années à souder. Avant t'es pas un vrai de vrai, tant que t'as pas cette étincelle bleutée qui te brûle le regard en permanence. Même quand t'arrêtes de bosser. Entre eux ils en parlent à mot couverts du "grain de sable". Comme s'ils en étaient fiers. Une marque de reconnaissance entre vieux soudeurs : si t'as pas ça, tu peux pas comprendre.

Je suis affecté pour un temps à nettoyer une machine. Tout en cuivre et métal, elle trône dans un hangar désaffecté, à l'écart. L'été, nous sommes en plein mois d'août, la chaleur est insupportable. Pas d'aération, le soleil tape dur sur le toit en tôle mais bon, ma bouteille de bière dans un coin, la radio allumée, je suis le roi, le gallo de la basse-cour comme le dit le vieux fraiseur-tourneur qui me sert de parrain ; son accent espagnol rocaille dans tout l'atelier.
A part, dans mon hangar, je me sens bien. Je laisse les portes ouvertes sur les côtés, au loin une petite forêt me murmure des secrets, du style tu serais bien mieux avec nous, sous la fraîcheur des arbres...
Oui mais bon, j'ai besoin de sous – une guitare électrique n'attend que moi derrière sa vitrine – alors je gratte pendant que mes potes sont à la plage. Puis un jour, on a décrété que la machine brillait bien assez comme ça, surtout qu'elle ne servait à rien cette antiquité, alors j'ai réintégré l'atelier principal.
J'ai retrouvé le bruit du métal qui s'entrechoque, les odeurs fortes et le regard de certains ouvriers, moi qui n'était à leurs yeux qu'un intello, BAC A4 en poche, littéraire donc, une performance en ces lieux, je le croyais pas mais bon.
Oui, l'intello de service c'est moi. Et aussi et surtout, le fils à sa mère. Dans certains lieux, ça ne pardonne pas.
Un jour que j'étais penché sur l'écran du vieux tourneur, un ouvrier est venu me chercher.
« Hé ! Tu peux me filer un coup de main ? » Je vois le vieux qui baisse la tête, l'air gêné, tous les ouvriers nous regardent, il y a quelque chose qui ne va pas mais je réponds “oui, je veux bien” trop content de me rendre utile. Je saute à bas de la machine et je suis l'ouvrier à travers l'atelier – mon bourreau, mon formateur es-bizutage.
« Tiens, qu'il me dit, prends ce tonneau là, celui-là qu'est en ferraille, ouais celui là et tiens le bien. C'est bon ? » Je saisis la pièce en métal, je la tiens, serre la bien qu'il me dit, oui, je secoue la tête, pas de problème je suis un intello puisque vous le dites mais un intello qu'a du cœur et j'agrippe ça à pleines mains. Le type face à moi saisit un marteau, un lourd avec un manche en bois qu'a du en

voir des tonnes et il se met à cogner sur le fût. Avec moi accroché dessus. Et alors là... Il cogne fort, prend bien le temps de s'arrêter entre chaque coup... Pour que l'onde de choc se répercute bien dans mes épaules. Puis dans mes bras. Et enfin dans mes mains.
Et là je déguste. Un peu comme si je prenais un coup de marteau, amorti oui, mais le choc que tu reçois à chaque fois, il vibre dans tous tes muscles ; très vite ça devient insupportable.
Je suis prêt à tout lâcher mais quand je relève le regard je les voie tous en train de me regarder, un petit sourire aux lèvres. Alors, négligeant les gants qui pendent à ma ceinture, je saisis encore plus fort le métal noirci et je le regarde, mon bourreau, l'air de dire, vas-y, cogne tant que tu veux, je lâcherai pas. Et il cogne, d'abord avec un grand sourire, puis qui s'efface très vite parce que les autres, tous ceux qui n'attendaient qu'une chose : me voir lâcher, ouais les autres se lassent vite. Ils jettent un dernier coup d'œil puis nous tournent le dos et retournent à leur tâche. Alors on se retrouve tous les deux seuls, face à face, deux abrutis qui ne veulent pas perdre la face. Et vas-y que je te cogne là-dessus, et vas-y que je ne lâcherai rien. Que dalle. Arque bouté sur mon morceau de métal, les mains me brûlent, hurlent qu'elles veulent lâcher mais rien à faire, je m'agrippe à ce bout de métal comme un naufragé à une bouée en pleine mer. Comme si ma vie en dépendait.
Alors, parce que la comédie avait assez duré et que le boulot pendant ce temps là ne se faisait pas, un contremaitre appelle mon bourreau. L'autre se retourne et lui crie, ouais, j'arrive. Juste avant de partir il m'en assène un dernier coup. Un bien vicieux, un bien sonore. Puis il s'en va rejoindre son chef.
Quand je reviens vers le vieux fraiseur celui-ci me glisse d'aller me passer les mains sous l'eau froide, ça ira mieux. Je les sens plus mes mains d'ailleurs, serrées, crispées, avec une douleur lancinante dans chaque doigt. Je réponds non au vieux, pas tout de suite et vas-y, montre moi l'écran, je veux pas céder devant eux.
Et j'ai pas cédé. Non. Et quand je suis venu toucher ma paie, reçu par le grand patron, il m'a demandé si tout c'était bien passé. J'ai répondu oui, pas de problème. Il a eu un petit sourire, l'air de dire, bon, quinze jours de boulot et ça te laissera rien mon gars, juste un peu de fric et puis c'est tout. C'est bien ça ce qu'il voulait dire.

Mais je crois bien qu'il s'est trompé. Oui, je crois bien.
Parce que quand j'écris des nouvelles, ou un roman, un roman à plus de deux cent mille signes et qu'il faut rester des heures, le cul sur une chaise devant l'écran avec les doigts qui pianotent et qu'en peuvent plus, jamais je ne lâche, jamais avant que mon boulot ne soit fini. JAMAIS.
Et ça, mon pote le bourreau, le cogneur de métal, l'ouvrier qui m'a donné cette leçon, lui maintenant à la retraite, ou mort je ne sais pas, c'est à toi que je pense quand j'ai envie de tout lâcher, que des fois j'en ai plus que marre de m'acharner sur ce clavier, sur un mot qui ne vient pas. Oui, des fois j'ai envie de tout lâcher mais je ne le fais pas. Parce que dans ce type de boulot, fraiseur, tourneur, soudeur, metalier – écrivain, jamais on ne lâche. Jamais. Parce que le boulot il faut qu'il soit fait, et bien fait.
A l'ancienne, tu te la coltines ta tâche, page après page, ligne après ligne, mot après mot. Et seul un travail acharné te permet ça. Et ça, je te le dois à toi, l'ouvrier, toi et ta manie un peu brutale d'adouber un nouveau venu, un peu méprisante aussi.
Mais pas grave tu vois, trente ans plus tard je ne lâche toujours rien. Je suis encore là.

Les travailleurs de la mort

Sophy CAULIER

Il a neigé cette nuit, ce n'est pas vraiment inhabituel à cette saison. Ce qui l'est plus, c'est la quantité de neige qui est tombée. Le jardin sur lequel donne la chambre est recouvert d'un épais tapis blanc d'où émergent quelques branches et de frêles troncs d'arbres. Le banc où s'assoient parfois de rares visiteurs semble flotter sur cette mer blanche. Et la neige assourdit tous les bruits. Sentiment de paix, de calme, de silence…

Une aide-soignante que je ne connais pas entrouvre la porte et nous explique que l'on ne nous a pas oubliés, mais qu'à cause de la neige, beaucoup de métros et de bus circulent mal, certaines infirmières et aides-soignantes seront en retard ce matin. Ce n'est pas très grave, il dort encore…

Une bonne heure plus tard, l'infirmière frappe légèrement à la porte avant d'entrer dans la chambre. Une aide-soignante la suit, un paquet de draps sur le bras, une autre arrive et débarrasse le plateau du petit déjeuner auquel il n'a pas touché.

« Nous allons lui faire sa toilette et changer le lit, profitez-en pour aller faire un tour. Il fait froid, mais ça vous fera du bien ! ».

Son ton est doux, mais j'entends bien qu'elle suggère pour ne pas avoir à ordonner. Elles préfèrent être seules avec le patient pendant ce moment pour ne pas brusquer son intimité, ne pas l'obliger à être vu même par ses plus proches lorsqu'elles le soulèvent, le transportent sur le siège dans la douche ou qu'elles le lavent. Tout dans leurs gestes, leur façon de se déplacer, leur voix est empreint de respect. Elles sont plus attentives à respecter la dignité de leurs résidents qu'à les faire manger. Ne sont-ils pas là pour adoucir leurs derniers moments ? Cela mérite attention et respect !

Lorsque je reviens, il est à demi-assis dans le lit, vêtu d'un tee-shirt propre, rasé de près, il sourit faiblement. Une aide-soignante passe le bout du nez et chuchote que le médecin viendra nous voir en fin de matinée.

La journée s'écoule dans le calme, ponctuée par les piqûres de morphine, les plateaux repas qui repartent intacts, nos rares échanges où je m'efforce de l'apaiser, mes sorties pour téléphoner sans le déranger ou aller reprendre une tasse du café préparée par les bénévoles, aussi discrètes et attentives que le personnel soignant. Dans cet espace assourdissant, on entend de temps en temps la sonnette d'appel d'une chambre et les pas de quelqu'un qui va y répondre.
Il dort de plus en plus, pas forcément bien. L'infirmière passe régulièrement le voir, lui parler, s'enquérir de sa douleur. S'il dort, elle repasse un peu plus tard. Jamais, personne ne le réveille ou ne lui fait quoi que ce soit sans lui parler, lui expliquer, lui demander son avis. Lorsqu'il se réveille, il regarde vers le fauteuil où je me suis installée pour lire. Et se rendort. L'équipe de nuit est encore plus discrète. Lorsqu'elles entrent dans une chambre, elles chuchotent, redressent un patient dans son lit en essayant de ne pas le réveiller, remonte une couverture, vérifie une perfusion et repartent aussi discrètement qu'elles sont arrivées, éclairées seulement par la lampe du couloir.
Quand je vais au beau milieu de la nuit prévenir l'infirmière qu'il a arrêté de respirer, son premier geste n'est pas médical. Elle me prend dans ses bras et m'enlace, ce qui fait immédiatement venir les larmes. Elle dit que tout est fini maintenant, qu'il ne souffre plus, que nous étions venus pour cela, que c'est mieux ainsi. Elle me prend par la main et vient avec moi dans la chambre.
Elle appelle le médecin qui constatera officiellement le décès. Tous font ces gestes qu'ils ont répétés tant de fois, vérifier qu'il n'y a plus de pouls, noter scrupuleusement l'heure, débrancher la perfusion, baisser la température de la chambre…
L'aide soignante l'a rejointe. Ensemble elles vont faire la toilette mortuaire, mettre une gouttière pour que la bouche ne pende pas, cela impressionnerait trop les éventuels proches qui viendraient voir le défunt, habiller ce corps inerte pour qu'il soit présentable et ranger les affaires de la chambre. Pour qu'elle accueille un autre patient venu lui aussi finir paisiblement son long chemin.
Le matin, l'équipe de jour fait le point avec l'équipe de nuit pour prendre le relais. Un à un, ceux de l'équipe de jour viennent vers

moi, me serrent la main ou m'enlacent, ont un mot doux, apaisant. Et poursuivent leur journée au chevet de ceux qui n'ont pas encore franchi le pas final.

Ils et elles s'appellent Mériem, Claire, Thomas, Hélène, Fatoumata ou Vijay. Ils et elles sont aide-soignante, homme de ménage, kiné, infirmière, médecin, de nuit ou de jour. Ils travaillent ici, dans ce lieu où l'on vient mourir, attendre sa fin.
Là où leurs homologues travaillent à donner la vie et à enseigner les gestes des premiers jours, eux accompagnent dans un calme paisible l'épuisement des derniers moments. Mais dans une société où la mort est tue et cachée, leur tâche est ingrate. Dans l'ombre et dans le silence, ils rassurent la famille, les amis, « non, il n'a pas souffert ! », ils calment la douleur, apaisent ceux qui sont inquiets face à leurs derniers instants, accompagnent dans le jardin ceux qui veulent fumer encore une cigarette. Leurs regards comme leurs mots ne jugent pas, tout en eux aide les patients à aspirer au repos, à aller sereinement vers ce moment. Mais comment rentrer chez soi après sa journée ou sa nuit de travail et aider ses enfants à faire leurs devoirs, passer un moment à parler avec son conjoint, se dire que le weekend prochain, on ira ensemble au parc ? Comment vivre sa vie lorsqu'on côtoie la mort chaque jour, chaque nuit, et que l'on sait qu'elle est inéluctable et que chacun a la sienne qui l'attend quelque part ?

Au Fond

Catherine MARCHAL

Fatigué ! Je suis fatigué ! éreinté. Je n'en peux plus ! Je ferme les yeux un instant. Malgré le bruit, la chaleur, l'air saturé de poussière, je veux dormir. J'essaie de bloquer mes genoux. Mes jambes se dérobent sous moi. Je n'y arrive plus. Ne pas me coucher. Je ne dois pas me coucher ! Si je me couche, je ne parviendrai plus à me relever et ce sera la fin. Tant pis, c'est fait. à côté de moi, mon compagnon d'infortune secoue la tête, tape du pied, m'invite à me relever. C'est trop tard. Je suis sur le flanc. Je prends tout l'espace. Tout ce petit bout d'espace qui nous est réservé quand nous ne travaillons pas. Je ferme les yeux et soupire. Je veux à nouveau sentir le vent. Respirer à pleins poumons. éprouver la brûlure du soleil sur ma peau. Retrouver les couleurs. Et courir… courir…

Accoudés à la barrière les deux hommes l'observaient.
- Il est encore jeune. Dit l'homme en costume et chapeau boule.
- Oui, répondit sobrement le fermier, mais il est solide. Il a déjà commencé le travail de débardage ici. Il a l'habitude du harnais et il obéit bien.
- Mmmh… fit l'homme en costume. Je peux le voir de près ? Le fermier siffla entre ses doigts et le cheval vint au galop. L' homme en costume passa sous la barrière. Il tendit la main, paume bien à plat et présenta un morceau de carotte à l'animal. Il caressa son encolure, tâta l'avant-main, le dos, l'arrière-main. Il connaissait les chevaux, il les aimait. Il souleva chaque pied. Tout était splendide et il était en très bonne condition physique. De plus, il était petit. Petit et costaud. Malheureusement pour lui.
- Il fait l'affaire. Je le prends. Mais, permettez-moi cette question : pourquoi voulez-vous le vendre ? Le fermier répondit entre ses dents : « Il travaille bien mais il est fugueur. Parfois, on ne sait quelle mouche le pique, il file à travers bois et champs et revient quand ça lui chante. Vous le voulez ? Topez là ! » Il ajouta avec un sourire édenté : « Avec vous, il n'ira pas loin !» Les hommes se

serrèrent la main. Le chapeau boule repartit. Le fermier serait payé d'ici quelques jours, quand l'homme aurait visité plusieurs fermes et choisi plusieurs chevaux. Quand il viendrait avec un petit camion et l'emmènerait.

Tout doux l'ami ! Arrête de braire et de t'agiter. Ne sois pas triste. J'ai fait mon temps, je le sens. Tu as beau secouer la tête et faire du vent avec tes longues oreilles, c'est ainsi. Tu es encore jeune, tu comprendras… plus tard. Je vais fermer les yeux. Je m'endormirai. Je remonterai tout seul. En rêve. Demain je ne serai plus là. N'aie pas peur va ! Tu ne resteras pas longtemps seul. Je serai vite remplacé et qui sait… peut-être auras-tu un cousin comme compagnon. Ce sont les gamins du fond qui vont être contents. Vous, les mulets, vous plaisez aux enfants. Et puis les adultes vous apprécient : vous avez la résistance et l'opiniâtreté de vos pères et la force de vos mères. Ne te laisse cependant pas trop taquiner ou distraire. La main qui caresse et celle qui frappe, est souvent la même. Le travail doit continuer et les chariots, être remplis et renvoyés à la surface. Encore un conseil : surveille le canari. S'il tombe de son perchoir et reste inanimé, tu seras en grand danger. Si les hommes t'oublient, suis-les et cours. Cours loin devant toi, le plus vite possible et peut-être… peut-être… tu en réchapperas.

L'homme avait enlevé son chapeau et son costume pour ne garder que le gilet. Il avait retroussé ses manches et vidé ses poches de toutes les carottes. Malgré cela, le petit cheval n'était pas rassuré et piaffait. Le sol du carreau de la mine était dur sous ses sabots. Les odeurs qu'il ne connaissait pas ne lui disaient rien qui vaille. Les hommes qui faisaient cercle autour de lui ne sentaient pas bon. Ils sentaient la terre, mais pas comme la terre des labours ou l'humus des bois. Ses narines étaient en alerte : cette odeur-là lui faisait peur. Le marais ! Cette odeur lui faisait penser aux effluves fétides des marais… mais avec un je-ne-sais-quoi de métallique, de gras, de suiffeux. Une odeur qui vous pénétrait et ne vous lâchait plus. Il en avait des frissons. Et puis les hennissements, le martèlement des sabots… Il les entendait de loin, comme étouffés, mais il ne voyait pas les autres chevaux. Les hommes s'étaient rapprochés et

l'avaient solidement maintenu. Le vétérinaire lui avait administré un calmant. Il sentait ses forces lui échapper. Cependant, il restait debout. Chancelant mais debout ! Avec précaution, on l'avait sanglé. Puis, comme il se montrait docile à présent, on l'avait amené jusqu'à l'entrée du puits. Là, on l'avait forcé à se coucher, on avait lié ses jambes sous lui, intercalé de la paille entre ses membres et son ventre et finalement, on lui avait sanglé un bandeau de cuir sur le front et les yeux. Aveugle, immobilisé et groggy, on l'avait alors descendu, au bout de câbles, jusqu'à la profondeur dont il ne remonterait sans doute jamais.

Tu te souviens l'ami ? Cette descente ? Quelle frayeur ! Dès que mes pieds n'ont plus touché le sol, j'ai perdu tous mes repères. Je n'osais plus bouger. J'étais pétrifié. J'étouffais. De l'air ! de l'air ! J'ai failli mourir de peur. Mais j'étais solide et le cœur a résisté. Puis j'ai appris. Appris à marcher droit. Appris à ne pas me faire mal contre les rails, contre les poutres d'étançonnement. À baisser la tête. à supporter la mauvaise humeur des hommes. À partager leurs joies et leurs peines. Je profitais de temps en temps d'un morceau de pain en guise de gâterie. Tu verras, on est bien traité ici, mais il faut travailler. Ah oui ! Ne te laisse pas mordre les pieds par les petits chiens. Ils essaient d'imposer leur loi ici. Ils aboient fort et sont souvent hargneux. Mais ce sont des travailleurs comme nous et tu verras, ils sont très utiles pour chasser les rats. Sois patient avec eux car sans eux, ces sales bêtes qui se cachent partout et particulièrement dans notre paille, viendraient dévorer toute notre nourriture. On s'y fait tu sais, à cette vie-là. On se fait à tout. Je regrette les bois et les prairies, je regrette surtout l'air du soir, la rosée du matin, la chaleur sèche des étés. Les bruits de la pluie sur les feuilles. Les couleurs de l'automne, l'odeur des champs de blé après la pluie. Comme je voudrais revoir encore tout ça !... Peut-être que si j'avais été moins fort… peut-être que si j'avais été moins rebelle… peut-être que si… Je ne serais pas descendu « au fond »…

L'homme au chapeau boule attendait. Il ne travaillait plus pour la mine mais il y avait gardé des amis. Dix ans ! Cela faisait dix ans

qu'il avait choisi le petit cheval et avait aidé à le descendre. Pourtant il l'aimait. Dès le premier coup d'œil, l'animal lui avait plu. Sans doute son côté volontaire et indépendant… tout ce qu'il n'était pas, lui. Aujourd'hui il voulait être là. Il regrettait. Il aurait voulu autre chose pour ce petit coureur de prairies. Mais il obéissait aux ordres Il faisait son métier. Il n'y avait pas à discuter. Il savait le dur labeur qu'il avait enduré. Il imaginait la peur, la révolte et le renoncement par lesquels il était passé. La durée de vie des chevaux n'était pas très longue « au fond ». Il avait espéré que celui-ci ait sa chance. Qu'il puisse remonter encore à temps pour vivre quelques années tranquilles entre champs, prairies et bois. Mais ce n'était pas le cas. Alors, pour lui rendre hommage, pour se dédouaner un peu et être en paix avec sa conscience, il voulait être là. Mais le cheval fringant qu'il avait connu n'était plus là. On ne remontait qu'une carcasse aveugle et sans vie.

Au fond, faisant fi de tout, le petit cheval fuguait pour la dernière fois. Il rejoignait les vastes espaces ensoleillés et poussait devant lui une nuée de papillons.

Cafard

Emmanuel BREUNER

« Chers collègues,
C'est avec regret que je vous quitte pour de nouvelles aventures professionnelles.
J'ai beaucoup apprécié la bonne humeur qui a régné pendant cette mission et qui nous a permis de surmonter les difficultés. Ces quelques mois furent une belle expérience et je garderai un excellent souvenir de notre équipe.
Nous nous recroiserons un jour, au détour d'un autre projet, j'en suis persuadé.
Bonne continuation. Je vous donnerai des nouvelles.
Amicalement. »

Derniers tapotements sur le clavier et le courriel se diffuse. Ces personnes qui le reçoivent sont devenues au fil des semaines bien plus que de simples collaborateurs, des amis. Notion qu'il me faudra conjuguer au passé.
Lorsque sonne l'heure du départ, débute la balade du cafard.

Dernière extinction du poste. Un jour, un autre consultant réoccupera cette place, lorsque l'entreprise-client qui m'a accueilli aura besoin d'un nouveau renfort. Peut-être.
Consultant… quel métier au destin si incertain, si dépendant des fluctuations d'objectifs et de budgets. De si petits remous à l'échelle d'une société où flexibilité est le maître-mot, de si grandes vagues dans une vie humaine.
Pour l'heure, ma mission est remplie, mon avenir est ailleurs, leur projet se poursuivra sans moi.
D'un obscur recoin de mon esprit, le cafard darde ses antennes, prêt à se dégourdir les pattes.

Derniers pas dans ce bureau qui m'était familier. Je rassemble mes affaires dans un carton ; quelques dossiers, les cadeaux reçus lors du pot de départ. Empreint de nostalgie, il fut l'occasion, avec

l’équipe, de nous retrouver une ultime fois et d’évoquer le bon temps, à quel point c'était sympa de bosser ensemble. Je n'oublie pas non plus l’émouvante carte d'adieu qu’ils m’ont écrite.
J'ai laissé ici une part de moi-même. Une part dont je ressens le vide. Mon âme se craquelle, le cafard s'insinue dans les fissures.

Dernier regard par la fenêtre, vers ces jardins remplis de souvenirs : les pauses-déjeuner à profiter de la douceur printanière, les parties de foot sous le soleil estival… Un superbe cadre de travail. Mais en ce triste jour automnal plane une épaisse voûte nuageuse. Je fixe le lointain, comme si j’essayais de donner une certitude à mon avenir. Peine perdue.
Le cafard sillonne les ruines de mon être, y déposant ses larves.

Derniers instants avant de franchir le pas de la porte, la mort dans l'âme et le carton sous le bras.
Les larves éclosent, le cafard déploie sa progéniture.

Dernière traversée du couloir, l’heure est aux adieux.
Le chef de projet Didier, tout d’abord. Entre nous, c'est lui qui définissait les tâches, les priorités, les délais. Entre nous, c'est moi qui lui rendais des comptes sur l’avancement, les retards prévisionnels. Entre nous, la pression est donc parfois montée à l'approche des deadlines. Mais on s'appréciait bien et au final, on retiendra surtout la synergie déployée lors des moments-clés. Alors l'on se souhaite bonne continuation, après ce petit bout de chemin parcouru ensemble.
Telles les larves du cafard, mon vague à l'âme grandit.

Dernière révérence au rayon de soleil du projet : la pétillante documentaliste Lysiane, baromètre du sourire constamment au beau fixe… Quoiqu'un brin voilé en ce jour de deuil de mon contrat.
Mes points vitaux sont assaillis. Une première colonie d’insectes s'agrège dans mon estomac et le noue.

Dernière virée chez le technicien Marc, le sportif de la bande. J'appréciais beaucoup nos parties de squash, un ou deux midis par semaine. Ces confrontations me manquent déjà. Nous tenions le compte des résultats, je l'ai doublé d'un point lors de l'ultime match de la veille, et c'est avec un sourire revanchard doublé d'une franche poignée de mains qu'il me cueille dans une fraternelle accolade.
Pourvu qu'on se retrouve un jour. Le monde est petit, comme on dit… Mince espoir auquel on se raccroche, mais si illusoire. Il reste ici, je pars à l'autre bout du pays.
Une seconde colonie migre vers ma poitrine et l'enserre, rendant ma respiration pénible de chagrin.

Dernière salutation au discret Hubert, arrivé depuis peu en tant que projeteur. Poli mais effacé, il est le genre de bonhomme timide qui gagnera à être mieux connu. Il me rappelle un peu moi-même, à mon arrivée, il y a huit mois. Comme si c'était hier.
Je me revois, tout penaud, accueilli par de grands bienvenus, répondant par de petits remerciements. Avant de sortir de ma coquille, au fur et à mesure.
Peut-être ce Hubert en fera-t-il de même ? Je ne le saurai jamais.
Tandis que je nourris des regrets, une horde de bouches voraces grignote mon cœur.

Dernière bise à celle que nous avons gentiment fait tourner en bourrique avec ce diable de Marc : la secrétaire Patricia. Entre le mélange des touches du clavier, le sabotage de la souris qui répond à l'envers, les confettis de trouilloteuse lancés à tout bout de champ, elle en aura vu avec notre duo de trublions. Mais elle nous adorait et c'était réciproque.
Ses yeux s'embuent et le trop plein d'émotion me submerge à mon tour.
Les insectes grouillent dans ma gorge et s'amassent en une boule compacte rendant ma voix chevrotante.

Dernier regard en arrière et je pousse la porte de sortie.

On se promet de garder le contact, on le fait un temps. Puis les appels et les courriels s'espacent, jusqu'à disparaître. On finit par ne plus y penser ; l'inexorable action du temps.
Dès la semaine prochaine, une nouvelle mission démarre, avec de nouveaux collègues, de nouveaux objectifs. Une nouvelle vie m'attend et les bribes de la précédente s'étioleront. Je connais la chanson. A peine cinq années de consulting et déjà une douzaine de destinations au compteur, avec comme seul vague point de repère la société de prestation qui m'emploie. Ces marionnettistes qui me contrôlent à distance sans jamais se montrer, qui me dictent ma vie au gré des contrats qu'ils décrochent. Moi, la variable d'ajustement, je suis la proie rêvée du cafard.
Parfois, je me dis que cette situation doit cesser. Dois-je poursuivre encore ce jeu éreintant ou prendre le risque de passer par la case reconversion ?... Que sais-je faire d'autre ? Plus rien. En dehors du travail, j'ai tout laissé tomber. Mon existence est aussi vide qu'une vieille maison abandonnée ; le douillet repère du cafard.
Le cafard… Son vrai visage n'est autre que ce fichu job. Il m'a rongé en si peu de temps…

Je rejoins ma voiture garée à quelques dizaines de mètres.
Lourds et grondants, les nuages menacent d'éclater. Ils lâchent déjà quelques gouttes éparses. Je presse le pas.

L'habitacle est à portée de clé. Je sors le trousseau de ma poche et sens une larme couler sur ma joue. Les clés m'échappent. En essayant de les rattraper, je fais tomber le carton et tout le contenu se répand au sol. La carte d'adieu a glissé, elle repose ouverte. Je me jette à terre et mon regard capte les messages griffonnés…

« Ce n'est qu'un au revoir »
« On se rappellera de toi comme d'un ami »
« A charge de revanche pour le prochain match »

Le cafard lance l'ultime offensive.

Un éclair retentit et c’est l’averse. Le barrage craque, dans mes paupières comme dans les cieux. Mes chaudes larmes se mêlent aux froides gouttes célestes. Je patauge sur le terrain boueux, mes vêtements douchés, la carte ruinée. L'encre dégouline. Les messages pleurent des larmes sombres puis s’effacent.
Les paroles s'envolent, les écrits restent ; quel mensonge.

Dernières gouttes de pluie. Le cafard se retire en son nid, me laissant hagard.
Je me relève péniblement, récupère mes affaires détrempées puis m’installe dans l'habitacle. Ma route doit se poursuivre, c’est mon travail.
J’allume le poste-radio, mais la musique ne m’atteint pas. Je conduis tel un zombie, le cerveau en pilotage automatique. Seul y subsiste la mélodie du cafard. Maudit insecte… Je sais qu’il demeure en moi, tapi quelque part. Il m’observe. Il attend patiemment le meilleur moment pour ressortir, tout en chantant cet air cruel qui me trotte dans la tête…

« Il court il court le cafard
Le vilain cafard de l'âme
Il est passé par ici
Il repassera par là »

De la radioscopie à la radiographie

Eric GOHIER

Pompignan. Vendredi matin. Le mois de mai a enfilé une petite robe d'été. Par la fenêtre ouverte, les premiers chants d'oiseaux parviennent jusqu'à la cuisine. La pendule dit 6 : 25.
Elise et Luc partagent le petit déjeuner. Mariés depuis près de vingt-cinq ans, ils n'ont jamais dérogé à cette règle. Ils trouvent toujours le même plaisir à dévorer leurs tartines… et l'autre des yeux.
La cafetière italienne se met à hoqueter. Luc se lève, la retire de la plaque. Chemin retour vers la table, il allume la radio.

Les informations de 6 heures 30 constituent une part immuable de leur rituel. Manière de ne pas perdre le fil, de débattre brièvement des nouvelles de la nuit. Sur les conseils d'un collègue d'Elise, ils se sont fixés depuis deux ans sur une radio périphérique. Pour l'animateur. Pour l'équipe qui l'entoure. Pour l'interactivité de l'émission au cours de laquelle une part importante du temps d'antenne est accordée aux auditeurs.
Souvent acteurs des thématiques abordées, ils les éclairent sous un angle inhabituel. Celui des vrais initiés, ceux aux mains dans le cambouis. Leurs témoignages, souvent passionnés, peuvent bien sûr paraître drapés d'une objectivité contestable.
Difficile toutefois de ne pas adresser la même critique aux grands médias d'opinion.
Pour le moins… !

Luc sert Elise. Puis s'assied. Juste à temps… les infos commencent ! Economie. Dette. Austérité. Le fait divers du jour. Bien triste. Bien glauque. Hélas propice pour détourner le regard de ce qui mériterait aussi d'être vu. Tacite collusion ou obligation rédactionnelle ? Qui le sait ? Quelques nouvelles de sport. Puis la météo à conclure.
Ils échangent un regard. Presque désabusé.

- Tu peux me passer la confiture ? demande Luc.
- Tiens… pauvre gamine tout de même !
Il acquiesce. Comment ne pas compatir devant tant d'abjection ? La vie en société devient vraiment de plus en plus difficile ! Qui serait assez optimiste pour croire que les choses sont sur le point de s'arranger ! ?
Les informations viennent de le confirmer.

Luc finit son café. La tête dans les nuages. Vers un de ses rendez-vous de l'après-midi. Un gros poisson que son chef de service aimerait voir ranger dans la bourriche de l'entreprise.
- Eh ! l'interpelle soudain Elise. C'est Eric !
Luc jette un œil par la fenêtre… ne voit rien.
- Mais non ! A la radio !
Luc prête l'oreille. N'en revient pas. Quelle coïncidence ! Le week-end dernier, Eric et Myriam étaient leurs invités. La conversation a viré sur cette fameuse émission de radio. Eric s'est plaint d'avoir tenté à plusieurs reprises de passer à l'antenne. En vain jusqu'alors.

- Vous nous appelez d'où Eric ?
- De l'Hérault.
Elise et Luc échangent un sourire entendu.
- Je me disais aussi… cet accent… ! De quoi voulez-vous nous parler Eric ?
- De rien en particulier. Je voulais juste vous remercier pour votre émission que je trouve formidable. Grâce à vous je pars au travail avec le sourire.
- C'est gentil Eric. Et gardez-le ce sourire !
- ... Cela va m'être difficile aujourd'hui.
- Ah bon ! Pourquoi ?
- Et bien, je suis D.R.H. dans une P.M.E. … aujourd'hui, je dois annoncer leur licenciement à cinq cadres de l'entreprise.
Elise porte la main à la bouche. Luc reste figé, le bol au bord des lèvres. Son visage a pâli.
- Comme je vous comprends Eric. Je n'aimerais pas être à votre place. Vraiment pas ! Dans tous les cas, je vous souhaite bon courage.

- Merci Jean-Jacques. Je vais en avoir besoin. Bonne journée à vous.

Luc repose son bol. Lentement. Le regard vide. L'esprit saturé de mille pensées. Toutes désagréables.
- Tu savais ? demande Elise.
- Pas du tout. Je l'apprends en même temps que toi.
- C'est étonnant qu'il ne nous en ait pas parlé samedi dernier.
- Tu parles ! soupire Luc.
- Quand même !
- Allons Elise, ne sois pas naïve. S'il n'en a pas parlé c'est que je fais partie de la charrette.
Elle le regarde. Surprise. Et peinée.
- Tu es sérieux ?
- Bien sûr !
- N'importe quoi ! Eric est ton ami. Il ne serait pas venu manger à la maison si tu étais concerné par ce plan de licenciement.
Luc pose enfin son bol puis lui lance un regard douloureux.
- Ma pauvre Elise je crois que tu te fais encore des illusions.
- Tu imagines Eric - je te rappelle qu'il est entré dans la boîte grâce à toi - te signifiant ton licenciement comme à n'importe quel autre salarié ?
Luc semble réfléchir. La remarque est judicieuse. Eric et lui se connaissent depuis plus de vingt ans. C'est vrai qu'il a appuyé pour son embauche. N'empêche…

- Ecoute, lance Elise. Si tu as le moindre doute, appelle-le.
- Tu es folle !
- Pourquoi ça ?
- Si quelqu'un doit appeler l'autre… c'est plutôt lui !
- Il y a une loi qui dit ça ?
- Mais non, rétorque-t-il d'une voix où l'agacement a bâti ses fondations. C'est juste que je ne me vois pas l'appeler si tôt le matin pour lui demander si je suis au nombre des malheureux élus, concède-t-il avec un geste d'excuse.
- Tant pis pour toi. Moi, je suis sûre que tu n'es pas menacé. Si tu préfères attendre avant d'être rassuré…

- Ce n'est pas que je préfère mais je ne sais pas comment Eric le prendrait si je ne suis pas du lot. Il peut juger insultant le fait que j'aie douté de l'amitié que nous nous portons.
- Mmmouais… répond Elise, dubitative. Tu peux aussi lui dire que tu l'as entendu à la radio… manière de lancer la roue. Tu verras bien ce qu'il te dit.
Luc fronce les sourcils. Réfléchit. Renonce.
- Non, mauvaise idée.
- C'est toi qui vois, abdique Elise.
Elle se lève, contourne la table. Vient l'embrasser.
- Il faut que je me prépare. Ne te fais pas du souci pour rien. On rira de tout ça ce soir.
Luc lui sourit. Elle voit bien dans ses yeux que le doute et l'inquiétude y fêtent de tristes épousailles.

Luc débarrasse la table. Gestes machinaux. Le bruit de la douche à l'étage ne lui inspire aucune pensée. Quelle galère s'il fait partie des cinq ! Le chômage… il a déjà donné ! Près d'un an et demi !
Le souvenir reste douloureux… si loin qu'il remonte. Il n'avait pas trente ans !
Alors aujourd'hui, à rien d'accrocher la cinquantaine… ! Il peut toujours rêver pour retrouver autre chose.

- Allez, souris ! lui lance Elise avant de partir.
Il lui obéit. Tristement. Lent mouvement des lèvres. Grimace plutôt qu'autre chose.
- Je récupère Nadia ce soir. Bisous mon tout beau !

Luc la regarde descendre l'allée. Répond de la main à son geste du bras. Guette le bruit du moteur qui décroît. Se secoue. Il est temps qu'il se prépare lui aussi. Il monte prendre sa douche.
Pourvu qu'il ne soit pas du lot ! Il leur reste encore plus de dix ans de crédit sur la maison. Avec deux salaires, ils s'en sortent. Mais avec un seul….
Il sait que les indemnités ne les emmèneront pas bien loin.

Tout en s'habillant, il repense à leur choix de s'établir loin de Montpellier. Ils vivent certes mieux, ont pu s'acheter cette grande maison mais cela occasionne de nombreux frais.
S'il vient à perdre son travail comment feront-ils ?

Il ferme la maison. Monte dans sa voiture. Le téléphone portable est posé sur le siège passager. Un coup de fil à Eric et il serait renseigné. Il hésite encore. Puis repense à Nadia. La plus jeune de leurs enfants. Elle n'a que quatorze ans. Pensionnaire dans un collège privé. Ils n'ont pas fini de devoir assurer financièrement pour elle. Un goût amer habite sa bouche.
C'était un choix d'Elise. Lui était moins partant. Huit ans d'écart avec son cadet. Cela les ramenait presque à la case départ !
Comment Nadia prendrait-elle sa disgrâce… et toutes les conséquences qui peuvent en découler ?

La route est sèche. Luc roule vite. Il se reproche de ne pas avoir vu venir le coup. Voilà trois ans que leur boîte a été rachetée par un fond de pension américain. L'histoire… tout le monde la connaît. On pressure les salariés. On fait grimper le chiffre d'affaires et pour se maintenir au taquet : on écrème. Une variable d'ajustement : la masse salariale.
Que les cadres supérieurs lèvent le doigt ! Forcément, on ne va pas trancher dans la production ! Combien sont-ils au même rang que lui dans l'entreprise ? Dix… douze ? Pas plus ! Cinq sur douze. Un miracle s'il échappe au couperet !

Il sent monter la migraine. Accroche les virages à vive allure en s'efforçant de ne plus penser. Difficile ! Elise a peut-être raison. Pourquoi ne pas appeler Eric ?
Tout mieux que cette cruelle indécision !
Sa main quitte le volant, se tend vers le téléphone. Pratiquement au même moment, il aperçoit soudain le sanglier qui traverse la route dix mètres devant la voiture. Coup de volant à droite, à gauche. Trop tard. Une des roues arrière mord dans le fossé. La voiture bascule. Inexorablement. Fait trois ou quatre tonneaux avant de s'immobiliser.

Puis le silence retombe sur la campagne.

Elise a fait vite. Elle a lâché une réunion houleuse avec le représentant du rectorat pour se précipiter vers l'hôpital La Peyronie. Elle imagine le pire. Songe à une tentative de suicide. Elle veut en avoir le cœur net. Elle compose le numéro personnel d'Eric sur son téléphone portable.

Elle abandonne sa voiture sur le parking. Se lance vers l'accueil. Des couloirs. Encore des couloirs. Enfin le service orthopédie. L'interne la rassure. Une fracture du fémur, quelques contusions, rien de très grave. Puis il l'accompagne jusqu'à la chambre.
Luc semble hébété, la jambe immobilisée dans une gouttière plastique. Il concède un petit sourire contrit.
- Quelle journée ma pauvre Lise !
- Et encore, tu ne sais pas tout !
Luc la regarde. S'inquiète.
- Je suis licencié… c'est ça ? Tu as eu Eric au téléphone ?
Elise sourit. Un sourire difficile à interpréter.
- Oui, nous nous sommes parlés.
- Alors ? exige Luc.
- Cela ne va pas te faire rire.
- Je m'en doute !
- Nous nous sommes trompés… ce n'était pas lui ce matin à la radio !

Disparaître

Patrick BOMPIEYRE

Je ne sais toujours pas pourquoi cette annonce avait retenu mon attention le jour où je l'ai vue sur le panneau du Pôle emploi. Peut-être pour l'originalité des missions qui y était décrites. Peut-être pour l'imaginaire auquel elle m'avait renvoyée. Peut-être parce que, avec mon seul BEP de mécanographie, mes discrets 46 ans et ma prochaine fin de droits, je ne pouvais plus trop prétendre au luxe du choix.

J'avais été surprise de recevoir une réponse positive à mon courrier. J'en avais presque perdu l'habitude, voire l'espoir. Mon entretien s'était bien passé. L'employeur s'était présenté en me priant de l'appeler Aldo. Je lui avais demandé s'il souhaitait aussi m'appeler par mon prénom mais il m'avait juste répondu d'un geste évasif de la main. En fait il m'avait reçue assez brièvement pour ce premier rendez-vous : nous n'avions même pas évoqué mon passé professionnel et à peine décrit le poste à pourvoir. « Vous apprendrez sur le tas, il n'y a pas de formation pour ça ». L'homme, à la cinquantaine bien passée et au fort accent que je supposais italien, était fort typé : des petits yeux noirs et une moustache à la Salvador Dali se dessinaient sous un grand chapeau de feutre noir qui semblait vissé sur son crâne. Je frémis encore à la pensée de son regard perçant. J'étais comme hypnotisée, figée pendant qu'il me détaillait de bas en haut puis de haut en bas, en s'attardant dans un long examen de mes hanches.

J'avais clairement compris que dans cette aventure le physique compterait plus que l'intelligence.
Et lorsque nous avons commencé à travailler ensemble, j'ai vite perçu le style propre à la maison : j'avais cinq collègues, toutes sublimes, toutes filiformes, toutes minces, toutes souriantes, toutes subtilement maquillées, toutes légèrement vêtues… Et curieusement toutes des femmes en période d'essai.

Le travail nous réunissait toutes ensemble et au fil des jours une certaine complicité s'était établie entre nous. Nos discussions étaient surtout consacrées au métier et à ses contraintes : les déplacements, les salaires de misère, l'éloignement de nos familles, les horaires extensibles, les tensions que cela créait dans les couples. Mais nous commentions surtout l'exigence absolue d'Aldo. Il ne cessait de nous répéter qu'il ne tolèrerait aucune erreur, que nous devions nous entraîner encore et encore, que beaucoup d'autres se bousculeraient pour travailler avec lui. Il nous demandait de faire et refaire des exercices, refusait de nous laisser partir tant qu'il n'était pas satisfait, n'hésitait pas à nous enfermer dans le noir « pour nous habituer », comme il disait. Plus ça allait et plus je me demandais ce que je faisais dans cette galère.

Aldo et sa présence. Aldo et sa proximité. Aldo et son mutisme. Aldo et ses regards insistants, envahissants, obsédants. De jour en jour, je voyais bien qu'il semblait s'intéresser davantage à moi qu'aux autres filles. D'ailleurs, Aldo mit rapidement fin aux périodes d'essai de mes collègues, sans vraiment s'expliquer autrement que par son moulinet de la main. Je devais maintenant rester seule toute la journée avec lui. Egalement le soir et même parfois la nuit. Sa proximité était devenue quasi fusionnelle. Une fois, il m'avait même promis un week-end dans sa villa de campagne si je m'appliquais bien à répondre à ses volontés. Ses sourires, ses regards envoûtants et ses chuchotements devenaient de plus en plus pressants et m'enfermaient dans les méandres de mes pensées. N'étais-je pas soumise à de la manipulation ? Aldo semblait deviner mes doutes et trouvait toujours des mots pour me rassurer et me convaincre de continuer. Mais jusqu'où pourrai-je aller ? Plusieurs fois j'avais essayé de m'échapper des carcans qu'il construisait autour de moi, mais sans jamais arriver à m'enfuir. A chacune de mes vaines tentatives Aldo était là, tapi dans l'ombre, qui regardait silencieusement mes échecs en caressant sa moustache d'un geste maniaque. Je ne voyais plus qu'une seule solution pour moi : je devais trouver une manière et la force de disparaître.

Cela fait maintenant six mois que je travaille avec Aldo. La gêne que je ressentais quand il avait commencé à m'effleurer de ses mains s'est transformée en une sensation que j'ai toujours du mal à définir. Un abandon, une admiration, une acceptation servile, quelque chose du syndrome de Stockholm ? Je me surprends même à prendre du plaisir lorsqu'il me serre par les hanches en me disant qu'il les trouve parfaites.

Ce soir il a insisté pour que je monte dans sa camionnette. La pleine lune projette des ombres difformes sur la route et nous nous enfonçons toujours plus loin. Aldo m'a dit qu'il allait m'apprendre des choses que j'ignore encore. Il m'a fait jurer de ne jamais parler à personne de ce qui allait se passer cette nuit et j'ai accepté avec une complicité que je n'aurais jamais soupçonnée de ma part.

Nous nous trouvons maintenant dans une grande salle plongée dans la pénombre. Pour cette soirée, Aldo m'a demandé de porter une longue robe blanche largement décolletée. Mes voiles flottent en volutes tourbillonnantes tandis que je m'avance vers lui. Après m'avoir offert une rose, il me bâillonne délicatement puis attache mes mains avec une lanière de cuir. Il ouvre une caisse totalement aveugle et m'invite à y entrer. La caisse est si petite que je dois me recroqueviller pour y tenir. Abandonnée, envoûtée, je lui tends la main et savoure la longue caresse dont il gratifie mon bras avant de refermer le couvercle. Ce n'est pas la première fois qu'Aldo m'enferme ainsi, mais ce soir une angoisse inconnue m'envahit : je sens que si j'échoue, je n'aurai plus jamais l'occasion de retenter une telle évasion. Mon cœur bât très fort. Dans l'obscurité, je perds mes repères. Les minutes de ma captivité s'écoulent plus lentes qu'à l'habitude. J'ai terriblement chaud dans la caisse. J'attends encore quelques instants. Je sens que c'est maintenant pour moi le moment d'essayer de disparaître, d'enfin m'enfuir. Je repense à Aldo et à ce qu'il a glissé à mon oreille avant de m'enfermer : « La finesse de tes hanches te permettra de passer par ce trou… ».

Quand Aldo ouvre la caisse, une clameur d'étonnement fuse de la salle, aussitôt suivie d'un tonnerre d'applaudissements. L'animateur reprend son micro : « Ah, je vous avais promis des numéros extraordinaires ce soir, mais là c'était vraiment ex-cep-tion-nel ! Et je tiens à vous dire, Mesdames Messieurs, qu'Aldo vous a réservé la primeur de cette grande illusion. Il m'a confié tout à l'heure que c'est la toute première fois qu'il présente ce numéro en public. Il a travaillé plusieurs mois pour le mettre au point avec sa nouvelle assistante. Justement, Aldo, vous pourrez dire à cette jeune femme qu'elle est une grande professionnelle : même moi qui ai assisté aux répétitions je n'ai toujours pas compris comment elle a fait pour s'échapper de la boîte. Encore un grand merci pour cet émerveillement. Et applaudissements pour eux ! ».

Embauche, mode d'emploi

Joëlle BRETHES

12 juin 2049, 8h 54.
Vêtus de leur combinaison la plus chic, sept Messieurs comme il faut patientaient dans de vastes fauteuils. Calepin électronique sur la tablette disposée devant eux, ils sirotaient une menthrine. Légèrement euphorisante, cette boisson à la mode était, selon la publicité tapageuse orchestrée par les fabricants, censée aiguiser les neurones. On en offrait, depuis peu, dans tous les cocktails mondains, dans toutes les réunions d'affaires. À neuf heures tapantes il y eut un bourdonnement et la lumière s'éteignit.
La grande glace sans tain qui se dressait devant l'assemblée s'éclaira et il y eut un remous dans la salle tandis qu'une poignée de jeunes femmes, de l'autre côté, se hissait sur des tabourets : elles étaient jeunes, plutôt jolies, gracieuses dans leur seyante combijupe en soie synthétique. Il y eut quelques minutes de silence, puis le flot de questions d'un cybertesteur débuta :
Motivations ?
Cursus ?
Prétentions salariales ?
Chaque candidate s'exprimait à son tour tandis que, dans l'angle de la vitrine, un dispositif projetait son image holographique de profil, de trois quarts, de dos et donnait ses mensurations, son âge, son état de santé...
Les sept messieurs se taisaient, prenaient des notes, s'ignorant les uns les autres.
Deux heures plus tard, après un dernier questionnaire en plusieurs langues, les jeunes filles se levèrent et sortirent avec grâce. Une brochette de jeunes gens les remplaça et le même rituel se répéta. Puis la lumière se ralluma et il y eut quelques remous dans les fauteuils.
- Pas facile de choisir, n'est-ce pas ? fit le jeune Qio dont c'était la première visite au centre.
Son interlocuteur releva les sourcils et ne lui répondit pas.

Qio tenta d'accrocher un autre regard, mais les autres directeurs eurent une moue dédaigneuse avant de plonger dans la relecture de leurs notes. Ils n'avaient pas de temps à perdre : dans quelques minutes, un déjeuner leur serait servi pendant que les candidats défileraient une dernière fois avant le verdict final.
Qio mit une option sur une grande brune aux cuisses fuselées qui parlait, entre autres langues, le mandarin sans accent. Il se serait volontiers attaché aussi les services d'un grand rouquin athlétique qui respirait l'énergie et aurait fait un bon chef de service, mais son hésitation avait permis à l'un de ses rivaux de le retenir avant lui... Tant pis ; il trouverait bien une autre opportunité lors du prochain marché d'embauche, la semaine suivante par exemple… Si toutefois la grève des navettes inter-zones s'achevait : le déplacement qu'il venait de faire en Concorde du XXème siècle réquisitionné avait été d'une longueur éprouvante, et d'un inconfort inadmissible ! Comment des hommes sensés avaient-il pu envisager un moment s'emparer du marché avec un tel appareil ! Mais il devait maintenant aller récupérer sa nouvelle employée et rentrer à la boîte.

- Vous ne restez pas pour le marché des manutentionnaires ? fit la réceptionniste en lui rendant sa carte professionnelle magnétique.
Qio secoua la tête. Il n'avait pas besoin de basse main-d'œuvre. En récupérant l'affaire de son vieil oncle qui prenait une retraite méritée, il avait décidé de conserver leur emploi aux personnels déjà en place. Sauf à la secrétaire, une créature androgyne d'une insolence déplacée et qui s'était elle-même licenciée pour « incompatibilité indéterminée ».
- Ma foi, tant pis pour eux ! fit la réceptionniste en replongeant dans son écran. Après tout, ce n'est pas mon problème.
Devant son visage que l'excitation rosissait, Qio fut presque certain qu'elle était branchée sur un jeu inter-monde ou une série 3D. Il soupira, se dirigea vers la sortie, se ravisa :
- Pourquoi « tant pis pour eux » ?
Elle releva la tête, le considéra avec un étonnement amusé :
- Parce que vos collègues non plus n'en ont pas voulu.

- Et alors, fit Qio. Ces gens-là trouveront un employeur à un prochain marché.
- Certainement pas. C'était leur dernière chance : ce sont tous des P10.
- Des P10 ?...
- Ben oui, des P10 ! Des employés qui postulent pour la dixième fois. Et s'ils ne trouvent personne pour les embaucher avant ce soir, ils...
Elle s'interrompit et le regarda, effarée elle-même par l'énormité de ce qu'elle répugnait à verbaliser. Allons ! Il la faisait marcher ! Employeurs et employés connaissaient la règle du jeu ! Ce n'était pas un secret d'état. C'était légal. L'information figurait d'ailleurs en ligne sur tous les sites concernant l'emploi...
Mais comme Qio continuait à la regarder, candide, interrogateur, elle se décida, légèrement provocatrice :
- Ils seront éradiqués...

Fast (and Furious) Food

Viginie VAGNE

J'ai dépassé de 2 minutes mon quota « Toilettes » aujourd'hui. Depuis le début de la semaine, c'est déjà la 3ème fois que je figure dans la liste noire. Monsieur Keller, notre gérant me considère comme un mauvais élément, une sorte de perturbateur, une mauvaise graine qu'il faudrait remettre dans le droit chemin, car de son temps, cela ne se passait pas comme ça. J'ai bien tenté la première semaine de feindre un enthousiasme délirant à la confection d'hamburgers et au passage de serpillère mais comme toujours en amour, la passion s'est vite éteinte. Je me retrouve donc affublé d'un maillot rose et vert proclamant effrontément le manque de goût du directeur artistique de Fast Burger France et l'obligation professionnelle de sourire, mais le cœur n'y est pas. Au début du mois, Pôle Emploi m'a vivement recommandé d'accepter cette ultime proposition avant radiation. J'ai bien objecté que mon DEA de psychologie clinique ne me serait d'aucun secours dans la confection des milk-shake, qu'à la maison je n'avais même jamais découpé un oignon et que je n'envisageais aucune reconversion dans la restauration, rien n'a ému mon « accompagnant de carrière ». Discrètement, j'ai pris une photo de lui en sortant du bureau. Il reste une place sur mon jeu de fléchettes à côté du portrait de mon conseiller d'orientation.

Ce travail strictement alimentaire ne me permet pas de quitter le giron familial. Je suis donc à 26 ans toujours chez papa et maman, dans une ambiance douce et tranquille. Trop douce et trop tranquille. Le matin, à 7 heures tout est déjà préparé sur la table quand je m'y présente. Je sens que je pourrais facilement briser le cœur de ma mère si je ne la laissais pas beurrer mes tartines. Je suis son benjamin, le dernier de ses fils à la maison, mais ce baby-sitting m'exaspère et j'avale mon café debout, avant de filer à ce travail où mes pauses pipi seront chronométrées. Je pense avec dégoût que pour gagner quelques minutes, de nombreux employés ne doivent pas utiliser de savon en sortant. Depuis que je travaille dans la restauration, je mange très souvent à la maison.

J'ai commencé à prendre le rythme. Au début, j'étais en période de rodage, ou plutôt de bizutage et j'étais affecté au nettoyage des toilettes. Elles semblaient atteintes d'une malédiction étrange qui les transformait en lagune infecte et puante un quart d'heure après chaque passage. C'était une version nouvelle et domestique du mouvement perpétuel et je ne ménageais pas ma bouteille d'eau de Javel, tout en pensant aux milliers d'écosystèmes que j'avais dû détruire lors de cette vaine obsession hygiénique. Je terminais en jetant un bloc bleu dans les urinoirs des toilettes des hommes, qui leur permettrait d'avoir une cible amusante lors de leur pause non-chronométrée de client insouciant.

L'ambiance de travail dans le fast-food est assez schizophrénique. Stressante et scolaire lors de la présence du manager, détendue et franchement rigolarde dans les moments de creux. Je n'ai encore rencontré aucune de ces personnes qui dans les publicités semblaient s'épanouir dans cette entreprise dynamique, innovante, où il existait de vraies opportunités de carrière. Non, mes condisciples ont au choix raté leurs études, perdu leur emploi ou comme moi, choisi un métier qui n'existe pas. Seule Eglantine, notre bimbo écervelée que le manager au sommet de sa galanterie surnomme la « crevette » car tout y est bon sauf la tête, semble heureuse dans ce travail qui ne dépasse pas, ou juste de très peu ses capacités intellectuelles perdues sous les coups d'un père violent et alcoolique. Je viens travailler ici comme autrefois « j'allais au bahut ». Je retrouve mes potes et le dirlo nous lance des avertissements. Si le code du travail n'interdisait pas ce genre d'humiliation, je suis sûr qu'il nous ferait copier 100 fois des « Je mets toujours le fromage avant les oignons » ou « Je n'oublie pas la bouteille d'Evian dans le Menu Maxi Ligne ».

Ayant fait mes preuves avec le balai-brosse, j'ai récemment été promu. Je suis désormais équipier de caisse. Dans la hiérarchie très rigide en place chez FastBurger, c'est le niveau juste au-dessus du fameux niveau récurage de cuvettes. Si je veux devenir PDG, il me faudra encore gravir les échelons de secrétaire, hôte, formateur, manager, responsable de quart, manager supérieur, sous-directeur, directeur, franchisé. J'ai bon espoir. Devant ma caisse huit heures d'affilée à servir des frites molles à de futures victimes de crises

cardiaques, je commence à me sentir légèrement nauséeux. Les clients mécontents sont d'une rare violence. Comme indiqué sur mon contrat de travail, en caisse, nous sommes « exposés à la clientèle », et c'est bien ce que je ressens tant j'ai l'impression d'être envoyé en éclaireur, en première ligne des combattants en uniforme de la malbouffe. Je regrette le temps où je nettoyais les tables usées avec mon torchon bleu suspect qui ne faisait qu'étaler la crasse, mais qui donnait l'espoir aux clients trépignant avec leur plateau qu'une place allait se libérer. Désormais, la guerre est déclarée. Face à moi, des hordes d'affamés m'agressent en permanence. Les frites ne sont pas assez cuites, il manque une paille dans un menu à emporter, « c'est pourtant simple, vous ne savez pas compter ? », « Regarde Léo, tu vas finir pareil si tu continues à pas travailler ». J'étouffe. J'aimerais répondre à cette mère protectrice que malgré ma charlotte et mon badge « Burgie le Lama » bedonnant, j'ai un bac+5 et que son rejeton ne pourra jamais apprendre les n explétifs si elle continue à s'exprimer dans un français aussi approximatif. Je me contente de mettre un cadeau Petit Poney rose dans sa Youpi Box , ma vengeance est en guimauve. Je ne suis pourtant pas au bout de mes peines.
La cliente suivante m'emplit d'effroi. Tous les équipiers de caisse la redoutent, elle est la source d'innombrables conflits et échanges non cordiaux. Devant moi, une dame d'un âge indéfinissable se situant entre 80 ans et l'infini me sourit. Je vois les choses se passer au ralenti, elle va me dire bonjour, elle va me demander ce que je lui conseille. Je vais lentement détailler de façon exhaustive les menus, ad libitum, jusqu'à ce que le réglage de son sonotone lui permette un quart d'heure plus tard de m'entendre enfin. Pendant ce temps là, la queue derrière elle, comme une mer agitée, commencera à enfler, à gronder. Je le sais, j'en ai étudié un cas clinique pour mon mémoire. Après son passage, ils s'abattront sur moi, m'arracheront de force des Mega Chicken et des Menus Ultra Super Size sans me laisser le temps de prononcer le discours règlementaire. Je ne peux pas endurer cela encore une fois. C'est au-dessus de mes forces. Je ne peux pas entendre le mot « mayonnaise » une fois de plus. Je dois m'enfuir. J'enlève mon tablier, je jette ma charlotte devant la mamie ébahie. Puis j'enlève

ma chemise, ma ceinture, mon pantalon. J'embrasse mamie à pleine bouche, j'écris « Fast Burger m'a tuer » avec du ketchup sur le mur. Je suis euphorique. Je suis enfin libre.
C'était il y a une semaine. Je ne suis que de passage.
Demain je commence chez Rapid Frite.

François, Galibot
Catherine FRAQUET BUISSON

4h15

J'embrasse ma mère, toujours la première levée pour préparer le café, et je sors dans la nuit froide. Il a encore bien gelé cette nuit et les jardins sont tous blancs. Pourtant le ciel est clair et bien étoilé, la journée s'annonce belle. Le printemps approche. Bien emmitouflé, la musette à l'épaule, je presse le pas dans la ruelle. Mon oncle m'attend un peu plus loin dans le coron.

Comme d'habitude, nous passerons devant l'école pour nous rendre à la fosse n°4.

Comme elle me semble loin déjà l'époque où je rejoignais mes camarades autour du poêle et où nous nous asseyions bien sagement sur les bancs de bois pour écouter le maître. J'aimais bien l'école et je me suis initié au dessin. J'ai même fait un tableau au crayon sanguine dont maman est très fière. Grâce à la méthode du quadrillage j'avais reproduis en l'agrandissant une image de bateau de mon livre de lecture. Maman l'a encadré et accroché au mur de la salle à manger. Il faut dire que j'étais un élève appliqué et grâce à mon Certificat d'Etudes Primaire, comme papa était bien noté, j'ai pu être embauché à 12 ans comme galibot.

Galibot, c'est un jeune manœuvre au service des mines. J'étais devenu un homme.

Comme j'étais heureux et fier de suivre mon père, mon oncle et mes cousins !

Bien sûr, je soupçonnais bien les dangers de la mine. Tout petit déjà je percevais l'inquiétude de maman lorsque papa était en retard. Elle guettait par la fenêtre, se mettait sur le pas de la porte et quelquefois m'envoyait au devant de lui. Je me renseignais auprès des voisins et mineurs que je croisais « Z'avez pas vu mon père ? ». Et puis j'apercevais sa silhouette et me précipitais vers lui. Il me prenait sur ses épaules et la vie reprenait son cours.

Et puis avais-je vraiment le choix de faire un autre métier ? Il était évident pour moi de devenir mineur comme tous les hommes nés ici, au coron. D'ailleurs mon père est retraité depuis l'année dernière. Heureusement que j'avais pris le relais pour que la famille

puisse conserver la maison. Et je ne me plains pas, il y a une bonne ambiance, tout le monde se sert les coudes. Mineur, c'est vraiment un métier de valeurs. De plus, la Compagnie nous permet d'avoir un petit logement avec un petit bout de jardin pour cultiver nos légumes. Elle a construit une école et on a même un service médical et les médicaments gratuits. Le docteur a sa résidence dans la commune voisine et il y a aussi une caisse de secours pour aider les blessés. Alors pourquoi se plaindre ? C'est une chance pour moi de travailler à la mine.
Au début, je travaillais de jour, à trier le charbon. Maintenant, je suis au fond comme rouleur à tirer les berlines. Si tout va bien, je serai bientôt mineur et rapporterai une plus grosse paye.
4h30
Ca y est, j'ai rejoint mon oncle et mes cousins. A peine franchis les deux battants d'une haute grille en fer forgé nous traversons le carreau de la mine pour déposer nos affaires dans une immense salle, la salle des pendus. Cette expression me faisait rire au début, en fait c'est parce que nos vêtements sont suspendus par des crochets à notre numéro puis hissés par une corde au plafond. Ainsi ils peuvent sécher lorsqu'on se change après le travail.
Puis nous nous dirigeons à la lampisterie pour retirer une lampe à huile.
Certains hommes sont inquiets et parlent du feu qui couve toujours paraît-il. Un ouvrier qui ramenait son cheval à l'écurie mardi soir a vu un feu dans la veine Cécile à 326 m. Il a aussitôt prévenu les porions et les ingénieurs qui depuis trois jours ont édifié des barrages pour étouffer le feu.
Quand même, s'il y avait un risque on ne nous laisserait pas descendre !
Je fais confiance à mes supérieurs et je préfère me laisser aller à de douces pensées. C'est Laure qui accapare mon esprit. Laurette comme je la surnomme. Nous nous sommes rencontrés alors qu'elle attendait son père à la sortie des bureaux. Il est employé aux mines. Elle est fille unique et a pu aller à l'école à la ville. Elle m'impressionne. Elle est différente des autres filles que j'ai connues. Elle aussi aime le dessin et joue même du violon.

5h00

Retour à la réalité, c'est l'heure de descendre. Lampe au chapeau, notre petit groupe s'avance vers la recette (entrée du puits) où se trouve la cage d'ascenseur suspendue à un chevalet. Nous nous entassons. Une sonnerie et la cage amorce sa descente dans un puits assez large. A la lumière des lampes, on voit défiler les parois. De temps en temps la lueur vive et furtive d'une lampe marque l'affleurement d'une galerie car le puits dessert plusieurs quartiers superposés. Enfin, la cage s'immobilise en douceur à 340 m sous terre. Une longue galerie rectiligne, la bowette, artère principale, s'ouvre devant nous. Chacun gagne son poste de travail dans ces interminables souterrains. Mon travail consiste à pousser les wagonnets chargés de charbon pour les acheminer vers le puits de sortie et ramener les vides près de la taille où les mineurs extraient le charbon. Leur travail est pénible. Souvent ils tiennent à peine debout dans ces couloirs noirs de houille luisante. Armés d'un pic, ils frappent à grands coups dans la couche de charbon pour le détacher.

Je commence à tirer les berlines mais ma tête est ailleurs. Je pense à Laure et à ses beaux yeux bleus qui me suivent partout. Demain c'est dimanche. Nous avons rendez-vous à la sortie de l'église. Peut être oserai-je lui montrer le portrait que j'ai fait d'elle ? Vivement demain !

6h35

Une immense déflagration ébranle le puits n°4. François ne reverra pas Laure.

« Un coup de poussière d'une rare violence ravage en quelques secondes 110 km de galeries communes aux 3 fosses situées sous les communes de Méricourt, Billy Montigny et Sallaumines. La chaleur causée par l'explosion a transformé les galeries en une véritable fournaise et la déflagration associée a tout balayé »

François avait 15 ans et toute la vie devant lui. Il était mineur et fier de l'être. Il fait partie des 1099 victimes officielles d'une des plus grandes catastrophes minières. C'était le 10 mars 1906.

Gestion romantique

Felicidad SEGURA

La nuit s'achève. Je ne dormirai plus. Je n'ai pas allumé en rentrant, juste la lumière qui s'invite comme tous les soirs, à travers le store fêlé. J'écrase mon front sur la vitre froide de la fenêtre à l'entrebâillement des lattes écartées, le jour se pointe en douce, j'ai soif ! Je dois avoir des bières au frigo !

L'appartement est vide et silencieux, je me laisse tomber sur le canapé encombré de magazines. Les yeux fermés je savoure la gorgée de bière, glacée comme une délivrance. J'ai la tête embrumée, j'ai passé une partie de l'après midi en entretien avec le Directeur Général de ma boite.

La première fois que je l'ai vu, c'est grâce à mon insistance auprès du directeur d'agence qui m'avait recruté. J'ai enfin pu rencontrer l'Inaccessible N° 1, Monsieur Lelièvre, que tout le monde appelle La Tortue ! Au début j'ai trouvé ça un peu potache, mais étant donné le laps de temps qu'il faut pour avoir un rendez-vous, j'ai fini par faire comme les autres !

Pourtant c'est au pas de charge qu'il accepta donc de me recevoir, lors d'une descente parisienne dans nos locaux. Il pouvait me consacrer 10 minutes, le matin à l'aéroport, à la sortie de l'avion, entre deux portes, à 8 heures du matin ! Il fallait que je sois synthétique. Je le fus, lui aussi !

Il arriva vers moi la main tendue.

- Encore un qui n'est pas content et qui veut une augmentation ?

La suite fut aussi brève que les retombées insignifiantes.

Alors quand j'ai su qu'il acceptait de me recevoir quatre ans après, dans son bureau et sans contraintes horaires, j'ai su que j'avais vraiment retenu « toute son attention » comme l'indiquait son courrier.

Sur la porte de son immense bureau parisien, au dernier étage de l'entreprise, son nom était écrit en lettres or, et en gras M. LELIEVRE - Direction Générale.

De la moquette épaisse aux fauteuils en cuir, tout respirait le niveau de réussite sociale des occupants de l'étage, et de leur

pouvoir à faire ou défaire une vie professionnelle, quelle qu'elle soit ! J'allais devoir être à la hauteur !
Monsieur Lelièvre est un homme de petite taille, presque maigre tant il est mince. Un crâne légèrement dégarni, et il porte comme un masque, des lunettes noires qui lui donnent un air d'intellectuel branché. Il est toujours habillé de costumes de marques qui laissent entrevoir des chaussures à talonnette, brillantes à souhait, sur des chaussettes à armoiries. Les chemises sur mesure, coordonnées, et ostensiblement brodées de sigles colorés sont de belle facture ! La classe !
Par ailleurs il refuse les voitures de fonction, arrive toujours avec son véhicule personnel, un break de marque étrangère, noir intérieur cuir. Son ordinateur qu'il fait porter par son adjointe, se loge dans une petite mallette de cuir fauve, mais pas dans nos sacs en toile bleue marine avec le logo de l'entreprise !
Quelqu'un de délicieusement marginal, comme dit son assistante depuis plus de 20 ans ! J'avais gloussé !
Il est arrivé presque en courant, nerveux, pressé.
- Entrez, entrez, asseyez-vous, je suis à vous dans une minute.
Je découvris une pièce, grande certes, mais qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais pu imaginer. Une vaste table noire encombrée de dossiers empilés comme un mille feuilles, une bibliothèque débordante de bouquins en équilibre précaire, et dans un coin un violoncelle ! Une immense baie vitrée, éclairait l'étrange enchevêtrement de ce décor inattendu.
- Alors on me dit que vous voulez nous quitter ?
Il n'a pas pris place derrière son bureau, mais a rapproché un siège moins confortable et s'est assis en face de moi, sans façon, sans distance hiérarchique habituelle. Toute ma stratégie tombait à l'eau, moi qui étais venu en découdre une fois pour toute !
- Voyons, ah ! Oui j'ai lu avec intérêt votre CV, comment dire…atypique !
Là on revenait à ce que je pressentais, un bonhomme sûr de lui qui allait me parler de mon instabilité et de mon manque de cohérence, et là je l'attendais !
- Vous aviez la bougeotte, ou vous aviez un rêve contrarié?

- Ça n'a pas grande importance aujourd'hui répondis-je d'un ton contenu.
Il insista.
- Je ne vois pas de plan de carrière, juste un empilement d'expériences professionnelles ! Enfin à première vue ! Vous m'avez intrigué, car aujourd'hui vous êtes une référence dans votre métier, en peu de temps. Quel est votre secret ?
- Vous savez, cet empilement d'expériences, je le revendique et je lui ai même donné un nom, le « nomadisme professionnel ». Les nomades se déplacent lorsque la terre ne nourrit plus leurs troupeaux, moi je me déplace pour aiguiser mon esprit et mon sens de l'émerveillement.
- Vous n'avez pas répondu à ma question !
- Quand on est nomade, il faut rapidement décoder les règles des groupes qui vous accueillent. Avoir l'esprit vif, apprendre vite, et respecter les lieux et les personnes!
- Une gestion romantique de la relation humaine en somme !
- C'est ça ! Mon boulot c'est de créer des liens solides entre les intervenants et de les entrainer dans des projets de plus en plus complexes. Mais ils ont le choix seuls, des outils qu'ils utilisent*. Chaque nouvel événement renouvelle les motivations.
J'étais un peu agacé, mais persuadé qu'il menait cet entretien dans un but bien précis, j'étais sur mes gardes, il l'a senti.
- Je ne cherche pas à vous déstabiliser vous savez. Je cherche à comprendre pourquoi vous voulez partir, comme ça tout d'un coup ?
- Je manque de souffle ! J'en ai parlé à plusieurs reprises !
- Je n'étais pas au courant. J'apprécie les personnes qui sont capables d'aller à contre courant, j'aime découvrir le fil rouge d'une telle démarche !
- Comme je vous l'ai écrit, j'avais envisagé de redevenir indépendant.
Pour la première fois j'ai eu un peu de sympathie pour cet homme qui me surprenait, comme j'avais l'air de le surprendre, j'attendais la suite.
- Vous êtes persévérant ma foi ! J'ai quelque chose à vous proposer, j'appelle la directrice des opérations!

Un bref appel téléphonique et l'adjointe arriva tout sourire !
- Bonjour, vous avez fait un bon voyage ?
- Oui oui excellent !
- Bien, je n'irai pas par quatre chemins, nous souhaitons vous garder dans l'entreprise et nous voulons créer un poste qui m'est directement rattaché. Vous auriez en charge la coordination de tous nos sous-traitants sur la France.
- Ce qui signifie que je serai dans l'avion toute la semaine ?
- Il m'a semblé que vous aimiez le mouvement, non ? dit-elle en riant.
Ça vous pose un problème ?
- Il faut que j'en parle avec mon épouse !
- Bon écoutez, accessoirement vous en parlez à votre femme, ça vous laisse une huitaine de jours pour prendre votre décision, d'accord ?
- Oui, mais vous savez ma femme n'est pas un accessoire, ai-je dit en riant à mon tour, elle compte beaucoup au contraire !
Elle a rougi, et s'est excusée.
- Non, non je voulais dire que vous aviez suffisamment le temps de réfléchir ! On se voit lundi. Bon retour !
- Merci, à lundi !
- Vous voyez tout s'arrange, m'a dit Lelièvre, et nous serons très heureux de poursuivre notre coopération avec vous, je pense que le poste vous ira comme un gant.
- Je me réjouis que vous ayez pensé à moi pour ce poste, mais ces nombreux déplacements demandent réflexion. Il me faut un peu de temps, je vous remercie encore.
Il s'est levé, m'a raccompagné jusqu'aux ascenseurs, m'a serré longuement la main, et m'a encore salué du fond du couloir…
Le voyage de retour m'a semblé interminable. Je n'ai pas pu contacter ma femme, et je suis resté seul à revoir les épisodes de cet étrange entretien. Ce que je n'ai pas dit c'est que mon CV ne faisait pas apparaître toutes mes expériences professionnelles ! J'avais juste besoin d'autres horizons !

J'ai dû somnoler, quand j'ai ouvert les yeux il faisait vraiment jour. Pas de bureau aujourd'hui…hum ! Que c'est bon !!

Quand elle rentrera elle va me dire : « alors comment ça s'est passé » ? Je la laisserai un peu s'énerver de mon silence et je lui dirai : « j'ai le poste de mes rêves » !
- C'est vrai tu as accepté un nouveau poste ?
- Oui je fais valoir mes droits à la retraite et on crée notre boite d'édition !!!!

Son cri de joie m'a fait l'effet d'une source claire ! On repartait vers de nouvelles aventures !

* *« Quand les hommes auront trouvé une réponse forte au pourquoi ils font cela, ils trouveront tout seuls comment le faire »* Nietzche

Grain de sel

Alice GUYOT

Les mains suspendues au dessus du clavier, les yeux perdus dans le vague, je tente de coucher en quelques lignes, le souvenir le plus incroyable de ma vie. Cette rencontre totalement improbable a complètement bousculé mon existence. Une rencontre que j'ai peut-être moi-même provoquée. Où alors est-ce le destin qui a mis son fameux grain de sel ? En tout cas, rien n'aurait pu me préparer à tout ceci…

Voilà qu'un matin, mon patron s'intéresse soudainement au fait que je sois débordée (une pile de dossiers est éparpillée par terre depuis belle lurette !). Jusqu'ici, cela n'avait pas l'air de vraiment le déranger de rentrer dans mon bureau et de piétiner mes papiers ! Sacré changement d'avis … A moins que la rumeur d'un audit prévu ce mois-ci ait quelque chose à voir avec cela ! De toute façon, un peu d'aide serait la bienvenue. Du coup, il me dit qu'il m'a trouvé un collègue (un, pas une ? pensais-je dépitée). Alors là, je ne vois pas de qui il pourrait s'agir. Jusqu'à ce qu'il me dise que Luc (pitié, non !!) n'est pas débordé pour l'instant. Heureux de la bombe qu'il vient de lancer, il repart tout content. Evidemment, je reste un peu abasourdie par cette nouvelle. Avec ce type, on ne s'entend pas. Dès que l'on se trouve dans la même pièce, c'est Armageddon !! Et c'est peu de le dire. Mais à voir la mine réjouie de mon boss, je présume qu'un peu d'animation au bureau n'est pas sans lui déplaire.

La matinée se déroule comme à son d'habitude. Après le déjeuner, prête à retourner dans mon bureau, voilà mon « sauveur » qui s'avance vers moi, son sourire narquois plaqué sur son visage. Mon air enjoué s'envole à sa vue. Mais bon, pas le moment de chercher la petite bête. On fait le point sur les dossiers dont il aura à s'occuper, ceci entre deux phrases assassines. Il s'installe sur le deuxième bureau face à moi. Cela évitera les allées et venues dans

les couloirs. Là-dessus, je suis d'accord avec lui. Je mets mon appréhension de côté, lui également, et le reste de la journée se passe sans accroc sanglant.

Nous remarquons qu'il y a plus de passage qu'à l'accoutumée dans ce couloir, histoire de voir si nous ne nous sommes pas étripés entre deux cartons ! Le fait d'avoir remarqué le petit manège de nos collègues nous fait sourire mutuellement. Chose qui nous surprend tous les deux, nous replongeons donc chacun derrière notre écran. Je ne me reconnais plus : je me surprends à penser qu'il a un sourire à tomber. Le temps de détourner mon regard de mon ordinateur et voilà que je fixe ses fesses, qui, ma foi, sont plutôt pas mal également ! Il se retourne brusquement et me fixe d'un regard insondable, puis sort de mon bureau, une pile de dossiers dans les bras. Heureusement pour moi, car je sais que je suis devenue écarlate.

Aurais-je toujours eu le béguin pour lui sans réellement me l'avouer ? Je commence sérieusement à me poser la question ! Perdue dans mes pensées, je ne le vois pas arriver près de mon bureau, une tasse de café à la main.

Sur le coup, je ne comprends pas tout de suite qu'elle est pour moi. Je la lui prends et le remercie. Tout d'un coup il me dit que l'on est plutôt en bonne voie pour enterrer la hache de guerre. Je lui réponds qu'en effet, c'est fort possible. Puis son fameux sourire en coin, il me lance un « je n'aurais jamais cru que Miss Iceberg puisse se mette à rougir ! », et il se met à rire aux éclats. Non mais dis donc ! Puis il continue sur sa lancée « Moi, je trouve ça sexy »… Quoi ? Je suis scotchée ! Voilà bien la première fois que je ne sais pas quoi lui rétorquer ! Et il se rend bien compte que cette fois, il a fait mouche.

Et dire que ma voisine de bureau n'arrêtait pas de me faire des allusions sur lui, et que je n'ai jamais rien voulu admettre, mon travail passant avant n'importe quelle histoire d'amour. Et la voilà justement qui passe devant mon bureau, un sourire jusqu'aux oreilles, et me fait comprendre qu'elle a tout entendu !! Je ne peux pas mieux faire que de me remettre en question… Pourquoi ne pas essayer de le connaître un peu mieux, et plus si affinités ? A voir…

En tout cas, quelques semaines plus tard, le « plus si affinités », c'est confirmé, à la surprise générale de mes collègues (sauf une bien sûr qui n'attendait que cela !).
Il s'est avéré que nous avons bien enterré la hache de guerre avec ce premier café. Puis nous avons appris à nous connaître un peu plus chaque jour, tout en se trouvant de plus en plus de points communs ! (qui l'eût cru…). Et ce qui devait arriver, arriva. Le premier baiser fut échangé, ici même dans ce bureau. Qui dit premier baiser, dit rendez vous. Et ils furent tous plus magiques et romantiques les uns que les autres !

Arriva le jour où enfin nous trouvons un appartement. A l'instant où nous franchissons la porte, je découvris un guéridon. Posé dessus une bouteille de champagne et un écrin. Je le regardai à deux fois pour être sûre de bien comprendre ce qui était en train de se passer. Il me prit par la taille, m'approcha de la petite table, et me fit sa demande en mariage, que bien sûr, j'acceptai tout de suite. J'étais alors plus heureuse que jamais.

Alors si le destin y a été de son grain de sel, je suis bien contente qu'il n'est pas attendu plus longtemps pour provoquer tout ceci. Car cet homme avec qui je partage désormais ma vie, se trouve derrière moi en train de lire ces quelques lignes, un sourire aux lèvres.

Hard-Rock Hôtel

Mickaël FEUGRAY

On ne va pas se leurrer, c'est pas franchement par plaisir, plutôt par nécessité d'un bout de pain et accessoirement pour te soigner d'études, ta prostitution. Il faut ce qu'il faut pour Nietzsche et puis, t'as toujours eu un faible pour les moustachus ébouriffés qui pensent le monde.
Par chance, quand t'es en cours, la prostitution se réduit à une activité extrascolaire, un fait social parmi d'autres, un geste anhistorique qu'on évoque pendant le cursus, dénué de passion, essoré de ressentiment, expurgé de toute implication. Tu relativises. Indéniablement. Tu prends le recul nécessaire pour financer ta prochaine année de sciences humaines parce qu'il serait trop bête de passer à côté du diplôme pour de petites considérations vaginales. Et puis, t'es logée à bonne enseigne niveau humain, tu aiguises ton approche scientifique auprès des clients. Entre Gérard (18h) et Moïse (23h), Kant n'est jamais loin. Tout bien réfléchi, je leur dois mon premier semestre (15,3 de moyenne, excusez du peu, on a la clientèle qu'on mérite). Je ne serais sûrement pas la même étudiante sans mes escales tarifées.
On ne le dit jamais, on a beau se scarifier, se taillader l'intérieur du bras, se mordre l'intérieur des joues, la prostitution, ça reste de la sociologie. Après, l'éternel débat « pour ou contre la sociologie », j'ai franchement dépassé ce stade, une queue est une queue, que Bourdieu le veuille ou non, faut faire cracher le client.

Ceci explique facilement un redoublement, une unité bâclée, un semestre à l'eau. Ma première année n'a pas été brillante, loin de là. Jusqu'au jour où tu prends conscience d'être au monde, de t'y confronter, quitte à cramer par choix et vitalité. Ça prend du temps, mais cette infime perception de ton existence modifie tout. Bonifie tout. C'est salvateur, l'esprit, ça sauve la peau. Tu peux explorer ta part sombre sans trop te brûler. Étudiante et pute, certes. Mais surtout femme et vivante.

Mes amies prennent pour tabou mon activité, persuadées qu'il existe une alternative plus mesurée entre l'esclavagisme sourd des « jobs d'étudiants » et celui revendiqué de la prostitution. Je ne vois pas la chose de cette manière, Marx non plus. Dès lors que je fais acte de choisir, j'affirme ma liberté, même si mon penchant est contestable. Attention, tout le peuple ne visite pas mon pieu non plus, j'ai mon carnet d'adresse, mon parterre d'habitués, sélectionné au fil de rencontres sereines, hors rémunération.

Aurais-je fait cette démarche sans besoin pécuniaire ? Qui sait ? N'empêche que je ne me serais jamais abaissée à être cette autre étudiante, passe-plat dans ce restaurant où je jouis de l'invitation de mes coutumiers. Servir au comptoir sans un regard, le dédain de la clientèle, les éclats de voix, jamais. Comme elle, je travaille. Comme elle, l'épanouissement n'est pas. Mais à sa différence, je m'y retrouve, il y a cohérence avec qui je suis. Je garde la main, je ne m'abaisse à rien. Je reste maîtresse de ma vie. Et d'Hegel. Nul mal à ça. Nul bien non plus, sinon le confort du lendemain. Jusqu'au jour où le mélange des genres s'immisce dans ton aventure terrestre.

Le mélange se nomme Monsieur Hamel. Il a la cinquantaine, est maître de conf' dans ton bahut, respecté de tous, directeur du pôle de recherche et représentant syndical. Il organise chaque année les grèves, les soirées étudiantes, s'acoquine aux élèves qu'il juge d'égal à égal. Le prototype du prof parfait, Giraudeau dans La Boum de Pinoteau. Il te procure une image positive de toi, de la philosophie, de la nécessité de l'esprit. Mais surtout, il vient de prendre contact avec ta petite personne sur ton site de rencontres coquines. Et inévitablement, sûre de ta maîtrise des éléments, tu prends le risque d'accepter le jeu.

Tu te rends en cours. Pas un signe ne passe, pas un sous-entendu. Tu t'exaltes de tant de légèreté. Il ne peut nier, savoir, ton blog est pourvu de photographies explicites, qui te connaît te reconnaît. Le jour approche, ton cœur bat plus rapidement que la moyenne. Tu te rends à son hôtel. Tu as décidé de sauter les préliminaires de rencontre afin d'affiner ton idée du client. Quelles épreuves à lui

faire passer ? C'est Monsieur Hamel enfin, on nage en eaux calmes, familières. Tu as la meilleure image possible de celui-ci, puisqu'il t'enseigne depuis trois ans, la vie, la vraie.

Tu frappes à sa porte. Il est beau. Elégant. Le haut de l'espèce. Un homme racé, avec dans le regard, une lueur froide, contenue. Une bête humaine. Tu lèves les yeux et tu souris. Ça ne fait que commencer. Tu fonds inexorablement sous ses coups. Tu es loin de Platon dans ce viol. On ne pense jamais à l'avance à quel point la douleur se diffuse loin dans les entrailles, et en même temps, combien le corps encaisse, accepte d'intolérances, de heurts, pourvu que le souffle de vie règne. L'immonde t'accompagne, le choc est frontal. Il ne te méprise pas, il se sert de toi, il exulte. Poupée de chiffon, femme objet réduite à l'état d'expérience. Il s'arme d'ustensiles, toi de patience. Tu ne hurles même plus, depuis dix minutes, épuisée par la philosophie et la beauté du sang.

La vie étudiante, ce sont des moments fondateurs, inoubliables, qui te secouent la tête et le corps. Certains de tes profs ont un don pour ça, véritable, maladif presque. D'autres témoignent leur présence d'une lecture assidue de leur propre ouvrage édité chez P.U.F. et à ce moment de ton existence, entre la chaise et le radiateur, tu regrettes d'avoir dénigré ces derniers. Finalement, la lecture d'un cours, c'est pas mal aussi. Bien lu, ça bouleverse autant qu'une étude passionnée, appliquée en TD, les traces en moins.

Qu'aurait dit Spinoza de ta balafre au visage ? Heidegger de tes côtes fêlées ? Freud de ton œil, de tes stigmates ? Malaise dans la civilisation, mon cul ! Tu rebondiras. Tu te le promets. Monsieur Hamel te l'a enseigné, on se relève de tout, pourvu qu'on ne lâche rien. Nietzsche, encore et toujours. Nietzsche, mon amour ! La vie nous rend plus forts.

Je ne veux pas travailler, je ne veux pas...

Christina ZAKIC

- Ce qui fait toute la difficulté, avec Fred, c'est qu'il ne veut pas travailler.
- Mais il doit bien y avoir un moyen de le forcer, non ?
- Écoute, je n'en sais rien. Je n'en vois aucun, malheureusement. Il dit que travailler, c'est pour les imbéciles. Toute la journée, il reste devant la télévision à s'empiffrer comme un américain. Il devient impossible. J'ai essayé de lui dire que si ça continuait, je le mettais dehors, mais rien n'y fait. Il me dit « Maman, je sais très bien que tu n'oserais pas ». Et moi, bien sûr, comme une idiote, je finis toujours par l'embrasser et lui dire que je l'aime.
- Il doit bien y avoir un moyen de le forcer, pourtant.
- J'ai tout essayé. Je l'ai bien envoyé contre son gré en entretien chez un ami qui recrutait le mois dernier, mais aucun des deux n'a voulu me raconter comment ça c'était passé.
- Tu n'as vraiment eu aucun écho ?
- Non, je t'assure. Fred m'a juste dit « je n'ai pas besoin d'argent et je préfère vivre chez toi comme un Tanguy plutôt que d'aller chercher du travail. » Après ça, il m'a parlé du contexte actuel, de la crise, de la difficulté que ça représente de décrocher un CDI, de l'ambiance minable qui règne dans les boîtes de ses amis. J'ai tout essayé, tu comprends. Mais c'est impossible, il ne veut pas.

Moi, j'écoutais cette discussion avec délectation. Je n'aurais jamais cru que ma mère puisse être une si bonne avocate. Elle me défendait bec et ongles. Pourtant, elle était RH, et je savais que mon attitude dédaigneuse envers le travail lui coûtait beaucoup. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de me féliciter – aujourd'hui où la Tante Cathy était de visite – de l'avoir si bien « éduquée ».

Pour tout vous dire, c'est vrai, je n'avais pas envie de travailler. Le monde de l'entreprise ne m'attirait guère. Je le voyais plein d'ennemis invisibles toujours près à vous enquiquiner. Les patrons ? Des emmerdeurs ! Les cadres ? Des exploités ! Les

jeunes actifs ? Des personnes qui vieillissent avant l'âge ! Non, tout ça n'était pas pour moi ! J'avais toujours été flemmard et indolent, un peu tête à claques, l'archétype même du gosse de riche que tout le monde déteste parce qu'il a réussi des études brillantes sans bosser et en allant faire la fête tous les soirs !

Tandis que la discussion continuait, je me revoyais en entretien d'embauche, un mois auparavant, vêtu d'un costume flambant neuf et légèrement serré. L'idée de répondre à toutes les questions du RH ne m'avait pas enchanté. À chaque fois, je lui avais répondu de travers.

- Vos principales qualités ?, m'avait-il interrogé.
- L'arrogance, la suffisance et l'impatience, avais-je répondu.
Là, il avait marqué un petit temps d'arrêt mais avait fini par reprendre, tout en me regardant bizarrement.
- Vos qualifications ?
J'avais réfléchi un peu. La question demandait tout de même un peu de précision.
- Je suis un grand spécialiste des bonnes séries TV et un expert en diététique de la malbouffe.
Il avait tiqué dangereusement, mais j'avais senti qu'il en fallait plus pour l'achever.
- Votre pire défaut ?
- J'ai toujours dormi à l'école et je compte faire la même chose si j'intègre votre entreprise !
Il m'avait regardé, presque désespéré, comme s'il ne pouvait plus rien faire pour moi bien qu'il ait été dépêché tout exprès par Maman pour me faire embaucher.
- Pourquoi êtes-vous venu ici ? avait-il fini par me dire, atterré.
J'avais observé un long silence, et ma réponse à ce que je savais être sa dernière question avait fusé, implacable :
- Pour faire plaisir à ma mère !

Là-dessus, je m'étais levé et je lui avais « claqué » tout en lui serrant la main :

- Merci pour tout, mais je suis désolé de vous dire que je ne peux accéder à votre demande. Je suis trop compétent et votre entreprise n'offre pas les conditions de travail que je recherche. Sur ce, je vous souhaite une bonne journée.
Bien sûr, il n'avait pas bronché : il était mouché.

- Il doit tout de même y avoir un moyen, disait toujours la tante Cathy depuis le salon.
- Non, je t'assure. N'en parlons plus.

Une semaine après, je reçus un appel de la Tante Cathy.

- Veux-tu bien te rendre demain au Studio « les mains en l'air » ? J'ai réussi à t'avoir un rendez-vous avec le RH, me dit-elle tout de suite après que j'aie saisi le téléphone.
- Si tu veux, tante Cathy, mais comme te l'a dit Maman la semaine dernière, cela ne sert à rien !
- On verra bien !

Le lendemain, à dix-sept heures, j'étais au rendez-vous.
Tout était calme, le local semblait vide.

- Toi, là, tu es le nouveau de la régie ? Prends ça et aide-moi à charger la camionnette, nous partons dans cinq minutes sur le plateau de tournage !
Un grand type aux yeux noirs et sévères venait d'apparaître, qui me parlait. Je n'osais rien objecter. Après avoir bafouillé un « oui » étouffé d'une seule traite par le matériel qu'il déposait dans mes bras tout à coup tendus vers lui, je m'étais dirigé sans protester vers le vehicule qu'il me montrait du doigt, à la sortie du Studio.

Malgré les conditions de travail parfois difficiles, j'ai toujours tenu bon, depuis, dans toutes les sociétés de production où je suis passé.

J'y ai appris que l'entreprise ne se résume pas toujours à l'entreprise.

Je vous remercie pour votre attention.

Dylan SLAMA

Mes chers, mes très chers.

C'est le cœur serré que je viens vous voir ce matin.

Depuis plusieurs mois déjà, le carnet de commande ne cesse de diminuer. Nos bénéfices sont en chute libre. La concurrence internationale est de plus en plus dure. La crise touche notre secteur comme aucun autre.

Depuis plusieurs mois déjà, je fais le maximum pour tenter d'empêcher le pire de se produire. Mais je crains que cette fois, le roseau, après avoir beaucoup plié, ne doive rompre.

Une grande entreprise américaine nous sollicite depuis plusieurs mois déjà. La semaine dernière, elle nous a fait une offre que nos comptes financiers ne nous permettaient pas de refuser.

Mais un chef d'entreprise est d'abord le père de famille, le capitaine d'un grand navire. C'est pourquoi j'ai dû prendre mes responsabilités. J'ai accepté, hier matin, l'accord qui nous a été proposé.

Cependant, vous vous doutez que j'ai posé mes conditions ! Aussi, je suis en mesure de vous annoncer que si le nouveau propriétaire de l'entreprise sera contraint d'alléger la masse salariale, j'ai imposé le maintien pour dix années supplémentaires pour 75% des salariés de l'entreprise !

Mes amis, je sais que certains d'entre vous sont sceptiques. Je sais vos doutes. Je sais vos inquiétudes. Mais ayez confiance ! Gardez confiance ! Vous êtes au service d'une grande entreprise qui vend ses produits dans le monde entier ! Vous pouvez être fiers du travail que vous avez accomplis depuis des années !

Avant de m'en aller, je tenais à vous remercier. Vous remercier pour votre courage, votre abnégation, votre ténacité ! Vous remercier enfin, car dans l'immense majorité, vous avez décidé de ne pas suivre les discours irresponsables d'une minorité syndiquée travaillant contre votre propre intérêt.

Je vous remercie pour votre attention.

Camarades ouvriers,
Travailleurs, travailleuses,
Ne les croyez pas ! Ils vous mentent ! Ne vous laissez pas berner par toutes ces balivernes ! Nous ne nous laisserons pas faire ! Il y en a marre de se faire exploiter par des faiseurs de profits. Ils n'ont pas le droit de faire ça. Nous avons rendez-vous cet après-midi avec celui qui vient de vous vendre comme de la marchandise. Et vous pouvez comptez sur nous pour ne rien lâcher ! Nous réclamons l'annulation pure et simple des clauses liant votre sort à la volonté d'un investisseur cupide et vénal.
Les puissants n'attendent qu'une chose, c'est que vous vous laissiez faire. Et bien non, nous ne sommes pas du bétail, nous ne sommes pas du matériel. Nous sommes des hommes, des maris, des pères et des grands-pères pour certains !
Nous sommes plus nombreux ! Nous sommes plus courageux ! Et surtout, nous sommes dans la vérité ! Nul n'a le droit de disposer de votre vie comme cela.
Ho ils ont beau vouloir vous rassurer, vous savez très bien quel est la consolation qu'ils vous proposent : un poste au Maroc payé le tiers de ce que vous êtes payés aujourd'hui ! C'est cela ou le chômage. Et bien non ! Nous allons montrer aux exploitants ce dont nous sommes capables.
Et j'interpelle directement monsieur le Président de la République ! Monsieur le Président, n'abandonnez pas les ouvriez ! Ne les abandonner pas ! Ils sont la force de la France ! Ils sont la grandeur de la France ! Ils sont la France !

Je vous remercie pour votre attention.

Monsieur le ministre de l'industrie,
Monsieur le maire,
Mesdames, Messieurs,

C'est dans un contexte grave que je viens vous parler ce soir. Je suis à la tête d'un Etat qui traverse une grave crise. Et pourtant, je viens vous dire qu'il y a des raisons d'espérer.
Vous travaillez depuis plusieurs années, plusieurs décennies pour certains, dans votre cette entreprise que je viens aujourd'hui visiter. C'est une belle entreprise. Je connais bien votre patron, c'est un homme de parole. Il a toute ma confiance. Un accord a été signé. Cet accord, il a une valeur juridique et il a donc force obligatoire. L'Etat n'a pas vocation à intervenir dans le cadre de ce contrat.
Cependant, l'État a un droit de regard sur tout ce qui se passe sur son territoire. Et je ne tolérerai pas que des investisseurs étrangers méprisent le travail et le sort de centaines d'ouvriers français qui se battent au quotidien pour construire des produits de qualité.
Aussi, je viens, avec le ministre de l'Industrie que je remercie pour sa forte implication, pour la mise en place d'un commissaire spécial chargé de surveiller le sort des entreprises en difficulté.
Il sera nommé mardi prochain. Dès mercredi prochain, il se rendra ici même. Son rôle est simple. Parler, se renseigner, négocier, et défendre les intérêts des ouvriers, et donc l'intérêt de l'Etat.
Car il ne fait aucun doute que vous êtes, vous ouvriers, la force de notre Nation.
J'entends les attaques de l'opposition. Mais n'est-ce pas elle-même qui est pour beaucoup responsable de la situation ? Mais je ne veux pas rentrer dans des polémiques vaines.
Ma priorité est aujourd'hui l'action et non les commentaires !

Je vous remercie pour votre attention.

Chers ouvriers,

Après des années de pouvoir, la majorité ne sait plus où elle va. Sa politique n'est pas claire et vous en êtes les premières victimes.
L'insécurité ne cesse de monter dans les milieux populaires. Le chômage va croissant. Même l'éducation de nos enfants, qui sont pourtant l'avenir de la Nation, se détériore. Dans deux ans, le mandat du Président arrivera à échéance et il sera alors temps pour

vous de faire le bon choix. Face à votre situation, il faut des solutions adaptées, rapides et efficaces et non des incantations à tout va.
Je suis moi-même en faveur d'une intervention forte de l'Etat dans tous les secteurs.
Il ne suffit pas de vouloir se battre contre le chômage. Il faut le pouvoir ! Et il faut donc se donner les moyens de le pouvoir.
Notre camp a toujours été le camp des ouvriers. Nous comprenons votre souffrance, Vous, ouvriers, vous êtes nombreux, et pourtant, on ne vous entend pas. Ou plutôt, on ne veut pas vous entendre, on ne vous écoute pas.
Il faut rompre, j'ose le mot, rompre, avec cette tradition qui veut que l'Etat soit timide avec le monde industriel.
Dans deux semaines ont lieu les élections législatives partielles de votre circonscription. Je vous incite donc de toutes mes forces à faire le bon choix et à voter pour notre candidat.
Renforcer l'opposition, c'est renforcer le parti qui viendra en aide à l'ouvrier qui travaille toute la journée, et qui ne souhaite qu'une seule chose : garder son travail pour faire vivre sa famille.

Je vous remercie pour votre attention.

Cher patron,
Cher délégué syndical,
Cher Président,
Cher Secrétaire Général du principal parti d'opposition,

Je vous ai tous écoutés. Avec attention. J'ai d'abord voulu vous croire. Tous. Mais vos discours se contredisaient. Je ne pouvais donc pas tous vous croire en même temps. J'ai dû choisir. On croit toujours ceux qui nous disent ce que l'on veut entendre. Mais vous m'avez tous dit ce que je voulais, moi comme tous les autres ouvriers, entendre.
J'ai toujours eu foi en mon entreprise, en mes dirigeants que j'ai votés pour eux ou non. J'ai toujours eu foi en leur volonté de bien faire. Je n'ai jamais voulu céder au discours démagogue, cynique et

pessimiste vous traitant de menteurs, d'opportunistes et d'arrivistes.
Mais hier, j'ai reçu ma lettre de licenciement.
Que dire à ma famille ? A ma femme ? A mes enfants ? Moi qui répétait partout autour de moi qu'il fallait vous faire confiance. Que vous finiriez par sauver nos emplois.
Je n'ai pas osé les affronter. C'était trop difficile. Je n'aurai jamais pu supporter l'humiliation quotidienne que représente le chômage.
J'ai toujours dit à ma famille que je serai toujours là pour eux. Comme vous, je ne tiendrai pas ma promesse. Dans une heure, je serai parti. De là où je serai, je ne pourrai jamais rien pour eux.

Je vous remercie pour votre attention.

Journal d'un agent de sécurité

Marianne LAPLACE

Lundi 4 mars
Agent de sécurité dans l'Hypermarché, trois jours chaque fin de semaine, voilà le job que j'ai décroché. C'est compatible avec les horaires de la fac. Je commence jeudi. Je dois arriver à 7h30, le premier jour. On me dira alors ce que je dois faire.

Jeudi 7 mars
Je comprends les critères de recrutement : on est tous blacks, au minimum
1m 80.
On reçoit un paquetage : la tenue de travail. Un sweet-shirt noir avec SECURITE brodé en rouge plus le sigle du magasin.
La formation : on nous répète qu'il faut se comporter en professionnel.
Mais encore ?
Le responsable sécurité aboie quand il parle. Déformation professionnelle ?
Je suis affecté aux sorties de caisses.
Se précipiter dès que l'alarme d'un portique retentit. C'est qu'un produit n'est pas passé en caisse.
Première intervention : faire la morale à un gamin qui a chapardé des bonbons, bien mis en évidence sous son nez, pendant que sa mère vidait le contenu du chariot sur le tapis.
Se prendre de la part de la mère : « Laissez mon gosse tranquille, vous n'avez pas le droit de lui parler, feriez mieux d'aller éduquer la racaille des quartiers. » Puis, à la caissière « Non mais pour qui il se prend celui-là ? »

Vendredi 8 mars
Affecté dans les rayons. L'aboyeur m'a fait enlever le sweet-shirt. Déguisé en Monsieur tout le monde poussant un chariot, je dois espionner les clients en déambulant entre les rayons.

Suspect en vue, en train de manger des gâteaux : « Bien sûr que je vais les payer ces gâteaux, vous voyez-bien que je mets le paquet dans le chariot. Pour qui me prenez-vous ? Je n'ai pas le temps de faire une pause déjeuner, je travaille, moi, monsieur ! »

Samedi 9 mars
Rayon chaussures, une petite dame âgée fait un échange standard : ses vieilles groles sous le rayon et une paire de nouvelles à ses pieds. Se la jouer moins répressif et plus préventif.
Discrètement, je l'aborde en lui montrant la pastille antivol qui va déclencher l'alarme au portique à sa sortie du magasin. Confusion de la petite dame.
Je repasse dans le rayon une heure plus tard : les vieilles groles sont toujours planquées là.
Comment elle a fait ?

Jeudi 14 mars
Convoqué chez l'aboyeur. Je n'ai pas atteint le quota de signalements.
Ouvrir l'œil ou la porte.
Suis en doublette une matinée avec un ancien.
« Je ne suis pas payé pour former les nouveaux. T'évites de me coller aux baskets. T'avise pas à me piquer mes primes. »

Vendredi 15 mars
L'aboyeur m'a dit que les primes, c'est réservé aux CDI et que j'ai intérêt à me bouger les fesses si je veux garder un CDD après la période d'essai.
Affecté aux produits frais.
Bien sûr que j'ai l'œil, j'ai bien repéré le type qui mange discrètement, je l'ai déjà vu à la fac.
J'essaye de croiser son regard pour l'avertir qu'il est repéré.

Espionneur espionné, convoqué chez l'aboyeur, viré.

L'Enfer

Louise LAROCHE

Non, vous vous trompez, je ne parle pas de cette réserve secrète de la Bibliothèque où s'entassaient autrefois des romans licencieux uniquement accessibles à quelques conservateurs libidineux.
Non, voyez-vous, je parle d'un autre enfer, bien plus diabolique, celui du classement des livres qui ont été déposés dans les magasins depuis des siècles en vertu du Dépôt légal créé par François 1er : les dictionnaires, les atlas, les généalogies, les recueils, les biographies, les manuels, les traités...
Selon leurs humeurs, certains bibliothécaires prônaient le classement par numéro d'entrée, d'autres par format, d'autres par date de parution, d'autres par sujet, et naturellement, d'un siècle à l'autre, modifiaient les cotes choisies par leurs prédécesseurs.

Eh bien moi, Jules Maupin, magasinier 1ère classe, je maîtrise parfaitement le classement du département Sciences sociales, si complexe soit-il Je pourrais même vous retrouver les yeux fermés, dans le secteur Géographie, *Les carnets de croquis du Sahara algérien* de Charles de Foucault.
Alors oser me refuser ma promotion au grade de magasinier en chef, avec mes vingt-cinq ans de maison, sous prétexte que j'aurais commis quelques erreurs dans la mise en place de la nouvelle signalétique des magasins ! Non, vous vous moquez, madame le conservateur en chef du département des Sciences sociales !

Jules Maupin ruminait en grimpant les marches glissantes qui menaient aux quatre tours du savoir, Les Lois, les Nombres, les Temps et les Lettres.
Arrivé sur le parvis, un vent violent s'engouffra sous son imperméable. Il retint son chapeau de justesse et fila, tête baissée, vers l'entrée du personnel.
Il prit son poste au 3ème étage de la tour des Temps. Les collègues buvaient le café avant de commencer le collectage des ouvrages

demandés la veille au soir. Il alla faire un tour dans les magasins, inspectant les rayonnages d'un air concentré et s'attardant dans certaines allées.

Le lendemain, monsieur Delambre, enseignant à l'université Diderot-Paris 7, attendit trois heures pour obtenir le livre de Marcel Mauss *Sociologie et anthropologie*, édition de 1950 préfacée par Lévi-Strauss. Madame le conservateur en chef vint en personne lui présenter ses excuses. Le surlendemain, ce fut pire : impossible de fournir à madame Bazin, historienne, *l'Education des filles* de Fénelon, édition de 1687.

On envoya en renfort tous les conservateurs du département pour recommencer des recherches sous l'œil goguenard des magasiniers. C'était eux les maîtres des lieux. Les gradés ne servaient qu'à annoncer les mauvaises nouvelles aux lecteurs :
« Chère madame, je suis vraiment désolé, nous n'avons pu mettre la main sur l'édition de 1795 du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, momentanément déclassé. »

Jules, assis dans le bureau des magasiniers, caressait pensivement son crâne dégarni, tout en constatant avec contrariété que les plis de son pantalon gris étaient mal repassés et que sa corbeille n'avait pas été vidée.

Il hèle le jeune stagiaire en train de reclasser des fascicules dans des boîtes numérotées.
-Dis donc Jérôme, es-tu sûr d'avoir bien compris le classement des ouvrages sur les rayons puis dans les nacelles ?
Jérôme rougit. A leur sortie du magasin, les livres étaient triés et classés en fonction de leurs destinations. On les déposait dans des nacelles fixées sur des rails qui ensuite zigzaguaient dans les étages jusqu'aux salles de travail.

Ce soir-là, Jules Maupin rentra chez lui en sifflotant. Ce petit stagiaire lui avait donné des idées. Il allait offrir à sa responsable une pagaille de première classe ! Il lui demanderait l'autorisation

d'effectuer quelques heures supplémentaires le soir, après le départ de ses collègues, sous prétexte d'améliorer la signalétique des rayonnages.
Madame le conservateur en chef, pour qui se prenait-elle celle-là pour décider de sa carrière, alors qu'elle venait à peine d'arriver dans le service et qu'elle ne mettait jamais les pieds dans les magasins ?
Dès que quelqu'un entrait dans son bureau, elle secouait d'un geste théâtral son abondante chevelure rousse, et croisait ses jambes gainées de bas résille sous sa jupe fendue.
Ses lèvres rouges et pulpeuses semblaient prêtes à mordre et Jules ne se risquait à franchir sa porte que pour lui demander des congés ; il rougissait, les yeux fixés sur ses chaussures, en attendant la réponse.
Ce n'est pas parce que Madame avait écrit une thèse reconnue sur le ravitaillement des troupes françaises pendant la guerre de 14-18, qu'elle pouvait se permettre de traiter injustement son personnel. Au fait sa thèse, où était-elle classée ?

La semaine suivante 50% des ouvrages demandés ne peuvent être fournis. Face à ces statistiques catastrophiques, madame le conservateur en chef du département Sciences sociales convoque l'équipe des magasiniers, demande des explications qu'elle n'obtient pas et exige une amélioration rapide du service aux lecteurs.

Le lendemain, les magasiniers indignés, et complètement désorientés par le chamboulement inexplicable survenu dans leurs magasins, vont se plaindre à la CGT.
Le surlendemain, monsieur le directeur de la Bibliothèque convoque madame le conservateur en chef du département sinistré.
Le soir même, les lecteurs mécontents demandent une entrevue officielle avec la Direction.
Trois jours plus tard, le journal Libération titre :
L'Enfer des chercheurs. Après les inondations et les pannes informatiques, le chaos règne dans les magasins de la Bibliothèque.

Le dimanche suivant, le ministre de la Culture convie à déjeuner le directeur de l'établissement.
Jules Maupin se frotte les mains. On ne parle plus que de cela à la cantine et dans les ascenseurs. On se soupçonne, on s'épie, on cherche un coupable.
Certains magasiniers, soutenus par leur syndicat, menacent de se mettre en grève si la Direction ne démasque pas immédiatement l'auteur de cette effroyable pagaille, certains sollicitent leur mutation pour un autre département, d'autres préfèrent prendre un congé maladie. Jules, l'air jovial, se balade dans tous les couloirs et ne manque pas de réconforter ses collègues en leur tapant amicalement sur l'épaule : La Direction, toujours si efficace, va sûrement mettre la main sur le responsable de ce chambardement machiavélique.

Quand le ministère demanda l'ouverture d'une enquête, Jules Maupin jugea qu'il était temps d'agir. Il sollicita une entrevue avec sa chef. Elle semblait bien abattue quand il pénétra dans son bureau. Elle avait relevé ses cheveux en chignon et portait une jupe droite sur des collants noirs.
- Je vous écoute. La voix était sèche.
- Madame, si nous fermions exceptionnellement le magasin pendant trois jours, je pourrais probablement retrouver les ouvrages déclassés avec l'aide de mes collègues.
Pour la première fois, il ose la regarder en face.
- Monsieur Maupin, vous imaginez bien que j'y ai déjà pensé !

La semaine suivante, 99% des demandes des chercheurs purent être satisfaites. Jules Maupin obtint sa promotion et fut nommé magasinier en chef, avec les félicitations du directeur de la Bibliothèque pour son esprit d'initiative et son sens du service public. Seule la thèse sur le ravitaillement des troupes françaises pendant la guerre de 14-18, reste encore introuvable.

L’offre d’emploi ou l’espoir de changer

Valérie DUPLAIX

Il fallait le voir Paul ce jeudi-là. Oui, il fallait le voir, ce jeudi 23 juillet 2004, debout, immobile, sur ce trottoir devant la Centrale de M… ; son front ruisselant de sueur. Il aurait pu sourire un peu quand même, car c’était un grand jour pour lui, mais il ne souriait pas. Il restait le plus immobile possible, les bras ballants, un grand pli en travers du front et les yeux plissés à cause du soleil. Tout propre, dans son costume de ville marron, on ne lui donnait pas d’âge. Il pouvait être jeune ou vieux, Paul, on ne pouvait pas savoir ; lui-même ne savait plus. C’est que ça vous déboussole un homme, la prison, et Paul était tout déboussolé.

Paul voulait tirer un trait là-dessus, il était bien décidé, pourtant il ne pouvait pas bouger. C’était ridicule, il lui suffisait de faire un pas ou deux pour s’éloigner de la prison, mais il n’y parvenait pas. Il restait là, pétrifié en plein soleil, tournant le dos aux miradors. Il n’avait plus aucun mur autour de lui, et il en avait le vertige. Un vertige qui le figeait sur place. Il reniflait l’air du dehors comme un animal qui cherche à s’orienter, et à bien le regarder on pouvait dire que c’était un bel animal ; lourd, grand et massif, une bête d’un mètre quatre-vingt-dix et de 110 kilos. Un animal au poil ras, ce qui dégageait bien ses grandes oreilles.

Paul restait là pour reprendre son souffle, et pour goûter au vertige, au vertige de son audace, enivré à l’idée de cette autre vie qui s’annonçait. Une vie sans peur, une vie d’homme ! Il voulait en finir avec sa vie de chien, de bête fauve, d'animal traqué.

Paul avait bien réfléchi et même s’il n’en avait parlé à personne, il savait qu’il voulait en finir avec la prison, avec ses murs et les bêtes sauvages qui sont dedans, en finir avec les chefs sournois, et les matons vulgaires ; oui, Paul ne voulait plus le bruit des portes, des serrures, des sifflets et des cris. Il voulait en finir aussi avec les désespérés et les pervers ! Paul allait tirer un trait là-dessus une bonne fois pour toute ! C’est pour cela, c’est pour tout cela ! Que Paul aurait pu sourire au moins un peu ce matin du 23 juillet 2004 !

Il aurait pu sourire : pour les portes de la prison derrière lui, pour le soleil radieux, pour son audace, mais Paul ne souriait pas, il avait perdu l'habitude. Il était content, avec ses projets plein la tête, mais il ne montrait rien.
Depuis des années, il avait pris l'habitude de ne rien laisser transparaître, surtout pas sa peur. Mais quand Paul avait peur, il transpirait et comme il avait peur tout le temps, il transpirait sans arrêt ! Été, comme hiver. C'était humiliant pour lui, c'était aussi humiliant que les fouilles corporelles qu'on inflige aux détenus. Il trouvait indécent de transpirer ainsi à grosses gouttes, de donner sa peur à voir à tous sans pudeur, mais il ne pouvait rien y faire, et sa peur s'étalait au grand jour.
La peur s'étalait sur son front, la sueur ruisselait le long des tempes, descendait devant ses grandes oreilles décollées et charnues. Paul vivait avec sa sueur partout sur son corps ! Et, la peur tout le temps tapie dans le fond du ventre ! Oh ! Il en avait à revendre de la peur depuis ses années ici dans la prison de M…. Il en avait sur ses cols de chemise qui laissait des traces grises, il en avait sous les bras où elle faisait de grandes tâches sombres. Paul connaissait aussi la peur avec les frissons jusque dans le dos, et parfois la grande peur qui installe son étau dans la poitrine. Et toutes ses peurs avaient une forte odeur de mouton.
Paul ne savait pas pourquoi, mais il sentait fort le mouton, et il avait beau faire, acheter les parfums les plus chers, il reniflait le bouc, au mieux la brebis. Et cette odeur de mouton, il l'avait depuis 12 ans, depuis qu'il était entre ces murs. Cette transpiration faisait de lui un animal, et Paul avait trop besoin de croire qu'il était encore un homme, juste un peu, pour l'espoir.
Son espoir était là au fond de sa poche droite de son pantalon. Un espoir immense sur trois centimètres carrés, qu'il se mit à tripoter ; pas trop quand même pour ne pas l'abîmer. Chaque fois que le bout de ses doigts touchait le morceau de papier, Paul sentait partout des frissonnements, il ressentait des petites décharges électriques délicieuses jusqu'au bout des orteils. Cet espoir qui n'était pas beaucoup plus gros qu'un timbre-poste, lui faisait enfin croire qu'il pouvait en finir avec la peur et la sueur, lui faisait espérer qu'il pouvait enfin en commencer avec la vie. Il avait

longtemps réfléchi et il devait se décider maintenant. Il devait décrocher ce boulot aujourd’hui ! Ce travail ferait de lui un homme !... Enfin !
Paul resta encore longtemps immobile en plein soleil, sans pouvoir partir et Paul se décida enfin. Il aspira un grand coup et décampa sans se retourner. Il filait et il traversa la ville d'un pas rapide, sans hésiter. Il filait, porté par son espoir et ses deux jambes solides.
Il était 13H46 quand il arriva devant la petite superette de la zone industrielle. Il reprit son souffle, épongea son front ruisselant d'un revers de manche tout en constatant que la boutique était fermée. Il fit le tour et se dirigea vers les réserves à l’arrière du magasin.
À cette heure du déjeuner, pas un chat dans les rues. La porte était ouverte, il entra et passa en un instant de la lumière à la pénombre.
Il distingua les étagères qui du sol au plafond remplissaient l'espace et il se mit tout de suite à évaluer tout le travail assidu et paisible qu'il pourrait faire ici à ranger les boîtes de lessives par taille ou par marque.
Il se voyait déjà, insouciant à aligner durant des heures les boîtes de conserve par couleur. Il avait hâte de construire habillement à longueur du jour des pyramides avec application. Il reluquait tous ces cartons sages et tranquilles, il espérait les chouchouter, les bichonner, leur chercher une place, les préserver de l’humidité, les répertorier, les caler au chaud, à l’abri et Paul devinait qu'il n'aurait plus jamais peur dans ce lieu, plus jamais ! Il se moquait du petit salaire ; la paix, n'a pas de prix et lui plus qu'un autre le savait…
Il marchait en silence comme on marche à l’église ; Paul savourait déjà le silence. En prison, il n’y a jamais de silence. En prison on n’est jamais seul, jamais ! Et Paul savait que la misère est bien plus dure dans une fourmilière grouillante, et il aurait tout donné parfois, comme bien d’autres, pour un isolement absolu, pour la solitude comme un refuge… ici, serait son refuge ! Ici, il redeviendrait un homme ! Un homme libéré de toute peur.
Paul marchait lentement, transpirant à grosses gouttes, son odeur de bouc s’éparpillait déjà un peu alentour.
- « Qu’est-ce que vous faites là ? »
Le gérant venait de surgir d’une allée.

Paul recula d'un pas, il n'aurait peut-être pas dû, mais la peur l'avait dressé, il bafouilla comme a son habitude, gêné et maladroit.
- « Heu, je… Heu »
- « Fous le camp ! Fous le camp ! » se mit à hurler le gérant
Paul désemparé cherchait vainement à se présenter, il ne trouvait pas ses mots, mais il voulait ce boulot, c'était une histoire de vie ou de mort. Il mit sa main droite dans la poche de son pantalon trop chaud pour la saison ; il n'aurait pas dû. Il voulait sortir l'annonce du journal, l'offre d'emploi.
Mais il n'eut pas le temps de le sortir que déjà le gérant avait sorti son flingue et qu'il avait tiré.
Paul partit à la renverse entraînant dans sa chute des boîtes de thon, et un carton de papier toilette, Paul pensa : « qu'il faudrait vite les remettre à leur place sur l'étagère… mais laquelle ?... Il faudra que je demande... je ne dois pas me tromper… ».
Son corps tomba sur le sol dans un bruit effroyable, sa main droite recroquevillée sur cette offre d'emploi. Il n'avait soudain plus peur Paul, il avait juste un peu froid. Paul se dit qu'il n'était plus temps de faire demi-tour, mais il ne regrettait pas d'être venu ; lui qui avait envie de changer sa vie, il se dit en souriant qu'il était servi !
Il y avait du monde à son enterrement. Sa mère et ses collègues de la Centrale murmuraient sur le seuil de l'église : -qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils ne pigeaient rien ! Que c'était trop bête ! Paul, un homme si bien… en dehors de l'odeur… un gardien de prison modèle, un état de service irréprochable. 12 ans de boulot à la Centrale de M… et toujours bien noté ! C'est vrai, qu'il ne parlait pas beaucoup… et que faisait-il dans cette réserve de cette minable superette de la zone industrielle ce jeudi-là ? Et ce gérant ! Un fou de la gâchette ! Il avait pris Paul pour un cambrioleur ! C'est vrai que Paul, avec ses 110 kilos, ses poignes de tueur d'abattoir, pouvait faire vaguement peur, mais il était gentil comme un agneau, il en avait l'odeur…

La blouse bleue [1]

Thierry LEFEBVRE

« *Textile* », le célèbre morceau exposé au musée de l'Histoire humaine - département Antique, aurait-il enfin parlé ?

Rappel des faits : dans un caisson de plomb enfoui dans le cratère Meyronius, des scientifiques ont trouvé un segment organique inconnu sur notre planète.
Le caisson appartenait à l'expédition Alpha du Centaure qui, en 2864, permit aux Antiques d'entreprendre le premier voyage intersidéral. Nul jusqu'à présent n'a été capable de dire à quoi ce minuscule carré servait. Certains le jugent sans intérêt, d'autres y voient l'œuvre d'un habile faussaire, d'aucuns encore le décrètent « *extraordinaire* » tel l'effet d'une « *réapparition* ». La controverse ne cesse de s'amplifier.

Aujourd'hui, après un an d'enquête, le professeur Terry Protchett publie une étude très documentée sur le sujet.
Il affirme que « *cette souple et petite étoffe* », comme il la qualifie lui-même, serait le fragment d'un ensemble plus grand datant de la période « *post-industrielle, oscillant entre 1965 et 1980 de l'ère terrestre* » (sic). Une seconde annonce a surpris plus encore la communauté d'Orion. L'échantillon renfermerait une « *image acheiropoïète* » ; nous allons vous l'expliquer.
Suffisant pour faire taire toute polémique ? Pas sûr ! Elle devrait au contraire déchaîner les passions des savants et raviver l'intérêt du public.

UNE TRIPLE REVELATION

Réputé pour ses ouvrages sur la comestibilité de l'uranium, Terry Protchett a utilisé la spectrométrie de masse sur l'étrange lambeau.

[1] Article paru sur le site « Hp-28 X116/Gouv. Le lundinia 78 de la bisextannée 3024 ».

Dans son laboratoire géostationnaire, l'exemplaire par comptage du carbone 14 a livré trois secrets plus un mystère.
Tout d'abord, la fluorescence stéréomicroscopique a identifié la matière. Il s'agit de « *fibre végétale qui entourait jadis les graines des cotonniers*[2] *transformée en fil entrelacé* »[3]. Par ailleurs, elle est polluée par d'infimes « *molécules d'hydrocarbures* » et non dépourvue d'une « *teinture bleue homogène* ».
Ensuite le balayage électronique a permis d'obtenir des photographies d'une vaste profondeur de champ. Intenses et d'une rare qualité, les coupes sont consultables sur Hp-28 X116/Gouv/htp.201àBq-è_3d
Enfin l'activateur énergétique a mis en évidence que cette miniature dépend d'un ensemble plus important. De fait, M. Prachette est parvenu à partir de ce centimètre carré à projeter grandeur nature la composition de laquelle « *il avait été arraché* ». Ainsi a-t-il pu reconstituer en relief la totalité du « *vêtement* », dont le prélèvement avait gardé en mémoire la forme initiale.
Alors que représente ce « *vêtement* » ? Il s'apparente à un « *habit avec des boutons* » sur le devant et des « *manches* » longues avec « *revers* » et un « *rapiéçage* » au coude droit. Posé en croix, il mesure un mètre vingt de haut et un mètre quarante de large. Il comporte deux « *poches basses* » profondes, une *« poche poitrine* » côté cœur, une « *poche* » intérieure. Il paraît de très bonne facture et de confection soignée.
Sans doute que son moulage, bientôt présenté aux médias, donnera la signification de ces mots en même temps qu'une idée de la précieuse maquette.
Mais les découvertes ne s'arrêtent pas là.

L'IMAGE D'UN ANTIQUE

Cette recréation plastique généra d'elle-même une énigme. Imaginez ! Le négatif a fait apparaître, en positif, le corps et le

---

[2] Ces arbustes de la gamme des malvacées n'ont pas survécu au transfert primordial.
[3] Technique ancienne de tissage.

visage d'un « *individu* » d'un mètre quatre-vingt couché sur le dos, mains devant, jambes serrées.
Terry Protchett est resté longtemps stupéfait devant cette empreinte tridimensionnelle. « J*e n'en croyais pas mes douze sens* », avoue-t-il encore troublé, « *j'avais l'impression d'entrer en contact avec un autre monde, celui d'avant qui est aussi – finalement - celui de l'au-delà.* »
Après vérification de ses appareils, il ne remet plus en doute sa véracité. Cette holographie n'est pas une peinture. Mais quel phénomène l'a engendrée ?
Quant à cet « au-delà » qu'il mentionne, il n'allait pas tarder à en parler…

Pour le démontrer, l'expert a mené deux expériences.
Après des essais de pigments (secs, humides), de méthodes diverses (tampon, chiffon) et de mélanges multiples, ses assistants fabriquèrent un double. Seulement, malgré la ressemblance de la copie, il manquait les marques[4] de cambouis, de rouille et de graisses présentes ici et là. De surcroît, la poudre mélangée à l'acide liquide ne pénétrait la couche que de 0,2 millimètre. Or, la coloration originelle l'avait traversée par capillarité.
À l'issue, les ingénieurs ont irradié le tissu étalon avec de la lumière ultraviolette. Ces bombardements avec variations des paramètres (durée, intensité, rapidité…) ont fini par faire surgir la réplique tant recherchée « *à l'échelle, dans la même gamme chromatique et avec la même intensité* » que l'original. Mais cette fois, en dépit de la similitude parfaite, font défaut les indices de réaction de déshydratation et d'oxydation constatés sur le « *linge* » primitif.
Force est de constater que le modèle d'un réalisme incompréhensible n'est reproductible ni partiellement par des pigments ni totalement avec un laser.
Osons une interrogation : ne faut-il pas y percevoir une sorte de réaction chimique au moment d'une « *résurrection* » comme lors de nos propres régénérations ? Évidemment cette interprétation

[4] Taches qui n'ont plus d'équivalence depuis la disparition du pétrole.

échappe à la raison. « *Dommage ! Un tel éclaircissement révolutionnerait le Kristal*[5] *central de nos intelligences* » regrette Terry Protchett.

QUI EST-IL ?

Quant aux particules décelées sur la trame, quelles hypothèses formuler ? Outre les porphyrines et autres enzymes, ce sont des combinaisons d'hydrogène, de carbone, d'azote et d'oxygène. Le professeur Terry Protchett en déduit que « *la cotonnade a enveloppé le corps d'un antique masculin à la force de l'âge* ».

Alors, puisque cette vision est de type « acheiropoïète »[6], que dit-elle de celui qui « *était dans ce vêtement* » ? La conclusion revient au spécialiste Terry Protchett qui a bien voulu répondre à nos questions.

- « Professeur, quelle explication donnez-vous à cette image ? »
- « Trop d'élucubrations obscurantistes discréditent les travaux scientifiques. Désormais, l'authenticité et la typicité de ce prototype ont été dûment vérifiées par mes opérations. Au point que plus aucune critique ne peut invalider ma certitude… »
- « Précisément de quoi êtes-vous convaincu ? »

Le professeur est demeuré un moment silencieux, le regard perdu en direction de Copernicus, avant de poursuivre :

- « Cette icône, comme tombée du ciel, nous offre des poussières d'ADN bien réelles. Elles témoignent qu'il y a très longtemps, un mâle du genre bipède, de l'espèce des Antiques comme nous les nommons aujourd'hui, a porté ce vêtement. Ce XY l'endossait quand il travaillait. Cet homme devait être réparateur de voitures. On appelait voitures des engins à roues permettant de se déplacer au sol. Les mécaniciens intervenaient sur leurs moteurs. De nos jours, nous avons du mal à concevoir ce mode de société, l'auto-synchronisation spatiale a remplacé les automobiles et les robots la main d'œuvre de chair et d'os. Ce passé à jamais révolu, un

---

[5] Lieu où sont regroupées toutes les connaissances pour un usage tant collectif que particulier afin de mieux vivre ensemble.

[6] Image acheiropoïète : image non faite de la main de l'homme.

historien la décrirait mieux que moi. Tout ce que je peux vous dire, c’est que cette “ blouse bleue ” doit être considérée comme une relique inestimable concernant l’existence de nos lointains ancêtres. »

Puis, dans un souffle, il ajouta :

- « Et ils avaient du mérite, car la vie devait être pénible, puisqu’ils mourraient. »

- « Voulez-vous dire qu’ils mourraient au travail ? »

Alors plissant son troisième œil, et toujours bouche close, il confia :

- « Non pas au travail, sauf quelques-uns, mais tous les autres au terme d’une vie active… Oui, je sais, c’est incroyable. »

La chèvre

Bruno PRADAL

C'est le silence qui alerta Paulo, l'absence de bruit titillait son subconscient. Il prit conscience de son environnement. Un plafond blanc, des murs blancs éclairés par la lumière du jour, un mobilier sobre, fonctionnel ; un mobilier d'hôpital. Il était allongé sur un lit, la tête légèrement surélevée. Seul dans la pièce. Il fit un inventaire de la situation : bras ; mains ; jambes ; pieds… tout semblait en bon état de marche. Il se sentait quand même un peu sonné, avec des tiraillements sur le sommet de la tête. Il porta la main sur son crâne. Ses doigts, surpris, hésitèrent un instant puis suivirent sur quelques centimètres la bande de tissu qui entourait sa tête. Qu'avait-il exactement ? Comment était-il arrivé jusqu'à cet hôpital ? Les médecins répondraient à la première question. Sa mémoire ne lui permettait pas de répondre à la deuxième interrogation. Il se souvenait uniquement de son arrivée sur le chantier, du camion qu'ils avaient déchargé, lui et Jolicoeur… Au fait qu'était-il devenu Jolicoeur ? Il sourit en pensant à lui. Cinq ans qu'ils faisaient équipe sur les chantiers. C'était lui, Paulo, qui avait formé ce petit jeune de dix-huit ans, lassé des études et prêt à en découdre avec la vie professionnelle, avec la vie professionnelle et avec les femmes. Jolicoeur, c'était son surnom, donné à l'unanimité par tous les copains de l'entreprise de ferronnerie dans laquelle ils bossaient, la société DUFER, DUFER la bien nommée, ça ne s'invente pas. Pourquoi Jolicoeur ? Parce qu'il était accro à la gent féminine, son physique lui permettait cette addiction virile. Les anciens l'enviaient un peu Jolicoeur, son enthousiasme de mâle en chasse leur rappelait des souvenirs et puis, franchement, ils auraient bien aimé être un peu à sa place, de temps en temps. Sacré Jolicoeur. Ils formaient un duo de choc tous les deux ; c'était le cas de le dire. Paulo revint à sa préoccupation principale : comment avait-il fait pour se retrouver ici, déguisé en fakir ?

- « Entrez ! »
- « Bonjour Paulo ! »
- « Bonjour Patron ! »
- « Comment vas-tu ? »
- « Ça va bien, le toubib m'a complètement rassuré, je n'ai rien de cassé. Par contre, je ne me souviens de rien ; le trou noir après mon arrivée sur le chantier avec Jolicoeur. Vous savez, vous, Patron, pourquoi j'ai atterri ici ? »
- « On en a parlé avec Jolicoeur. Il t'en reparlera plus en détail. C'est la chèvre qui a lâché. »
- « La chèvre ? Mais elle ne m'a jamais lâché. Il n'y a pas plus solide, on a déjà levé plus de 400 kg avec et son maxi est à 2 tonnes. C'est pas possible ! Elle ne nous lâcherait pas comme ça, sans raison. »
- « Les raisons on va les trouver, des argumentées même, pour l'inspection du travail. Un accident du travail ça implique beaucoup de personnes et ça coûte cher à tout le monde. »
- « Patron, il faut terminer le chantier, on avait déjà du retard à cause de la pluie, maintenant on court à la catastrophe. »
- « T'inquiète pas ! J'ai contacté un collègue qui va nous dépanner. Pour les délais, ça devient compliqué, mais on va s'organiser. Je passerai voir les clients directement pour expliquer les raisons. Tu sais, la trésorerie de la société est saine, il n'y a pas d'impayés ni de retards de paiement significatifs. Le principal c'est que tu te soignes et que tu reviennes rapidement, en pleine forme. Pour ton accident du travail on va étudier le dossier à fond pour comprendre ce qu'il s'est réellement passé et prendre les mesures nécessaires pour que cela ne se reproduise plus. À bientôt Paulo, on te tient au courant. »
- « Au revoir Patron. »

Paulo s'abîma dans ses pensées. La chèvre ? Pas possible. Il y a eu un problème ailleurs. Paulo, pour se conforter dans cette idée, décomposa mentalement tous les éléments de la chèvre : le bras télescopique, la chaîne de levage, le crochet de sécurité, le châssis renforcé, les pieds qu'il avait lui-même dotés d'un système de fixation au sol en cas de levage délicat. Tout était vérifié

régulièrement par ses soins ; impossible qu'il y ait une pièce défaillante. Alors ?
Paulo tourna la tête vers la porte d'entrée.
- « Entre Jolicoeur ! »
- « Bonjour Paulo ! »
Jolicoeur fit une entrée remarquée à défaut d'être remarquable. Paulo ne l'avait jamais vu avec une mine aussi décomposée. Il en fut surpris.
- « Tiens Paulo, ta femme m'a dit de te donner ça ! »
- « Mais t'es pas croyable Jolicoeur, je suis même pas mort que tu vas déjà présenter tes hommages à ma veuve, t'es un redoutable toi, t'as une drôle de baguette de sourcier pour trouver les bons coups quand même. Elle a pas voulu de toi ? C'est pour ça que tu fais la gueule ? »
- « Déconne pas Paulo, je l'ai appelée pour l'avertir que je venais te voir, elle ne peut pas se déplacer aujourd'hui à cause des petits, elle m'a dit de passer pour que je t'apporte tout ça : un gâteau au chocolat maison et des dessins des enfants. »
- « Ouais, c'est ce qu'on dit… Enlève les traces de rouge à lèvres que tu as sur les lèvres… Allez fais pas la gueule… Je rigole. Raconte-moi plutôt ce qu'il s'est passé et pourquoi je me retrouve ici. »
- « Je vais te dire… Mais, qu'est-ce qu'il t'a dit le docteur exactement ? »
- « Que je devais tout savoir afin que je meure en paix ! Non, il m'a dit que j'avais la tête dure et que je n'aurai pas de complication. Je pourrai reprendre le travail dans une semaine. »
- « Une semaine ! Dire que c'est de ma faute tout ça. Je vais tout te raconter… »

- « Bonjour à toutes et à tous,
Si je vous ai réunis aujourd'hui, en tant que patron de la société DUFER, c'est pour deux raisons : la première, vous informer du retour, dès lundi matin de notre ami Paulo, tout va bien pour lui, il s'est parfaitement remis de son accident ; la deuxième, c'est ma décision de tout mettre en œuvre pour qu'un tel accident du travail ne se reproduise plus.

Pour cela, j'ai besoin de l'adhésion de tous. Nous allons anticiper la demande de l'inspection du travail et préparer un document obligatoire depuis 2001, un document appelé Document Unique. Ce document va recenser tous les risques que vous êtes susceptibles de rencontrer dans le cadre de votre travail. Une fois ces risques évalués nous étudierons ensemble les mesures à adopter pour qu'ils ne se transforment pas en dangers.
J'arrête tout de suite le petit malin qui va me dire : « Il y a des risques dans tous les métiers, c'est pas en les écrivant qu'ils vont disparaître. »
Oui ! Il y a des risques partout… Il y a un risque lorsqu'on conduit… mais le risque devient danger lorsqu'on conduit ivre, sans respecter le code de la route et avec un véhicule en mauvais état.
Oui ! Il y a risque lorsqu'on travaille sur un chantier… Oui ! Il y a risque lorsqu'on utilise une chèvre de levage sur un chantier… Oui ! Il y a danger lorsqu'une chèvre de levage est mal fixée au sol… Oui ! Il y a danger lorsque votre équipier téléphone à une copine pendant une opération de sécurisation… Oui ! Il y a danger lorsqu'on ne met pas son casque de chantier… Oui ! Il y a accident, lorsqu'une balustrade métallique vient heurter la tête d'un employé… Oui ! Il y a accident grave lorsque ce même employé ne met pas son casque de protection…
Alors Oui ! On va l'écrire ce sacré Document Unique, on va l'écrire ensemble et je suis sûr que vous allez apporter d'excellentes idées. On va l'écrire, on va le respecter et se responsabiliser avec lui.
Pascale, notre secrétaire comptable va s'occuper de sa saisie informatique. Elle a trouvé des sites Internet qui permettent de créer facilement notre document unique.
Bon, les gars on va se bouger, on va tout faire pour éviter les accidents de travail et améliorer les conditions de travail, c'est vital pour vous et c'est vital pour l'entreprise.
Maintenant on va tous prendre un pot ensemble… sans boissons alcoolisées...
Quand je vous disais qu'un accident du travail c'était toujours très cher payé. »

La promotion

Mathieu GILET

Le délégué syndical s'écroula sans un bruit. Le sang gouttait du trou au niveau de son lobe temporal tandis que l'air s'emplissait d'une odeur ferreuse. Cela faisait longtemps que ça ne dérangeait plus Marc, l'ataraxie était une compétence requise pour son métier de directeur des Ressources Humaines.
Avec un soupir, il regardait s'éloigner la masse des grévistes, ils repartaient comme ils étaient venus, la haine intacte, l'espoir en moins. C'était le 2ème préavis de grève ce mois-ci et Marc était très doué pour les négociations.
Dans l'ascenseur qui commençait mollement sa montée vers le sommet du building, Marc observait le lever de soleil. Nous sommes le 17 décembre 2027 et le monde a bien changé. Pourtant, dès le début du 21ème siècle on aurait pu déceler les signes de ce qui était en train de se passer. A cette époque déjà, le Times titrait « le chiffre d'affaires d'Apple est supérieur au PIB de la Grèce ». Les corporations possédaient progressivement plus de puissance que les Etats, étendant chaque jour un peu plus leur influence.
L'ascenseur sonna le 236e étage, un coup d'œil rapide au travers de la baie vitrée lui indiqua qu'il faisait relativement beau, il pourrait donc prendre l'air, ce qui était assez rare pour ne pas en profiter.
Dans le couloir blanc et lumineux, il croisa sa secrétaire. Abandonnant l'idée de se rappeler de son nom, il l'écouta à moitié lui vomir son rapport : « …15h terminal B. 3 candidats pour le poste…Vous prenez le retour du lendemain… 20H n'oubliez pas le comité… votre promotion … »
Il se souvenait. En ce temps-là, les électeurs boudaient les discours des politiciens et vouaient un culte aux entreprises. Pas besoin de preuves ou de bilans, simplement vendre du rêve avec une fille bronzée en maillot de bain. Descartes avait été mis à jour « je consomme donc je suis ».
Marc emprunta le sas de sortie pour la terrasse, 23°, il faisait frais pour un mois de décembre. Contemplant la vue de la ville

gigantesque qui rampait devant lui, il inspira aussi profondément que lui permettait son masque. En se penchant par la rambarde, il remarqua qu'il ne pouvait distinguer le sol. Il se demanda si en sautant, il mourrait avant d'atteindre le parvis.
En fermant les yeux, il se revit sur les bancs d'Harvard, il faisait partie de la dernière promotion avant que la prestigieuse université ne soit rachetée par Apple. Puis il s'était consacré à monter un par un tous les échelons. Il avait réussi, au prix de quelques cadavres dans son placard, au sens propre, mais à cette époque, la concurrence au travail avait atteint son paroxysme.
Au fond il ne craignait personne, sauf lui-même.
A cette pensée, il caressa doucement du doigt l'écran de son passeport, où son empreinte biométrique avait remplacé sa photo : Marc Colbren, Directeur des Ressources Humaines de Apple&Coca Corporation, nationalité : GoldmanSachs ex-Autriche, dernier vestige d'une époque révolue.
Avec les 20H d'avion qui le séparait du Brésil, aujourd'hui connu sous le nom de la république mondiale des Corporations Alimentaires, on passait plus de temps qu'avant à voyager à cause de toutes les zones interdites de survol. Marc prenait son mal en patience, il n'avait aucune envie de se faire abattre pour espionnage industriel.
C'était un jour de 2015 « Coca rachète la totalité de la dette de l'Espagne et devient la première entreprise à posséder un pays». Puis ce fut la course aux rachats, chacun voulant sa part du monde et c'est tout naturellement que les O.P.A évoluèrent en conflits bien réels. La gentille guerre Google-Apple des années 2000 ne faisait plus rire personne, quand la moitié de l'Europe fut rayé de la carte.
« Mesdames et messieurs, nous avons le plaisir de vous annoncer que nous traversons un anticyclone, vous allez pouvoir profiter de la vue direct sur l'océan Pacifique, profitez-en, ce n'est pas tous les jours »
Marc se pencha sur son hublot, l'océan s'étendait à perte de vue. Il sourit à l'idée que toute cette masse d'eau était la propriété de Nestlé depuis que leader mondiale de l'eau avait acheté les océans, la banquise et les nuages. Une idée osée, qui avait suscité quelques

plaintes éparses que l'argent, ou les balles, ont vite éteintes. Il pencha son siège en arrière, ferma les yeux et attendit le sommeil.
42°, Marc ressentit la chaleur de plein fouet à la sortie de l'avion. Avec la course à la consommation, le dérèglement climatique n'avait fait que s'accentuer. Au final, les zones habitables étaient devenues une denrée aussi rare que l'or et le pétrole. Pas étonnant que cet endroit n'intéresse personne.
Pendant qu'il attendait qu'un taxi daigne se montrer, Marc se s'étonna de penser à sa sécurité. Il aurait peut-être dû s'entourer de deux ou trois mercenaires. Enfin si quelqu'un voulait sa peau, ça réglerait la question du recrutement.
L'atmosphère un peu plus supportable qu'à l'extérieur laissait couler des gouttes sur les murs en brique de la chambre d'hôtel. Le contenu de la valise, ouverte sur le lit, laissait à penser que Marc était quelqu'un de très méticuleux, ce qui jurait avec le désordre qu'il était en train de créer. Il éructait :« Foutus cachets, où sont-ils ? »
Le groom, un jeune homme brun, passa la tête par la porte ouverte :
- « Un problème monsieur ? »
- « Oui, j'ai oublié mes cachets, vous en avez ? »
- « On a de tout ici, des cachets pour quoi ? »
- « Ben des cachets, des cachets pour la… le mal de tête »
- « Ha ça… je ne pense pas, mais j'ai bien mieux que des cachets pour votre problème »
- « Non je ne toucherais pas à votre alcool, ni à votre drogue, je ne veux pas me réveiller avec un rein en moins demain »
- « Votre manque de confiance à mon égard m'attriste monsieur. Le meilleur remède, c'est les filles, venez, je vais vous montrer »
Après plusieurs tentatives, Marc décida de le suivre. Des prostitués ? Ce garçon était finalement plein de ressources. S'il n'était pas né dans ce trou, il aurait pu s'en sortir.
Le lendemain, les 3 prétendants au poste, coincés dans leurs chemises trop serrées par leurs cravates patientaient depuis bientôt deux heures. Quand Marc entra dans la salle, ils se levèrent. D'un geste, il leur intima de se rassoir :

- « Restez assis, ce ne sera pas long. Vous venez pour le poste d'assistant aux Ressources Humaines. Vous avez tous les 3 un CV exemplaire, c'est jusque que je ne sais pas comment vous départager »
Le plus à l'aise des candidats, un blond avec un sourire carnassier répondit immédiatement, sur un ton narquois « En nous faisant passer un entretien ? »
Marc se leva et leurs fit cadeau de son plus beau sourire que son métier avait élevé au rang d'art :
- « En tous cas vous êtes deux de trop. »
Sans savoir quoi répondre ils regardèrent Marc se lever. Ils restèrent abasourdis quand la pointe de métal du poignard toucha le sol en cliquetant et que la porte se ferma d'un seul coup.
Au bout de seulement 3 minutes à attendre dehors, la porte s'ouvrit et Marc découvrit son nouvel assistant. Les vêtements en lambeau, les mains pleines de sang, il titubait, le regard perdu et le couteau à la main.
- « Félicitations, vous êtes engagé ! C'est Julien, vous, c'est ça ? Allez-vous rendre présentable, on part dans 4h »
Marc le gratifia d'une tape dans le dos et repris le couteau de ses mains tremblantes.
En l'essuyant, Il croisa son propre regard dans la lame de 12 centimètres en acier. Il resta à se fixer quelques secondes et le remis à sa place dans son attaché case.
Julien était blême. Marc le trainait parmi les actionnaires du Comité d'Administration. Jouant son personnage du mieux qu'il pouvait, Marc essaya de paraitre encore étonné quand les lumières s'éteignirent et que Monsieur Thorn, le 2ème homme le plus puissant de la planète, possédant le titre pompeux de Président-Directeur-Général et Fondateur de Apple International and Coca-Cola General Company débuta son discours d'introduction par l'annonce de la promotion de son meilleur élément : Marc Colbren, collaborateur et ami.
Marc ferma les yeux. Il se demandait en combien de temps un agent de sécurité entrainé allait le remarquer. Il rouvrit les yeux, tout le monde avait le regard fixe sur Thorn.

Le contact du métal froid contre sa tempe lui procura un frisson. La dernière chose que Marc vit avant que son cerveau, perforé par le projectile de métal, arrête définitivement de traiter les informations de son nerf optique fut le visage de Julien en train de réaliser qu'il lui offrait sa plus belle opportunité de carrière.

Le bon catalyseur

Guy PANISSE

Il est arrivé le jour du pot de départ de Mireille.

Tout le monde s'est retourné à son entrée dans la salle de réunion, aménagée pour l'occasion en taverne bavaroise.
La taverne, c'était une idée du directeur-adjoint pour donner à Mireille un avant-goût de son cadeau : un voyage organisé, en bus, dans la région munichoise.

Parce qu'il était l'intrus au milieu de notre petite famille professionnelle, nous lui avons présenté nos visages les plus inamicaux. Et pour être inamicaux, nous sommes très affûtés. On ne plaisante pas dans notre domaine, on ne travaille pas au « Service contentieux » pour rigoler.

« Mes amis, je vous présente Fernand, annonce notre Directeur.
- Euh, non ! Mille écluses, c'est Bénard, monsieur le Digesteur !
- Pardon ? »

Nous faisions la connaissance de notre nouveau collègue Bernard et de sa façon de s'exprimer, tel le prince de Motordu1. Pour cette première rencontre, nous n'avons pas été très bienveillants. À chaque phrase prononcée par Bernard, nous pouffions sans retenue, en nous faisant des clins d'œil qui évoluèrent en grimaces sous l'effet de l'alcool, tout au long de la soirée.

Trois grandes chopes de bière achevèrent le fragile équilibre des phrases de Bernard. Le défaut d'utiliser un mot pour un autre se transforma progressivement en extrême dyslexie.
- « Je piens vour plenracer Rimeille. Je vais tarvailler aux arviches pour sacler les dossiers de l'enpretrise. »

L'alcool déverrouille l'inhibition des bègues et fluidifie leur discours, mais il n'a pas cet effet-là sur Bernard. Pour lui, les syllabes se mêlent et son langage devient exotique.

La soirée avançant, Bernard vola la vedette à Mireille, vexée, et attira les attroupements autour de lui. À tour de rôle, nous nous exercions à traduire les propos de Bernard, le gros Jérôme tenait les comptes. Le vainqueur eut droit à une chope de bière et trois saucisses, le perdant à une patate bouillie. Le perdant était une perdante, Germaine, la conseillère en communication.

« C'est normal, ce qu'il dit n'a aucun sens, se défendait Germaine. Quand je prépare des éléments de langage pour le patron, il y a de la logique et...
- Arrête, Mainou ! Tu as des difficultés avec les langues étrangères, c'est tout ! lui rétorquait Jérôme.
- Tu apprendras que je parle l'anglais et l'espagnol couramment.
Mais pas le bernardin mariné à la bibine ! »

La répartie de Jérôme provoqua un éclat de rire qui sonna le rassemblement de notre petite famille autour de Bernard. Chacun questionnait le nouveau pour essayer de relever le mot le plus comique dans ses réponses.

« À moi, à moi, disait Serge le chargé des relations avec le tribunal. Bernard, quel poste occupais-tu auparavant ?
- J'étais blibiocaithère à la branche d'agritulcure. C'était pas safile, les joliciels z'étaient pas très viviaux con !
- Saurez-vous utiliser nos logiciels complexes de bureautique ? s'enquit le directeur-adjoint, une saucisse menaçante à la main.
- Oui, da ! Monsieur l'adirecjointeur ! »

Bernard était en limite d'étanchéité, une gorgée de bière le précipita vers les toilettes. Mais il avait présumé de sa maîtrise du serrement de dents, la robe toute neuve de Mireille fut baptisée d'un jet fusant de jus de houblon fermenté. Une gifle instantanée et sèche de la retraitée en partance vainquit l'équilibre incertain du

pauvre Bernard. Pendant près de quinze jours, un œuf de pigeon témoigna sur son front d'une rencontre involontaire avec le coin d'une table.

Aujourd'hui, en repensant à cette arrivée, je me dis que nous n'avions pas conscience de ce qu'allait nous apporter Bernard. Si nous l'avions su, nous aurions été moins cruels, même si Bernard ne paraissait pas se rendre compte de notre cruauté.

Depuis que nous avons appris à connaître Bernard, nous savons que, pour lui, tout ce qui touche à la noirceur est absent de sa conception du monde et des êtres.
Nous aimons Bernard. Chaque fois que quelqu'un a un problème, il va aux archives et passe un moment près de Bernard. Nous nous y retrouvons parfois à plusieurs pour exposer nos préoccupations communes.

« Bernard, comment va-t-on faire pendant l'absence de Jany à l'accueil ?
- Je propose d'effectuer un foulement. À court de tôle, on prend la glace de Jany. Ainsi, on aura le plaisir de renforcer beaucoup de dents et on pourra leur parler.
- D'accord, on rencontrera les gens, ça sera agréable, mais pendant la journée où on sera à l'accueil qui fera notre boulot, dit Serge.
- Plutôt qu'une fournée, on pourrait juste faire une demi-fournée. Il faudrait aussi se donner davantage de coups de nain. On doit s'habituer au travail correctif à deux ou trois. L'important c'est d'être solitaire ! Il faut s'entraider. »

La drôlerie de ses propos ne nous tirait plus de fous rires, juste quelques sourires de tendresse. Dans ses bagages, Bernard avait amené l'altruisme et la convivialité. Des valeurs que nous avions perdues au profit du « chacun pour soi ».

Avant son arrivée, la Direction s'efforçait de créer des moments d'échange pour favoriser l'entente et la coopération. Mais rien ne fonctionnait vraiment. Les buffets dînatoires avec orchestre, les

week-ends randonnée sur les sentiers accidentés de montagne, les stages de survie à manger des racines, les concours d'imitation d'animaux par équipe, la confection de chars de carnaval, la mise en œuvre d'un spectacle pour le Noël de l'entreprise : tout n'avait servi qu'à façonner de fausses relations amicales. Les petits travers et l'individualisme reprenaient vite le dessus.

Par son expression amusante et sa bonhomie naturelle, Bernard avait attiré chacun d'entre nous. Auprès de lui, nous confrontions nos points de vue. Il était devenu notre médiateur.

Notre vil penchant humain à se moquer du handicap, de la différence, nous avait réunis autour de Bernard. Progressivement, nous nous sommes transformés à son contact. Et cette transformation est allée jusqu'à créer des liens profonds au sein du personnel de l'entreprise. D'aucuns disent même qu'une histoire d'amour est née entre Jérôme et Germaine, alors que rien ne semblait les rapprocher, que leur conception du monde et du travail les avait opposés en permanence par le passé.

Je ne me suis pas présentée : « Paule, juriste maison ». Je m'interroge sur la ruse utilisée, mais le résultat est là. L'ambiance dans le service n'a jamais été aussi bonne.

« Je peux te poser une question indiscrète, Bernard ?
- Bien mûr, je t'en crie, Verge !
- Comment est arrivé ton problème de remplacer un mot par un autre, dit Serge ?
- J'ai eu un ABC, à l'âge de tendre ans.
- C'est jeune pour un accident vasculaire cérébral.
- Détrempe-toi ! C'est un âge christique. Ce genre d'occident est coupant à cet âge-là.
- Tu as été traité à temps ? Tu n'as pas eu d'autres séquelles ?
- Je n'ai pas été prêté à temps, c'est pour cela que j'ai ce dépôt.
- Un défaut pas trop grave. On s'habitue vite. Est-ce que toi, ça ne te gêne pas dans tes relations ? Tu te rends compte que parfois on rit à tes dépens quand tu parles.

- Bien mûr, je me rends comble. Mais moi aussi, je me suis bituré à cet état de pet et aux réactions des dents.
- Personnellement, je ne sais pas si je supporterais les moqueries. Je t'admire. »

J'étais en train d'examiner un dossier avec Jacques, le directeur-adjoint, quand une conversation nous est parvenue du bureau du Directeur :
« Vous avez été parfait Bernard. Je ne regrette pas d'avoir embauché un acteur aussi talentueux. Pensez-vous que ces deux mois suffiront à un changement durable ?
- Si vous percevez une rechute, Directeur, je peux revenir.
- Comment vais-je leur dire que vous ne faites plus partie du personnel ?
- Vous n'avez qu'à leur parler d'un traitement dont on m'aurait vanté l'efficacité. Un traitement dans une clinique suisse. Ils comprendront mon départ. »

Devant ma surprise à l'écoute de ces propos, le directeur-adjoint m'affirme :
« Paule, je n'étais pas au courant, je te le jure !
- Ne jure pas devant une juriste, Jacques, dis-je en souriant !
- Bernard était donc un acteur !
- Et quel acteur ! »

Le briquet

Benoît SOLLIER

Charlie ne se séparait jamais de son briquet, il aimait offrir du feu, surtout aux femmes. Elles allumaient leur cigarette à sa flamme, il jetait un œil à leur regard, y percevait de la brillance quand il y en avait.

« Ce briquet c'est mon porte-bonheur, ma mère me l'a offert, elle ne me voulait que du bien, alors…». Sa mère lui avait offert pour ses quarante ans, elle était morte le lendemain d'un cancer foudroyant. Trois jours après à l'enterrement, il s'en était servi pour allumer les cierges de la cathédrale. Aucun héritage pour Charlie, sa mère avait toujours été employée de maison, son père mort à la guerre d'Algérie.

Elle avait cassé sa tirelire pour lui faire ce cadeau plaqué or, garanti à vie. Objet de prestige dans sa main d'ouvrier, réserve de lumière, il ne s'en séparait jamais. Il aimait le poser sur le bar où il faisait une escale quasiment tous les soirs. A coté de son verre de bière, l'or scintillait sous les néons, il discutait avec la patronne. Jolie brune un peu ronde, Irène tenait bien son établissement et la bonne distance avec les clients. Depuis quelque temps, avec lui, cette distance se réduisait un peu plus à chaque passage. Il s'en apercevait surtout quand il lui donnait du feu, par les petites lueurs dans son regard. De plus en plus fortes les lueurs, de plus en plus belles les flammes, de plus en plus courte la distance lorsqu'elle se penchait vers lui. Un soir un client éméché avait fait une réflexion à ce sujet. « Et bien ! Il a la cote celui là ». Charlie y avait coupé court en lui montrant simplement son poing de maçon rugueux comme une pierre. Irène était veuve, elle employait un commis à temps partiel. Le patron avait eu un cancer des poumons cinq ans plus tôt. A cette époque on pouvait encore fumer dans les cafés, entre ses deux bières habituelles Charlie fumait une Gauloise, puis il rentrait chez lui. Un soir la patronne lui a offert une bière, il n'y avait presque pas de clients, une fin de mois difficile, s.m.i.c et r.m.i n'étaient pas encore tombés dans la poche des pauvres, elle avait du temps. Il en a repris une autre pour la route, quatre en

tout. La route, il n'était pas pressé de la prendre, Irène se tenait face à lui se prêtant au jeu du feu et des cigarettes. « Veut-elle rejoindre son mari au cimetière, ou se rapprocher de moi ? Calumet de l'amour ou calumet de la mort ? ». En lâchant un rond de fumée vers Charlie elle lui dit « Vous avez bien fait de le remettre en place le client tout à l'heure, de quoi il se mêle celui là ? Sa femme l'a plaqué il y a deux mois, je comprends pourquoi, ce macho ! Merci d'être intervenu ».
« De rien ; il n'est sûrement pas méchant ce gars, mais je n'aime pas ce genre de blague, c'est tout ». Débridé par les vapeurs du houblon, en lui tendant du feu une fois de plus, Charlie baissa les yeux en direction du décolleté. Entre le sommet des seins généreux bordés d'un chemisier noir, il aurait voulu plonger comme un petit poisson dans l'étang, se noyer plus bas dans la chaleur des bourrelets d'Irène, disparaître, ne plus jamais revenir en surface sur le zinc.
Dérouté, il oublia son briquet au comptoir. Il s'en aperçut chez lui en vidant ses poches, la monnaie, le paquet de Gauloises, le mètre, le crayon à béton.
Le lendemain sur le chantier le cœur n'y était pas, même pas envie de fumer la meilleure, celle avec le café. « Eh ! Charlie, t'es amoureux ou quoi ? » Lui avait demandé son ami Rachid. « Oh moi les femmes, je m'en passe très bien ». Rachid n'était pas convaincu par la réponse du vieux célibataire, mais il laissa tomber, connaissant son caractère il se contenta de lui frapper amicalement l'épaule. Le soir même, un vendredi, Charlie s'est arrêté au café espérant récupérer son briquet. Il a commandé une pression, Irène, débordée de travail l'a servi sans s'attarder. L'établissement bondé, elle et son commis n'étaient pas de trop pour actionner la pompe à bière, les doseurs de pastis, de whisky, de rhum. Smicards et rmistes avaient perçu leur solde. Du coin de l'œil Charlie observait Irène se mouvoir en souplesse d'un bout à l'autre du bar. En posant les chopes sur les buvards, en déversant les doses d'alcool, ses gestes rythmés faisaient corps avec la chanson de Johnny Halliday sortie tout droit du juke-box à plein volume. Un jean vert moulait la rondeur de ses cuisses, un body de cuir lui caressait le dos, tandis que s'exhibait une perle au milieu des

ondulations de son ventre, ses cheveux valsaient sur son cou blanc. Pas un regard vers Charlie. Le coude au comptoir, il se souvenait de la veille, du moment qu'il avait passé avec elle, du bar calme, de la lueur des yeux dans les flammes, des paroles échangées.
Certain que quelqu'un avait récupéré son briquet, mais qui ? Il aurait voulu gueuler avec ses tripes, comme Johnny « Allumer le feu, allumer le feu». Mettre tous les clients à la porte à coups de bottes, prendre Irène dans ses bras en otage, la faire crier plus fort que les sirènes de la police, sous les projecteurs la tuer d'amour la relier au zénith.
Amputé de son bien, il sollicita le commis pour allumer sa gauloise, celui-ci lui offrit une pochette d'allumettes publicitaire.
Rachid, attablé avec sa copine, sirotait un thé à la menthe « Eh Charlie, ça va ou bien ? Tu connais Falbala ? ». Charlie trop absorbé dans ses pensées peuplées de pertes, ne les avait pas encore aperçus, il fit un coup d'œil à son ami sans s'éloigner du bar. Les pieds lourds comme une chape de béton, ses mains calleuses crispées autour de son verre à pied lui tenaient compagnie, il les scrutait, ses ongles raccourcis par les parpaings, ses doigts rongés par le ciment, le froid, il les aimait. « C'est grâce à elles que je mange tous les jours, mais je me demande si elles ne font pas peur aux femmes ». Noyé dans son introversion Charlie n'entendait plus rien, les bavardages, les slogans politiques de guignols, les rires gras et désespérés d'alcooliques, il les avait mis en sourdine. Isolé dans sa tristesse il leva le coude pour siroter sa bière. Apparition d'Irène face à lui, les yeux souriants, cernés de fatigue « j'avais complètement oublié, Charlie, avec tout ce boulot ». Elle glissa les doigts dans la poche de son jean serré, celle de devant, tout au fond, en extirpa le briquet de Charlie. L'avait-elle posé sur sa table de nuit pour dormir ? L'avait-elle gardé sur elle toute la journée ? C'est ce qu'il se demanda. En tout cas, le métal était chaud quand elle le lui a rendu. Dans la sono Bashung chantait « Vertige de l'amour, désir que plus rien ne chasse… ». Charlie a retrouvé le sourire, et la force de lui demander simplement : « Où l'as-tu mis la nuit dernière, mon briquet ? » En riant elle lui a dit : « Sous mon oreiller, il a brûlé mes mauvais rêves ». Avec cette réponse le cœur de Charlie s'est mis à battre

plus fort. Le bar s'était vidé de quelques pères de famille un peu ivres attendus de pied ferme dans leur logis matriarcal, le commis était parti.
L'ambiance de la veille s'était réinstallée peu à peu. « Je t'offre un verre, tu travailles où en ce moment ? » « Pas loin, sur le chantier du lycée »
Quelques temps après, la loi sur l'interdiction de fumer dans les établissements publiques était appliquée. C'est à peu près à la même période que Charlie est passé de l'autre côté du bar.

Maintenant, son briquet trône au dessus des bouteilles sur une étagère, parmi les trophées des équipes locales de football. Parfois Charlie l'utilise pour fumer une Gauloise, offrir du feu sur la terrasse. Il imagine sa mère heureuse du haut de son nuage, le voir, lui, son fils, enfin casé avec une femme. Aucun client ne fait plus une réflexion à ce sujet ; Irène et Charlie s'aiment. C'est indéniable.

Le dossier

Anne-Marie ARBORIO

1996. Ma mère prend sa retraite cette année-là. Elle est née pendant le Front Populaire, une voisine est allée prévenir le père dans son usine occupée. Et au moment où je rassemble tous les papiers nécessaires à la constitution de son dossier, nous apprenons la mort de François Mitterrand qui a donné aux travailleurs le droit de ne plus l'être dès l'âge de soixante ans.
Ma mère a soigneusement conservé tous ses bulletins de salaire dans une jolie boîte en fer. Pour l'essentiel de sa carrière, c'est facile. Le 1er août 1973, elle est entrée à l'hôpital. Agent de service hospitalier. Stagiaire bien sûr pour commencer, mais la titularisation n'a pas trop tardé. Elle a eu l'heureuse idée, alors que commençait une crise qu'on disait pétrolière (on s'en foutait a priori, on n'était pas assez riche pour avoir une voiture !), de devenir « Personnel de la fonction publique hospitalière ». Les temps auraient pu être durs sinon pour une femme comme elle, dotée fièrement d'un certificat d'études et sans autre compétence attestée. Je ne pense pas qu'elle ait eu quelque vision précise de l'avenir économique de la France. Elle cherchait juste un peu de stabilité après avoir occupé une succession d'emplois de toutes sortes ici et là. Assurant seule la charge de ses deux enfants, il lui fallait un revenu sûr, à tout prix, même celui de travailler à l'hôpital, avec les malheurs qu'elle y a côtoyés, le mal au dos à répétition sans pouvoir s'arrêter sinon – on - n'est – pas - remplacé, les produits ménagers qui la font tousser...
En remontant plus loin dans sa carrière, je comprends mieux pourquoi elle insiste sur cette recherche de stabilité. Je ne crois pas qu'on parlait beaucoup de « précarité de l'emploi » à ce moment-là. Peut-être que cette précarité était concentrée sur des ouvriers, des femmes, des non-syndiqués, sur ceux qui se taisaient en allant chercher un autre travail plus loin. Et c'est vrai qu'ils pouvaient en trouver. Mais la vie au travail de ma mère, avant l'hôpital, que je découvre dans son dossier, ou dans les pièces manquantes de son dossier, a quelque chose à voir avec la précarité. Les « Trente

glorieuses », le modèle de l'emploi stable, c'était pour les autres, et en tout cas ce n'était pas pour tous. Ces Trente glorieuses, elles permettaient aux enfants, jusqu'en 1959, de travailler dès l'âge de quatorze ans, comme l'a fait ma mère. Merci François : ça faisait déjà quarante-six ans que ma mère travaillait quand trente-sept ans et demi d'annuités suffisaient pour partir en retraite à taux plein.

Les bulletins scolaires de ma mère sont aussi bien rangés que ses bulletins de salaire. C'est une très bonne élève, un Certificat d'études primaires brillamment acquis sans redoubler, malgré quelques lacunes, des absences liées à la guerre, à un début de tuberculose. Ces fameuses leçons qu'elle a ratées et qui la font me téléphoner pour vérifier l'accord des participes passés dès qu'elle écrit un courrier important. Après le Certificat, on lui a conseillé des études courtes. Ma mère a donc suivi les « cours complémentaires » dont elle a gardé une sorte de manuel édifiant consacré aux arts ménagers. Elle y a attendu d'avoir l'âge requis pour arrêter l'école et apporter enfin de l'argent à ses parents au lieu de seulement leur en coûter. Un peu plus tard, quand la réforme Berthoin a prolongé la scolarité obligatoire jusqu'à seize ans, ma grand-mère lui a dit qu'elle l'avait échappé belle, que si elle était née après, elle aurait dû attendre encore avant d'avoir un salaire. Elle-même avait commencé à travailler à douze ans.

La scène m'a été racontée à de multiples reprises : ma grand-mère a pris « le » journal et elle a relevé une annonce. Le lendemain, ma mère, ses quatorze ans à peine passés, se présentait aux portes d'une usine de chaussures, traversant l'atelier sous le regard gênant des hommes, elle qui sortait tout juste de l'école de filles. Les usines et les petits ateliers dans lesquels elle travaille successivement ferment, ré ouvrent. Les ouvriers sont vite congédiés : ne pas arriver en retard, les portes se ferment et on perd la journée. Ma mère est toujours à l'heure, et elle brille comme à l'école pour faire un maximum de pièces dans la journée. Elle passe la colle sur les tiges, elle biseaute, et même, elle apprend à piquer à la machine. Il y a un nom à son métier : « piqueuse de tiges ». Quand la fabrication des chaussures commence à se regrouper plus loin, dans de plus grandes usines, en attendant d'aller se faire encore plus loin sur d'autres continents, elle devient

vendeuse de ceci ou de cela, charcuterie, tissus ou fleurs, peu importe, le salaire est le même, et même pas la possibilité de l'augmenter en faisant davantage de pièces.
Mais les contrats de travail ne sont pas toujours signés, ou bien ils ne couvrent pas l'ensemble des heures réellement effectuées. Les bulletins de salaire, ce sont juste quelques lignes griffonnées. La vie de ma mère est remplie de travail mais son dossier de retraite n'est pas épais. Il paraît qu'on peut retrouver les employeurs, essayer de les poursuivre, régulariser. Trente ans après... Ma mère préfère renoncer, elle aspire au repos, elle ne veut pas se rappeler. Et puis elle a peur qu'on découvre qu'elle a continué, en toute illégalité, dans une illégalité toute consciente, de piquer sur sa machine à la maison alors qu'elle était fonctionnaire. Un SMIC, même un SMIC de la fonction publique, ça ne fait pas beaucoup pour élever seule des enfants à qui on veut proposer un avenir meilleur que le sien. Alors ma mère colle, biseaute, pique à la maison, après avoir soulevé des malades, les avoir lavés, ou leur avoir apporté à manger, et avant de nous préparer nos repas qu'on mangera tous seuls si elle est de garde à l'hôpital, ou de beurrer toutes nos tartines avant de partir si elle est du matin, départ à 6 h, même si les portes ne se ferment plus comme à l'usine.
On fait les calculs toutes les deux. Ça ne fait pas beaucoup d'annuités attestées pour chacun des régimes de retraite auxquels elle a cotisé. Elle, elle trouve que c'est beaucoup : « Tu te rends comptes, gagner tout ça sans travailler ! Ça va coûter cher à la société ». Et d'ailleurs, elle compte bien continuer à travailler, donc elle aura bien plus qu'il ne lui en faut pour elle toute seule. Elle a déjà des clientes pour faire de la couture, des retouches. « Les gens ne savent plus coudre, j'en profite ». Moi non plus d'ailleurs, car elle n'a voulu me transmettre aucun de ses savoirs ouvriers pour éviter que je ne sois tentée par ce destin. Il fallait juste rester longtemps à l'école, prendre le temps d'y apprendre un métier, un vrai qu'on garde toute la vie : elle travaillerait jour et nuit pour ça s'il le fallait. J'ai fait comme elle l'avait dit : j'ai bien travaillé à l'école et j'ai un métier. Je n'en sais faire qu'un, je ne sais pas si je le fais bien, mais il est mieux considéré que chacun des siens. Il me permet en tout cas de compenser, avec le revenu qu'il m'apporte,

un peu de l'injustice que je ressens pour elle à avoir travaillé quarante-six ans, à avoir si bien occupé tellement d'emplois différents, pour en arriver là.
Mais ma mère n'aura même pas le temps de voir Lionel Jospin arriver à Matignon l'année suivante. Une grosse insuffisance respiratoire, « elle était fragile, vous comprenez ». Dans son dossier de retraite, il y avait la colle à chaussures, des produits ménagers toxiques, de l'usure peut-être seulement. Tu nous as tellement apporté, tu n'as pas coûté bien cher à la société.

Le gardien du feu

Florian MANTIONE

A l'âge de douze ans, je suis devenu le gardien du feu. Cette fonction m'a été attribuée par mon père le jour de mon anniversaire. Il avait estimé que j'avais atteint l'âge de raison et que mon sens des responsabilités m'autorisait à porter ce titre et à assumer cette charge.

Mon père était menuisier-ébéniste et fabriquait de ses mains, aussi bien des portes et des fenêtres, que des meubles. C'était un artisan, un vrai. Il choisissait les différentes essences de bois en fonction de ses goûts et des besoins de ses clients. Il devenait lyrique quand il me parlait des espèces les plus durables telles que le chêne ou le châtaignier, et moins disert quand il s'agissait du sapin ou du hêtre. Il devenait pédagogue quand il m'indiquait que le terme ébénisterie venait de « ébène » et que le mot « ébène » était du genre féminin. Il s'emportait quand il me rapportait que certains de ses clients appréciaient les nœuds visibles sur un pan entier de meuble alors que ce bois était considéré comme du bois de second rang par les professionnels, préférant, et de loin, les belles planches de bois uniformes et forcément plus chères…

Son regard s'illuminait quand il m'expliquait les différences entre la marqueterie et le plaquage, deux techniques qui faisaient sa réputation d'ébéniste.

Ses yeux brillaient quand il me montrait comment un tenon et une mortaise s'emboîtaient exactement en formant un angle droit.

Enfant, je buvais ses paroles et n'avais qu'une hâte, celle d'être à même de reproduire ses gestes.

J'étais, bien sûr, incapable de choisir le bois, de le stocker, de scier puis de dégauchir les planches, de raboter, de visser, de clouter… Mais il existait une fonction dans cette succession de tâches qui

demeurait indispensable pour l'assemblage des différentes pièces de bois : c'était l'opération de collage. Effectivement, pour consolider un tenon et une mortaise, un peu de colle s'avère indispensable. Pour la marqueterie et le plaquage, le bois de rose et les meubles en palissandre, la colle conservait son utilité.

Et pour bénéficier d'un bonne colle, d'une colle liquide mais non compacte, d'une colle disponible à tout instant de la journée, il était nécessaire de la faire chauffer en permanence dans un immense chaudron suspendu au-dessus d'un feu de bois dans la cour intérieure de l'atelier. Il fallait qu'une personne soit responsable de l'allumage du feu le matin et en début d'après midi, de l'entretien de ce feu et de la bonne fluidité de la colle.

A douze ans, je devenais donc le maître du feu, le gardien du feu.

Durant mes vacances scolaires, j'étais le premier à arriver à l'atelier paternel, bien avant les ouvriers. Je choisissais les chutes de bois qui allaient me permettre de lancer le feu, ainsi que de plus gros morceaux, utiles pour l'alimenter par la suite. Je récupérais des copeaux qui s'enflammaient rapidement. Je m'assurais qu'autour du foyer aucun morceau de bois ne risquait de s'enflammer.

J'adorais l'odeur du bois et tout particulièrement celle des copeaux. C'était une odeur enivrante, chaude et parfumée, qui imprégnait mes vêtements jusqu'à mon retour à la maison.
Je craquais une allumette et toute la magie de la création s'opérait.
Je devenais Prométhée dérobant le feu sacré de l'Olympe pour le rendre aux humains, je devenais Héphaïstos, le dieu du feu et des forges, je devenais homo erectus domestiquant le feu, je devenais l'alchimiste devant ses cornues réalisant le grand œuvre et opérant la transmutation, je devenais le grand purificateur allumant les bûchers auxquels étaient voués les hérétiques…

Oui, j'étais tous ces personnages à la fois, et je revivais chaque jour la création de mon univers.

Si le feu symbolisait à mes yeux la force du cosmos concentrée entre mes mains, il représentait pour l'ensemble de la profession du bois le danger le plus redoutable. Il était interdit de fumer dans l'atelier et les allumettes en étaient rigoureusement bannies...

Ma responsabilité était donc immense. Je mettais dans cette haute et délicate mission toute ma juvénile conscience professionnelle. Je mesurais l'importance de mes actes et les risques que je faisais encourir à l'entreprise familiale.

Et j'étais fier. J'étais heureux. Et c'est alors que le drame survint.

Il se déroula en quelques minutes et tout s'enchaîna de manière excessivement rapide. Tout partit d'un copeau, d'un simple copeau que j'avais essayé d'éteindre avec mon talon puis repoussé du bout du pied. Mais la braise mal éteinte répandit le feu à la vitesse de l'éclair dans un environnement sec et propice à la propagation des flammes. Je restais pétrifié devant ce début d'incendie, ne sachant que faire : prévenir mon père, appeler les ouvriers, aller chercher de l'eau, prendre une couverture ?

Je me retrouvais incapable de proférer le moindre cri, de bouger, de réagir… Et j'assistais, impuissant, à la ruine en marche de toute une vie de labeur.

Les années ont passé, et je me retrouve face à un capitaine des pompiers.

- Ainsi, vous voulez devenir pompier volontaire. Mais quelles sont vos motivations ? Vous savez que cela exige du sang froid et une maîtrise totale de ses nerfs. Qu'est-ce qui vous fait dire que vous en avez les capacités ?

Je m'attendais bien évidement à cette question, et j'avais concocté ma réponse.

Mes motivations étaient simples et conjuguaient habilement le bénévolat avec la volonté de servir, la volonté de se sentir utile, la volonté d'aider les autres. Mes différentes expériences prouvaient que j'avais la fibre humaniste et que la notion d'aide et d'entraide faisait partie de ma culture.

Quand à mes capacités, elles étaient celle d'un chef scout toujours prêt à servir les autres, à animer des jeunes, à prendre des décisions dans le feu de l'action ; elles étaient celles de l'animateur de colonie de vacances titulaire de son BAFA devenu expert des situations périlleuses, avec sang-froid et maîtrise du stress.

Je fis état de quelques expériences dont je savais pertinemment qu'elles allaient faire forte impression sur mon interlocuteur.
Je le voyais opiner du chef tout au long de mes explications, sourire, prendre des notes…

L'entretien était sur le point de s'achever et de bien se conclure. Je n'avais fait aucune allusion au drame que j'avais vécu l'année de mes douze ans, et je ressentais un sentiment de satisfaction mêlé de frustration.

Et c'est alors qu'il me posa une question anodine tout en fermant mon dossier.

- Que représente pour vous le feu ?

Spontanément, ma réponse porta sur les deux fonctions principales du feu, c'est-à-dire celles de produire de la lumière et de la chaleur. Il n'y a pas de vie sans le feu, et la plus grande invention ou découverte de l'homme - je ne sais plus très bien quel terme j'ai utilisé - concerne bien le feu. J'ai évoqué la guerre du feu, l'éclairage des grottes, le barbecue, le saumon fumé, la cheminée, la cigarette, la pipe… Bref, j'ai tout mélangé.

Le capitaine des pompiers me regardait m'enthousiasmer, et je sentais que j'en disais trop : ma fascination pour le feu reprenait le

dessus. Il rouvrit mon dossier et griffonna quelques mots sur la feuille qui lui servait de support d'entretien avant de me poser la question qui lui brûlait les lèvres et qu'il exprima sous une forme qui tomba comme un couperet :

- Donc, si je vous comprends bien, le feu est très utile…

Il m'avait démasqué, ou tout au moins, je m'étais dévoilé, mais je déroulais mon argumentaire sans trahir la moindre émotion, et j'évoquais les risques liés au feu comme les brûlures, l'asphyxie, l'empoisonnement par les gaz toxiques…

- Oui, mais l'incendie, l'incendie volontaire ou involontaire, qu'en pensez-vous ?

Je tentais de lui expliquer que Pôle emploi n'existait que parce que les chômeurs proliféraient, que les médecins faisaient fortune grâce aux maladies, que les pompes funèbres prospéraient parce que les enterrements constituaient une étape incontournable de la vie…

- Je vous coupe. Je vous comprends bien ; mais vous, comment considérez-vous le feu ? Un bien, un mal, un mal nécessaire, un mal involontaire… ?

Pouvais-je lui avouer que je pensais, à l'exemple de Jean Cocteau : « Si le feu brûlait ma maison, qu'aimerais-je emporter ? J'aimerais emporter le feu... »

Le monde du travail sous ses différents aspects, les histoires professionnelles

Annick ALLE AUBAUD

Un jeune garçon eut une adolescence très turbulente et perturbée. A 15 ans, il désirait sortir comme ses camarades et pratiquait des tas d'activités payantes à la Maison des Jeunes de sa ville. Mais, voilà, les parents vivaient avec un budget très serré ; ils parlèrent avec lui et lui proposèrent de travailler, il aurait ainsi son argent de poche et en disposerait comme il le souhaitait. Sa mère vendait des fleurs sur le marché et il apprit ce métier avec elle, mais la patronne ne le paya pas. Il alla donc sur un autre marché et il proposa son aide. Une commerçante le prit « sous son aile » et il travailla tous les matins de 8h à 13h 30 ; cela lui convenait, il était à son aise. Beaucoup de clients allaient et venaient… les matinées défilèrent et il était heureux, effectuant ainsi le même travail que sa mère. Il était payé au SMIC et pouvait faire ce qu'il voulait de son argent. Ses parents l'entouraient de beaucoup d'affection.

Vint la période de transition : il ne voulait plus vivre chez ses parents, il désirait une chambre à lui et un métier. Ils rencontrèrent ensemble une assistante sociale qui comprit qu'il était très mûr pour ses 15 ans et réclamait son indépendance. Il fut tout fier car, au bout de quelques semaines, une solution fut trouvée : il serait logé dans un Foyer et suivi par un éducateur. Tous étaient heureux d'avoir élaboré ce projet avec lui. Bien sûr, il fallut une aide sociale pour le financement du Foyer.

Mais ses parents restaient très inquiets pour son avenir. Il participa donc avec d'autres jeunes camarades à des journées d'information sur le monde du travail ; ils se prêtèrent des revues sur les différents métiers, mais il n'avait toujours aucune idée de ce qu'il désirait faire.

Il n'était pas intellectuel mais possédait de bonnes bases pratiques de travail : se lever tôt ne l'ennuyait pas, pourvu qu'il puisse ensuite écouter à loisir sa musique. Avec un éducateur, ils allèrent enquêter auprès de différents employeurs et voir les avantages et les

inconvénients de chaque métier, ils en firent une liste chacun. Après maintes réflexions et discussions avec les responsables du Foyer, il fallut se décider et choisir un métier.
L'éducateur lui proposa un contrat jeune : essayer différents métiers durant 6 mois et voir celui qui lui conviendrait le mieux. Il essaya d'abord le métier de menuisier. Il se rendit dès 8h chez un nouvel employeur où l'accueil fut très sympathique. Il lui donna des revues montrant différents bois et il devait apprendre à reconnaître leurs noms : noyer, chêne, sapin, bouleau, etc. Ils allèrent ensuite dans une autre salle où un ouvrier enfonçait des clous dans un meuble. Le patron choisit un bois particulier pour fabriquer un buffet, ils firent ce meuble ensemble. A midi, c'était l'heure de la fermeture jusqu'à 14h. Le bois dont ils se servaient était brut et devait être poli afin qu'il soit lisse. Le garçon se servit du rabot et découpa un autre morceau de bois pour faire des étagères de 4cm ; ce travail dura tout l'après-midi. A 16h, il fallut ranger l'atelier et balayer les copeaux de bois. Quand l'adolescent rentra au Foyer, il discuta avec l'éducateur, mais il n'était pas « emballé » par ce métier. Celui-ci l'encouragea mais le jeune trouvait que le monde du travail était rude. Le lendemain, il reprit ce nouveau boulot. Il apprit à reconnaître les bois et fabriqua, avec un camarade, une table longue de 3m et haute d'1,20m. Il eut du mal à utiliser le rabot ; le patron fignola le bois pour finir la table. Ils terminèrent ensuite une commande : une grande armoire. L'adolescent planta les clous mais se tapa sur les doigts : il se sentit aussitôt très mal à l'aise dans ce métier. Le patron revint donner des ordres car il avait une livraison à faire. Il fallut de nouveau ranger et nettoyer tout l'atelier avant de partir chez soi. C'est alors que le jeune homme se bloqua et décida d'arrêter cette expérience. L'éducateur dut téléphoner à l'employeur pour l'avertir de sa démission.
Le lendemain, une réunion fut organisée pour une nouvelle recherche de métier ; l'idée lui vint alors d'essayer la peinture en bâtiment. L'éducateur l'emmena sur un chantier de logements en construction. L'accueil le mit à l'aise. Après les explications d'usage, il se mit au travail. La peinture devait se faire dans un sens, sans laisser de traînées, de plus celle-ci était bleue, sa couleur

fétiche. A la fin de la matinée, le chef vint faire son inspection et l'informa que le logement devait être peint d'ici la fin de la semaine : la surface totale faisait 45 m2. Sursaut et panique chez le jeune, d'autant qu'il avait très mal à l'épaule après avoir peint pendant des heures. Ses camarades lui redonnèrent confiance et il reprit son travail. Il prenait des courbatures et il envisageait avec difficulté la fin de la journée. Il demanda au patron de s'arrêter et celui-ci accepta, il rentra au Foyer.
La fin de la semaine fut difficile car il ne savait toujours pas quel métier entreprendre dans lequel il se sentirait bien. Il réfléchit sur son avenir et c'est alors qu'il pensa au métier de sa mère : ouvrière maraîchère. Une idée lui vint : être jardinier.
Le début de la semaine suivante s'annonça bien. L'éducateur l'emmena dans un parc au nord de la ville. L'accueil fut chaleureux et il démarra sa première journée. Le chef lui demanda d'enlever tout ce qui pouvait nuire à la propreté de la pelouse : bouteilles plastiques, canettes, papiers, etc. On était au début de juin et l'herbe poussait rapidement. L'équipe passa la tondeuse sur les 7 ha du parc ; pendant ce temps, le garçon examina un livre horticole où il devait repérer les arbustes et les fleurs. Cela lui plut, en une journée que de nouvelles choses il avait apprises ! Les noms de famille de tous ces arbustes, comment les soigner et il trouva la vie plus belle. Le lendemain, il sauta du lit, prit rapidement son petit déjeuner et partit travailler. Là, il se montra plus ouvert, plus attentif car le métier lui plaisait. Ce jour-là, il apprit à tailler les haies et à se servir d'un sécateur. Le travail le passionnait. Des petits piafs chantonnaient sur les haies et il était en admiration devant cette nature. La journée défila vite et se termina à 17h. Il rentra heureux au Foyer : il avait trouvé sa voie, son avenir. Il fut convoqué à la Mairie, eut un entretien avec le Directeur des espaces verts qui conclut avec lui une formation : 3 jours d'école et 2 jours de travaux pratiques par semaine.
Le premier jour de formation à l'école arriva, il était faible en français mais cependant tout se passa bien. Il lut des livres horticoles qui lui plaisaient. Il travaillait dehors selon son rythme. Quand il pleuvait, il était couvert de boue ; il dut prévoir des changements de tenue, des vêtements de pluie, des bottes, etc. Ses

parents étaient là pour l'aider financièrement car sa paie de stagiaire était maigre. Il savait qu'après avoir réussi son C.A.P en espaces verts, il gagnerait le SMIC et qu'en plus il aurait l'avantage de travailler pour la Ville. Grâce à son Directeur, il obtint un logement près de son lieu de travail. Il avait 16 ans. Pour la nourriture et le logement ses parents l'aidaient de leur mieux car il était plein de bonne volonté et son souhait était de réussir. Il mettait son salaire sur un compte et n'y touchait pas.
Il travaillait à l'extérieur, pour lui c'était très important. L'inconvénient c'était les jours de pluie ou de grand froid, il devait alors ranger le cabanon et il n'aimait pas trop. Les journées de travail étaient variées : désherbage, arrosage, plantations, entretien des arbustes… Sur le plan scolaire, sa mère l'aida pour le français ; il était bon en math et la vie des arbustes l'intéressait. Il apprit l'arrosage au goutte à goutte, à mettre des plantes en pots et à tondre. L'été, il se leva à 5h de matin pour commencer à 6h avec une pause de 9h à 9h30 avec reprise jusqu'à 13h30 ; mais tout se passa au mieux. Pour la deuxième année, il devait présenter, dans un cahier de 30 pages, les arbres, les arbustes de la Ville, avec leurs noms de famille en latin, leurs maladies et défendre son dossier devant le jury de l'examen. Panique chez l'adolescent remis en confiance par sa mère qui l'aida pour la présentation de sa revue horticole. La présence de ses parents ainsi que les conseils de sa mère le motivèrent pour affronter les épreuves du C.A.P. Les maths se passèrent très bien, le français fut plus difficile, l'interrogation écrite sur l'horticulture se déroula bien et le lendemain arriva l'oral. Il défendit un arbuste, sa famille et les soins le concernant.
Il dut attendre, anxieux, les résultats de son examen pendant 1mois ½. Quand ce jour arriva, il retourna à l'école et découvrit, surpris, qu'il avait réussi. Désormais, il ne serait plus stagiaire mais jardinier à la Ville… Son rêve. Quelle immense joie ! Le Directeur lui fit signer son nouveau contrat. Ses collègues, dont certains étaient devenus des amis, le félicitèrent ; sa nouvelle vie démarra avec beaucoup d'enthousiasme. Il possédait son logement et lorsqu'il avait terminé son travail il pouvait se consacrer à sa musique préférée. Grâce à des concours internes, il gravit divers échelons.

Désormais, il était dans l'agriculture comme sa mère et son avenir était assuré.

Le poisson rouge

Roxane BROUSSE

Lundi, huit heures du matin. Tic-tac. Rubis, le poisson rouge de la société, tournoie dans son bocal. Agnès distille quelques copeaux de gold premium dans l'eau, la nourriture dont il est très friand. Agnès, aussi, est friande de la gold premium, sa carte bancaire. En réalité, Agnès dépense très peu bien qu'elle perçoive des revenus confortables. Son poste de directrice financière fait d'ailleurs bien des envieux au sein de la société. Elle est le numéro deux du patron. Son poste, elle ne l'a pas volé. Méritante, Agnès est assidue, consciencieuse et productive. Son travail, c'est sa vie. Son patron la surnomme "la pépite" mais il n'a tout de même pas les moyens de la rétribuer au prix du cours de l'or !
Ni une, ni deux, en deux temps, trois mouvements, Agnès pianote sur le clavier de son ordinateur à toute vitesse. Elle pense vite donc elle pianote vite. Pas de temps à perdre. Tic-tac. Vers quoi Agnès court-elle ? La réussite professionnelle ? Que fuit-elle ? Son échec personnel ? Qu'a-t-elle donc à rattraper ? Elle ne se pose pas toutes ces questions futiles. Pas d'introspection stérile. Elle n'a pas de temps à perdre. Il faut se dépêcher. Aller toujours plus vite, toujours plus loin. Une lettre, un chiffre, un sondage, un diagramme, une page… Un dossier bientôt bouclé. Agnès vérifie ses calculs. L'augmentation tarifaire du fournisseur sur les crèmes de beauté oblige la société à s'adapter, à élaborer une stratégie économique judicieuse concernant les soins du visage. Agnès est en ébullition. Les idées fusent de toute part. Elles crépitent. Un vrai feu d'artifice ! Trois euros d'augmentation pour le soin de base qui évoluerait de cinquante-cinq à cinquante-huit euros, non, à cinquante-sept euros et quatre-vingt centimes, le leurre est préférable vis-à-vis du client. Non. Trop cher. Et si on diminuait la durée d'application des masques de beauté ? Une réduction de cinq minutes ? C'est envisageable. Voyons… Vingt minutes au lieu de vingt-cinq… soit un gain de temps de cinq minutes par professionnelle par cliente… soit cinquante-cinq minutes par jour égal, au prorata temporis, sur cinq mois… Un bénéfice de trois

soins en plus par jour par professionnelle et zéro pour cent d'augmentation pour les clientes. Deux-cents pour cent de chance de réussite. Le ratio parfait ! Admirable trouvaille ! Numéro trois sera furieux. Numéro trois voudrait être promu numéro deux ex æquo avec Agnès. Mais pas question ! Et puis quoi, encore ! Il n'y a pas de place pour deux par numéro dans l'échelle salariale. Un de ces quatre, d'ailleurs, elle atteindra la première marche du podium. Elle sera le numéro Un avec une lettre majuscule sur le u. Tic-tac. Cette perspective glorieuse est capitale. Tout comme un plus un font deux, le futur organigramme s'impose à elle comme une évidence.
Rubis tourne en rond dans son bocal. Tic-tac. Il a le tournis !
Agnès pianote à toute vitesse sur son clavier d'ordinateur. Il est déjà neuf heures. Le temps presse. Elle accélère la cadence.
- Surprise ! s'exclame soudain Corinne.
Agnès éprouve une profonde aversion pour les visites impromptues de Coco, sa sœur cadette. Cot-cot-cot… Coco caquette. Tic-tac. Coco offre un cadeau à Agnès pour son anniversaire : un Spa en thalassothérapie. Serait-ce un clin d'œil cynique à l'incident qu'Agnès déclencha à la S.P.A. ? Peu importe. Cadeau inutile. Elle n'a absolument pas besoin de se relaxer. Agnès a la nausée. Un reflux acide lui brûle l'œsophage. Tic-tac. Elle hoquette tandis que Coco caquette. Tic-tac. Cocotte marche sur des œufs. Elle formule une pitoyable requête :
- J'ai besoin de blé. Le propriétaire menace de nous expulser !
Tic-tac. Cocotte bat de l'aile. Il fallait investir dans un bien immobilier ! Qu'est-ce qu'Agnès y peut si la prévoyance fait défaut à sa sœur ? Cocotte n'a jamais su voler… A chaque tentative, elle y laisse des plumes. Tic-tac. Corinne narre les dépenses inhérentes à sa vie de famille : les couches, le lait infantile… En bref, du superflu. Un vrai panier percé ! La cocotte pondeuse évoque alors les liens filiaux qui l'unissent à sa sœur. Tic-tac. Qu'attend donc la mère poule pour retourner couver ses poussins dans la basse-cour ? songe Agnès. Quel intérêt aurais-je à aider de la volaille ? Je préfèrerais le chasser ! Numéro un fait subitement irruption dans le bureau :
- N'oubliez pas Agnès, j'ai besoin du compte-rendu dans l'heure.

- Oui, monsieur. Pas de soucis. Considérez-le comme acquis, déclare Agnès.
- Tu vas aller dans l'Eure ? caquette cocotte.
- On se connait ? J'ai le sentiment de vous avoir déjà rencontrée quelque part… Je me trompe ? s'enquiert le patron.
- Non, je ne crois pas… Euh… balbutie la poule.
- Je reviens vers vous rapidement, monsieur, s'empresse d'abréger Agnès.
Le regard du patron en dit long. Il s'entretiendrait volontiers avec Corinne mais il doit sortir. Neuf heures quinze. L'Eure ! Le département… Cette rencontre fortuite entre Numéro un et cette idiote de Coco a bien failli nuire à la carrière de numéro deux. Mais pour qui se prend donc l'inchiffrable ?
- Coco, l'heure comme une heure, comme soixante minutes, comme trois-mille-six-cent secondes, comme le peu de neurones qu'il te reste, comme le temps précieux dont il me reste à disposer pour finaliser le dossier de mon patron.
Elle veut un coup de pouce. Elle ferait mieux d'arrêter de se tourner les pouces, avec ses semaines de trente-cinq heures en quatre-cinquième ! Bien sûr qu'elle ne gagne pas des milles et des cents à ce régime ! Coco est au trente-sixième dessous mais Agnès s'en moque comme de l'an quarante. Tic-tac. Neuf heures et demie. Coco continue à caqueter. Agnès pianote nerveusement sur le clavier. Il n'y a pas une minute à perdre. Neuf heures trente-cinq. Tic. Le tic d'Agnès se déclenche. Sa paupière sursaute. Neuf heures trente-six. Tac... Et Coco manque de tact. Coco caquette au rythme des tics et des tacs. Agnès lui répond pourtant brièvement du tac au tac. Après le chapitre sur les charges domestiques qui a laissé Agnès totalement insensible, Corinne entame le chapitre sur l'empathie et le respect d'autrui. Cocotte reproche à sa sœur son manque de compassion. Elle lui remémore sa visite au centre de la S.P.A. Neuf heures quarante ! L'ulcère gastrique creuse douloureusement l'abdomen d'Agnès. Lors de sa visite au refuge, Agnès avait asséné un coup de pied à un sac à puces qui se frottait contre elle. C'est qu'elle risquait d'attraper la gale à son contact ! La bête souffrirait à présent d'une fracture cervicale. Tant de palabres pour une minerve ! Coco sait pourtant bien qu'Agnès

exècre les chats puisque son meilleur ami est un poisson rouge. Ce chat dégoûtant s'accrochait à elle, tout comme sa sœur en ce moment, croyant flairer le poisson. C'est un leurre. Tic-tac, tic-tac… La paupière d'Agnès saute. La bouche de Coco ne se referme pas. Coco a toujours été son détracteur le plus virulent. Cette pauvre fille la jalouse. C'est flagrant. Peu importe. Neuf heures et quarante-cinq minutes. Tic-tac …
Agnès adresse un sourire furtif à Rubis qui va et vient dans son bocal. Il se sent comme un poisson dans l'eau, lui ! Agnès fait trente-six choses à la fois. Il faudrait l'amputer des mains. Coco palabre toujours. Il faudrait lui couper la langue.
- Environ trois-milles cinq-cents ! clame Agnès qui s'impatiente.
- Quoi ? Tu me prêtes trois-milles cinq-cents euros ? jubile Corinne.
Agnès rit aux larmes, pliée en deux. Coco croit qu'elle se plie en quatre pour ses beaux yeux. C'est hilarant ! Agnès en oublie sa douleur lancinante tant elle se bidonne.
- Trois-milles cinq-cents comme la totalité des mots absurdes que tu viens d'employer dans ce bureau ! assène Agnès.
Offensée, Cocotte fulmine. Une vraie cocotte-minute ! Tic-tac. Leurs langues se sont déliées mais toutes les deux ne parlent pas le même dialecte. Il y a sans doute erreur sur la personne d'Agnès. Super Speed n'est pas une super héroïne. Tic-tac.
Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Agnès accorde autant de valeur à la notion de fraternité qu'à celles de liberté ou d'égalité. Pour elle, l'égalité se résume en un chiffre : le numéro deux. Et la liberté, en une image, celle d'un poisson rouge dans son bocal.
Neuf heures et cinquante minutes ! Tic, tac... Cocotte ouvre les soupapes.
- J'ai une devinette pour toi avant de te quitter. Sais-tu quel est le rêve d'un enfant saoudien ? Avoir un poisson rouge, conclue Corinne. La porte claque.
Que sous-entend-elle ? Peu importe. Le temps presse. Les feuilles s'impriment. La paupière saute. Le ventre se rétracte. Tic-tac… Dix heures ! Agnès doit relier le document. Agnès marche dans les couloirs. Agnès court. Dix heures et quinze minutes. A bout de

souffle, Agnès remet le document à son patron dans le délai imparti. C'était moins une !
Dix heures et demie. Agnès s'assoit, soulagée. La quiétude succède au chahut ambiant. En fouillant dans le fond de sa poche, elle découvre un billet de cent euros tout chiffonné. Il aurait pu faire office de mouchoir à Corinne ironise-t-elle en son for intérieur, tout en s'accoudant au papier buvard. Le bureau des pleurs a définitivement clos ses portes.
Vendredi, vingt heures. L'abdomen ulcéré d'Agnès lui inflige une souffrance aigüe. Numéro un vient de licencier sa pépite sous un prétexte bidon. Agnès aurait détourné des fonds. Elle ignore que Coco et numéro un sont devenus des inconditionnels du cinq à sept. Nul besoin d'épiloguer. L'inchiffrable a bien calculé son coup. Tout compte fait, Corinne est un sacré numéro !
Agnès ne travaille plus. Pour se distraire, elle confectionne des cocottes en papier. Le docteur lui préconise une thalassothérapie. Les bienfaits des SPA sur la santé seraient irréfutables…

Le soupçon

Rémi HESSE

Il faisait froid, très froid, ce jour de décembre 1968. Le garage, ouvert à tout vent sur la station service, laissait la bise, venue de l'est, s'engouffrer dans l'atelier. La journée avait été éprouvante. Il faisait sombre ; les néons crachaient leurs clartés factices, parfois sautillantes.
Les doigts gourds, les oreilles rougies par le froid, le jeune homme balayait devant son établi, espérant avec impatience les six coups de l'horloge de l'église toute proche.
C'était un beau garage, situé en plein centre d'une commune prospère du nord de la banlieue parisienne. D'architecture moderne, peint en blanc, adossé à la maison en meulière du patron, il avait été édifié dix ans plus tôt. Face à la mairie, entre l'église et le marché, il était idéalement placé et par voie de conséquence, particulièrement prospère ; d'autant qu'il bénéficiait d'une bonne réputation. Avec les deux pistes de sa station services, son atelier du rez-de-chaussée dédié aux interventions rapides, ses deux vastes ateliers à l'étage, l'un pour la mécanique l'autre pour la carrosserie et la peinture, avec son grand hall vitré sur l'arrière, destiné à la vente de voitures neuves et d'occasion; cette agence Renault aurait fait pâlir d'envie bien des concessionnaires. Le patron, Pierre R., un homme droit d'origine italienne, très brun, taillé comme un pilier de rugby, était un mécanicien hors pair et de ce fait, particulièrement respecté de la quinzaine d'employés.

Le jeune homme était arrivé dans cette entreprise, quelques mois plus tôt, après avoir été congédié du jour au lendemain d'un autre garage, à la suite de ce que l'on appelait pudiquement « les événements de mai ». Certes, son licenciement, pour fait de grève, sans préavis, sans le moindre courrier, n'aurait pas tenu longtemps devant les Prudhommes. Mais à tout juste vingt ans, il ne connaissait guère ses droits et ne les avait pas fait valoir. Et puis, ayant trouvé un autre emploi, il avait oublié rapidement son

précédent employeur. Progressivement, il avait fait sa place au sein du garage du Centre. Il y était « petite main », terme qui désignait un mécanicien non confirmé, n'étant pas passé par une formation. Chargé de tout ce qui avait trait aux pneumatiques, il effectuait quelques lavages, quelques graissages et surtout de petites réparations rapides.

L'église, enfin, sonna les six coups de la délivrance. Le jeune homme se dirigea vers le vestiaire, un local exigu, sans fenêtre, dans lequel flottait une odeur de vieille huile rance. Le lieu était doté d'un lavabo beaucoup trop petit, il ne comportait ni savon ni essuie-main. En bon gestionnaire, Monsieur R. considérait que c'était au salarié de fournir son détergent et que pour s'essuyer les mains, un chiffon pouvait aisément faire l'affaire. Le garçon se débarrassa de sa combinaison bleu marine. Il nettoya ses mains maculées de cambouis avec de la poudre à récurer, grimaçant lorsque le produit pénétrait dans les crevasses.

Au sortir du vestiaire, il rencontra le patron discutant avec des salariés comme ça lui arrivait de temps en temps.

Monsieur R. raconta qu'il venait de voir l'ouvrier que le jeune homme avait remplacé.

Rapidement, le patron s'adressa en particulier au jeune mécano:

- Je savais qu'il volait, un soir je l'ai attendu à la sortie du vestiaire, comme ce soir, et je lui ai fait ça:

D'un geste théâtral, le garagiste abattit ses mains sur les poches du jeune homme. Blême, le garçon ne revenait pas de sa surprise, il avait l'impression que la totalité de son sang quittait son corps. Après quelques secondes d'hésitation, Monsieur R. reprit son récit comme si de rien n'était. Personne ne bougeait, les salariés semblaient tétanisés. Pierre R. souhaita une bonne soirée et s'éloigna.

Dans un silence pesant, les mécaniciens se dirigèrent vers la sortie. Seul Marco, le carrossier, le deuxième jeune de l'équipe, il avait vingt deux ans, s'adressa au jeune homme:

- Tu n'avais rien dans les poches ?

- Bien sûr que non !

- Je crois qu'il a été déçu, ajouta-t-il, laconique.

Le jeune homme remonta la fermeture éclair de son blouson d’aviateur bleu marine, enfila ses gants, il enfourcha sa Mobylette et regagna son domicile. L’appétit coupé, il se coucha ce soir là sans manger. Conscient qu'une page venait de se tourner, il eut beaucoup de peine à s’endormir.
Quelques semaines plus tard, le jeune homme donnait sa démission, ayant trouvé un poste de chauffeur mécanicien chez un transporteur.

Quarante-cinq ans se sont écoulés. L’année 1968 est bien loin, même si elle revient de temps en temps dans les conversations. J’aurais bientôt soixante-cinq ans, mais je revois, comme si c’était hier, les deux grosses pattes de mon patron s’abattre sur mes poches, la meurtrissure est toujours à vif. Comment a-t-il pu penser que je le volais ? Je ne lui ai même pas piqué une bougie pour ma Mobylette.
J’aurais dû !

Les portes

Martine AUDIT

Il était presque 12 h30 lorsque Anna poussa la porte de « L'ours blanc » ce lundi, presqu'une demi-heure plus tard que les lundis précédents. Son avion avait eu du retard. Sa formation ne démarrait qu'à 14 heures, elle aurait juste le temps de déjeuner comme tous les lundis dans cette brasserie de cette petite ville du sud-ouest où elle se rendait toutes les semaines depuis le début de l'année.

- Ah, Anna, je pensais que vous nous boudiez, cette semaine ! Toutes les tables sont réservées mais je vais bien vous trouver un petit coin.

Delphine, la patronne, petit bout de femme dynamique, l'accueillit avec son accent chantant.

- C'est que nos trois grandes tables sont réservées aujourd'hui, un départ à la retraite, je crois.

« L'ours blanc » est un lieu chaleureux qui sert de cantine aux salariés des quelques entreprises de la ville et également aux ouvriers d'un chantier voisin. On y mange bien, vite, sain et pour pas cher. Et l'accueil… Important pour Anna d'être reconnue, appelée par son prénom, elle qui passe maintenant sa vie en déplacements, pour animer des formations aux quatre coins de la France. Elle, dont la vie en entreprise et le travail en équipe lui manquent encore tant.

- Je vous mets avec Mamy aujourd'hui ?

Anna se laissa conduire et s'installa en face de Mamy, à la petite table du coin, près de la fenêtre. Dehors, c'était une belle journée de novembre.

Anna connaissait Mamy de vue et un peu plus. Delphine lui avait raconté quelques bribes de sa vie. Cette dame âgée venait déjeuner tous les jours à « L'ours blanc » depuis la mort de son mari, dix ans déjà. C'était devenu sa cantine et aussi une coupure dans une journée qui ne comportait plus tellement d'événements.

Mamy avait été avocate. Pas courant pour une femme de son époque. Peu de filles choisissaient cette profession après-guerre et

peu de femmes l'exerçaient. Elle avait fait les deux, avait eu un mari, des enfants. Elle vieillissait seule depuis longtemps et depuis quelques mois, elle perdait « la boule » comme disait Delphine.
Anna se plongea dans le plat du jour, dos de saumon haricots verts. Elle pensait à sa prochaine formation. A presque 50 ans, elle s'était retrouvée sur le carreau à l'occasion d'une fusion. Plus de poste pour elle. Elle avait alors décidé de mener le dernier grand changement de sa vie, elle qui avait géré des projets durant toute sa vie professionnelle. Etait-ce vraiment sa décision ? Avait-elle d'autres choix ? Elle avait essayé pendant plusieurs mois de retrouver un poste salarié mais voilà, « Ils » étaient tous désolés mais elle était trop expérimentée (pour ne pas dire trop vieille), trop chère, trop tout d'ailleurs.
Elle s'était mise à son compte et était devenue formatrice.
Elle expliquait comment travailler en groupe, comment coopérer, comment communiquer. Ce qui soi-disant était inné chez chacun et dont l'absence faisait tant de ravages parmi les salariés. Cet après-midi, le thème était celui de la mixité hommes / femmes en entreprise. Elle se préparait à entendre bon nombre de croyances « les femmes ne peuvent pas commander des hommes, elles ne peuvent pas exercer des responsabilités, etc. ». Que de phrases négatives peupleraient son après-midi qu'il lui faudrait arracher pour mieux les détruire. Enfin, elle s'y essaierait.
- J'étais une belle femme, les hommes me regardaient quand j'étais jeune.
Mamy la regardait de ses yeux clairs. Un regard fixe. Malgré le bruit autour d'elles, les convives des grandes tables fêtaient joyeusement le départ à la retraite, Anna avait perçu très distinctement la voix de Mamy.
- J'étais une belle femme, les hommes me regardaient quand j'étais jeune.
- Oui, j'en suis sûre. Vous étiez avocate, n'est-ce-pas ? C'est Delphine qui me l'a dit.
- J'ai fait mes études à la Sorbonne. C'est à Paris, vous savez ?
- Oui, j'habite moi-même Paris.
Les yeux de Mamy quittèrent Anna et se posèrent dans le vide.

Anna s'était habituée à son nouveau métier mais le sentait par moment complétement vide de sens. Elle qui avait animé des équipes pendant tant d'années, elle qui prenait régulièrement des décisions, elle sur qui ses collaborateurs comptaient, elle qui aimait tellement apporter son aide, elle pour qui le travail en équipe n'avait jamais été un vain mot, sa solitude lui pesait.
Anna avait terminé son repas. 13h, déjà. Elle avait juste le temps de boire un petit café accompagné du traditionnel spéculos avant de se diriger vers le lieu de sa formation. Ce n'était pas loin, à peine un quart d'heure à pied.
Anna consulta la liste des stagiaires de cet après-midi. 11 personnes, sept femmes et quatre hommes.
- Et voilà le café. Je vous ai mis l'addition aussi.
- Merci Delphine.
Anna se reconcentra sur le programme de cet après-midi. Formatrice était un métier plus fatigant qu'elle ne l'aurait pensé. Elle s'exposait aux regards des autres et devait rester en permanence à l'écoute.
- J'étais une belle femme, les hommes me regardaient quand j'étais jeune.
Anna regarda Mamy dont le regard s'était à nouveau posé sur elle mais dont les yeux l'ignoraient. Elle était ailleurs, des portes s'étaient refermées dans son esprit depuis longtemps. Des portes qui ne s'ouvriraient plus.
- Au revoir, Mamy, je vais travailler. A lundi prochain, peut-être.
Delphine raccompagna Anna à la porte.
- C'est triste de la voir comme ça.
- Oui. Cela nous arrivera peut-être à nous aussi un jour. Au revoir, Anna. On vous voit lundi prochain ?

Anna poussa la porte de la salle de formation. Elle arrangea les tables et les chaises en U pour favoriser les échanges. Le thème de la mixité suscitait généralement beaucoup de prises de positions. Des positions ancrées depuis bien longtemps dans les esprits des gens et ne reposant sur rien de factuel. C'est cela qui lui plaisait le plus dans son nouveau travail. Tenter de faire évoluer les opinions,

de changer les angles de vue, de montrer qu'une situation doit être observée avec diverses approches.
Elle était encore seule, les stagiaires arrivaient au tout dernier moment. Elle s'assit et regarda l'écran. Elle y vit le titre de la formation et son nom. Elle posa un autre regard sur sa nouvelle activité.
Elle ouvrait des portes dans la tête de ses stagiaires. C'était cela son métier. Ouvrir des portes, cadenassées depuis longtemps. Elle mettait toute son énergie à faire prendre conscience à des stagiaires d'un jour, qu'elle ne reverrait peut-être jamais, que le présent pouvait être changé, en mieux. Elle les faisait travailler sur leurs propres comportements. Même si en une journée, les portes ne faisaient que s'entrouvrir, c'était un premier pas. Elle ouvrait des portes que des années de management imbécile avaient contribué à fermer.

Anna ouvrait des portes, voilà le sens qu'elle allait donner à son travail, avant que celles de la vieillesse ne dessinent d'autres horizons.

Les pyjamas de monsieur Store

Monique GENDRAULT

Hiver 1967

L'homme me parut immense comme un géant. Sans autre diplôme en poche que mon CAP de sténodactylo obtenu six mois auparavant, je me sentais comme un insecte au milieu d'une jungle hostile prête à me gober toute crue. Les machines hurlaient, grinçaient, crachaient des jets de feu dans un brouhaha de décibels assourdissants. A côté, la roulette du dentiste aurait pu sans crainte rivaliser avec le chant des cigales un jour de grand soleil… mais le temps n'était plus aux rêves. J'avais dix-huit ans et le géant était devant moi habillé d'une blouse grise bordée de biais au col et aux poches. Sur l'une d'elle était brodé un improbable caïman bleu autour duquel on pouvait lire en lettres vertes MONSIEUR STORE. Pour moi ce n'était pas une surprise puisque la veille, le Bureau de Main d'Œuvre m'avait informée qu'une place de secrétaire était vacante dans une entreprise de fabrication de stores. L'employée du BMO avait téléphoné pour prévenir le patron de mon arrivée à 9 heures 30.

Il était 9 heures 25 et j'étais là devant la large face débonnaire de l'homme qui quarante minutes plus tard allait devenir mon premier employeur. Comprenant très vite que l'on ne pouvait s'entendre dans cette ambiance fracassante de tôles, de coups de gueule qui partaient d'un poste de travail vers un autre, dans un local mal aéré baigné dans une lumière tamisée de néon où planait une odeur acide de soudure et de fer fondu qui piquait les yeux et le nez, Mr Store m'indiqua son bureau. De sa place, il me dit comme une première confidence qu'il pouvait surveiller ses gars au travers des cloisons de plexiglas et, m'indiquant l'unique chaise, il entra immédiatement dans le vif du sujet tandis qu'un gros berger allemand aux longs poils roux s'installa mollement à mes pieds. M'étant fait mordre au visage par ce genre de spécimen à l'âge de cinq ans, j'eus toute les peines du monde à me concentrer sur ce qu'allait être mon travail. J'entendis donc la grosse voix de Mr

Store m'énumérer une liste de tâches, entrecoupée de sonneries de téléphone, des jappements de Louky, de coups de marteau et autres gémissements stridents de scies à métaux où s'entremêlaient les battements accélérés de mon cœur qui viraient à la tachycardie : réception des livraisons, frappe du courrier, utilisation d'un magnétophone à pédale car il enregistrait tout chez lui, établissement des factures… Il reconnut qu'il fût judicieux que Mme Dunant restât avec sa remplaçante une quinzaine de jours pour entrer dans les détails, mais la vie en avait voulu autrement.
Mon bureau attenait à celui de Mr Store. Il était plus petit mais mieux meublé et chauffé avec un poêle à bois. Ce serait à moi de réactiver le feu chaque matin avec des bûches et des journaux qui se trouvaient dans l'entrée près des vestiaires. En quelques mots, Mr Store me montra le fonctionnement du magnétophone, me présenta d'un mouvement de main la machine Olivetti que j'étais censée connaître par cœur et m'ouvrant les portes des deux armoires me désigna les ramettes de papier, les chronos, les fournitures, les tampons de l'entreprise etc… Quant à Louky, il s'était couché sous le bureau avec un tel soupir d'aise que je compris immédiatement que sa place préférée était là aux pieds de la secrétaire, le museau posé sur la pédale du magnétophone qui contenait déjà une dizaine de factures à rédiger.
A 11 heures, mon patron quitta mon bureau en disant qu'il souhaitait que je commence sur le champ, qu'il devait s'absenter jusqu'au soir 18 heures environ. Les mots « embauche », « contrat de travail » n'avaient pas été prononcés. Au plus avait-il marmonné que j'étais en période d'essai et que l'on en reparlerait dans deux à trois semaines. La porte se referma sur lui, Louky bailla en se replaçant de telle façon que la pédale disparut sous le pelage épais de son cou trapu qui m'effrayait. Un insecte aurait pu s'envoler, s'échapper par une fente aussi petite soit-elle mais à ce moment-là je me sentis comme une petite souris prisonnière d'un gros matou qui avait donné l'ordre à son cerbère de me garder jusqu'au soir pour son dîner.
J'allais me mettre au travail lorsqu'un visage se présenta au travers de la vitre de la porte de mon bureau. Ce devait être un habitué car le nouveau venu ouvrit et demanda Mme Dunant. Ma réponse ne

lui fit ni chaud ni froid, il livrait une énorme caisse de fournitures pour Mr Store, il était pressé, il était mal garé. Je griffonnai un semblant de signature sur le bon de livraison qu'il me tendait et il disparut aussi vite avec son chariot à roulettes, laissant le volumineux et sûrement très lourd paquet cadeau dans l'entrée. A ce moment-là un ouvrier se présenta : c'était l'heure de sortir Louky pour son pipi. J'en profitai pour m'enquérir justement de l'endroit où se trouvaient les toilettes qu'il me désigna comme une chose lointaine, au fond de l'atelier. Néanmoins, j'en pris acte, cela pouvait servir et saisissant ce moment de pur bonheur que je devinai hélas rare et éphémère – l'absence du canidé - je me ruai comme une folle sur la pédale du magnétophone pour la poser sur mon bureau.
La journée se passa comme un marathon au rythme de la prise de messages téléphoniques, de la rédaction de factures, les écouteurs sur les oreilles, les pieds sous le ventre de l'animal et les mains tantôt sur le clavier de mon Olivetti, tantôt actionnant la pédale du magnétophone que j'avais posée dans un tiroir, parfois à droite, parfois à gauche, testant la meilleure solution à adopter à mon problème. Dans la corbeille, les courriers ratés s'amoncelaient et j'aurais volontiers étranglé de mes propres mains ces marmots qui prenaient un malin plaisir à hurler dans le dos de leur père débitant d'une voix laconique une suite de courtes lettres et de factures démentielles truffées de mots tarabiscotés et de références que je devais retrouver dans le gros catalogue bleu sur lequel ricanait le même improbable caïman que j'avais vu sur la blouse de Mr Herblain. J'avais pris connaissance de son nom sur les doubles de correspondances qui me servaient de modèles. Pour clore chaque facture, il répétait la même phrase « ne pas oublier HT et TTC ».

Entre temps, à midi, j'avais avalé le sandwich que ma mère avait glissé dans mon sac « au cas où » et à 14 heures, j'avais traversé tout l'atelier pour me rendre aux toilettes sous le regard un peu curieux et amusé de la vingtaine d'ouvriers qui reprenait le travail.

Le patron revint à 18 heures. A son air renfrogné, je compris que le gros matou n'était pas content et que la petite souris allait en prendre pour son grade. L'objet du courroux de Mr Store était le fameux paquet cadeau resté tel quel dans l'entrée. Comment ? Je ne l'avais pas ouvert ? Je n'en avais pas vérifié le contenu avec le livreur ? Et s'il y avait un problème, comment allait-il faire à présent que j'avais signé ? Bien évidemment je n'avais aucune réponse à apporter à toutes ces questions. Quant à Louky, qui de toute évidence connaissait son maître, se gardait bien de se manifester. Il fallait que l'orage passe et l'orage passa.
- Une dame des Nouvelles Galeries a appelé, elle voulait savoir pour les pyjamas commandés : bleu, vert ou écossais, dis-je d'un ton faussement naturel.
Comme par miracle, l'énorme torse se dégonfla, le visage s'apaisa. Oui, bien sûr, quelle couleur, n'importe mais pas écossais, il avait horreur de l'écossais. Il se dirigea vers son bureau suivi de son chien. Je rappelai les Nouvelles Galeries.
Le lendemain, je ne retournai pas chez Mr Store. Il faut le reconnaître, les années 60/70 étaient l'âge d'or de l'emploi. Trois jours plus tard, le BMO me trouva un autre poste. Cette fois-ci, je tins bon et longtemps : 41 ans, 6 mois et 18 jours.
Aujourd'hui, tandis que j'écoute chanter les cigales dans cette région magnifique qu'est la Provence, je me demande encore quelle tête fit Mr Store en ouvrant le paquet des Nouvelles Galeries, découvrant ses pyjamas écossais.

Lettre ouverte à Vincent

Colette VALLET

Cinq heures du matin, je me lève avant la sonnerie du réveil. C'est bon signe, je ne rencontrerai donc pas la Chef et je ne bosserai pas avec Martine, la plus belle garce des techniciennes de surface du collège S***. Ah ! ça fait du bien de commencer cette journée bénie. Café, gâteaux Petit Marquis au cacao, pomme bio, et ce supplément vitaminé qui me permettra de supporter les cris des élèves et les odeurs d'urine de pubères dans les toilettes de garçons. Je prends le bus, s'il pleut, et je vais à pied là-bas, s'il fait froid. Un coup d'œil à la fenêtre : c'est dit, je marche.
À cette heure-là, il n'y a que les chats errants qui flairent les phéromones des femelles ou les arêtes de morues. Un joggeur en bonnet qui exhale une brume buccale visible dans la lueur des réverbères. Mes talons tapent sur le bitume, je pousse la porte vitrée. Il n'y a personne à la loge : ni le syndiqué de l'U***, ni la beauté blonde peroxydée. Je monte l'escalier, et regarde le carrelage qui me fait penser aux carreaux jaunes et marron avec mouchetures de la cuisine de ma grand-mère. La tête baissée, je me hâte jusqu'aux portes vitrées qui ne ferment pas et laissent passer le froid. Je traverse la cour, passe la porte du collège qui a été inauguré en octobre. Les locaux ont encore belle allure. Les vitres sont propres, le sol impeccable, ça sent bon le détergent. C'est grâce à nous, à Farida et à moi, que ça brille.
Je monte au premier étage, je m'habille dans le cagibi, j'enfile ma blouse violette et sors mon chariot. Tout y est en place, le sac noir de 100 litres suffira à ramasser les déchets, un mouchoir en papier, un emballage de barre chocolatée, une copie déchirée, un pot de cancoillotte renversé, un crayon de papier cassé en deux. Ça va, on a vu pire. J'entre dans les salles : tiens c'est la salle du professeur de français, un quinquagénaire sanguin, regard de Russe de Sibérie, un commissaire du peuple du temps de Staline, barbe qui adoucit le visage rond et rosacé. Je prédirais un AVC d'ici 20 ans, ou des crises de goutte à répétitions. Il m'impressionne, cet homme, quand je nettoie les WC de garçons, je tremble quand il crie pour

remettre au travail sa classe. Je ne peux pas continuer à lessiver le sol, et les poils de mon balai se hérissent autant que les miens. J'écoute pour savoir si les mots varient d'un jour à l'autre. Quel coffre !
Je n'arrive pas à voir s'il me salue ou pas, quand il traverse le couloir pour aller dans la salle d'informatique.
J'ai le dos plaqué contre la porte très lourde - c'est la faute des pompiers, de l'architecte, des ouvriers du bâtiment, des réglementations qui exigent de confiner les gosses pour les mettre à l'abri du feu. Elle pèse tant cette porte que je dois bloquer mes pieds au sol, sur cette saleté de lino qui se marque des traces noires laissées par les semelles des gamins. J'attends en loucedé que la classe s'installe et que la salle soit fermée avant de montrer ma tête. Je ne suivrai pas des cours de soutien en langues anciennes avec ce professeur, trop peur du tonnerre qui sort de sa bouche. En tout cas il laisse sa salle dans un état correct.
Je passe le balai serpillière dans tout le couloir. Je jette un regard sur les emplois du temps affichés à l'extérieur des salles. Ah ! Voilà la salle de la professeur d'anglais, une rouquine permanentée, qui n'use pas son peigne, celle-là. Un genre de femme vieillissante, qui croit encore qu'elle habite La Maison Bleue de Maxime Leforestier. Elle aussi, elle a des crises de colère, mais les gosses ne lui en veulent pas. Ils savent que la sorcière peut tantôt leur faire manger une pomme empoisonnée tantôt leur donner un coup de baguette magique pour aller danser au bal du Prince. Chez elle, ça sent les bâtonnets d'encens, ou la sueur des grands de 3° qui ont travaillé dur la veille. Je suis coulante avec elle, car elle demande à ses élèves de mettre les chaises sur les tables le mercredi à midi, ce qui me permet de nettoyer facilement et de ne pas me casser le dos à les soulever.
Tiens, la salle d'histoire du grand professeur au physique de danseur étoile - un quadra sur lequel je ne pose que des yeux neutres, pas de concupiscence ressentie, pas de libido bouillonnante ! Ça ne me regarde pas, tout ça. Il y a de l'ambiance dans ses cours, les gosses éclatent de rire ou font un peu plus de sport qu'ailleurs. J'ai l'impression que l'ancienne adjointe du

proviseur (Oh ! Celui-là !) a regroupé tous les bruyants, les sanguins et les tonitruants dans le même coin.

Faut pas se plaindre non plus, car il n'y a pas encore de dégradation, les murs ne sont encore salis, et les tables sont intactes. Je maudis celui qui a choisi le mobilier, les chaises pèsent trop lourd. De la ferraille sans tubulures évidées, c'est l'ongle incarné garanti quand on s'y cogne l'orteil. Mes narines frémissent quand je respire l'air confiné, et les odeurs de colle et de peinture. Nous serons déjà mortes quand on nous aura expliqué comment lancer une action collective pour incriminer les artisans et le maître de travaux.

Ce qui m'effraie dans les corridors, c'est qu'on se croit dans un centre médicalisé. Pourtant les extincteurs et l'absence de corbeilles à papier n'ont rien à voir avec les déambulateurs et les bruits de plastique des anti-fuites urinaires. Aïe ! Voilà la sonnerie qui me vrille les tympans, on se croirait dans un pénitencier quand un locataire se fait la malle. Encore quatre salles et je descends au rez-de-chaussée pour nettoyer la salle la plus maudite après la salle d'étude, celle des professeurs !

Les salles de français sont coquettes, on y trouve des affiches de romans, de spectacles théâtraux et circassiens, il y a même des plantes grasses. C'est la clairière dans la forêt du Petit Poucet. Les tables sont disposées de façon traditionnelle. On apprend beaucoup sur les humains qui les occupent en regardant leur façon d'aménager leur espace : il y a ceux qui vivent en dehors du collège et ceux qui se sentent à l'étroit chez eux et s'y installent.

J'apprends des choses en vidant les poubelles : le professeur qui chasse les mâcheurs de chewing-gum en tapisse le fond de gomme, celui qui est gourmand de feutres de tableau blanc y entasse les cadavres. On ramasse les chiffons laissés au sol comme si l'enseignante attendait un ramasseur de mouchoir parfumé. On s'étonne qu'il y ait encore un spécimen de professeur orienté « tri sélectif » qui remplisse la boîte jaune de récupération.

Quand nous faisons le bilan, Farida et moi, nous rions et beaucoup plus que quand la collègue toujours malade du bâtiment d'en face nous laisse les dortoirs où les jeunes gorets projettent les yaourts au plafond ou se débarrassent de leur bouteille de Fanta sous leur armoire et les escaliers jonchés de crachats écumants. Nous ne nous laisserons pas faire, il y aura bien une occasion de lui faire payer ses vilaines actions.

Je tourne la clef dans la serrure : ça y est, je suis dans la salle des professeurs. Je commence par la salle de la photocopieuse où j'époussette les ordinateurs, et me mets à quatre pattes pour nettoyer le toner, cette poussière d'encre noire qui a été renversée de son réservoir. J'ai l'impression que je noircis mes poumons à chaque rotation d'éponge. Je lave le sol dans le salon où ces messieurs et ces dames prennent le café et dénigrent les élèves et les administratifs. Il faut fermer les casiers dont les portes en ferraille peuvent me lacérer le cuir chevelu, il faut refreiner mes envies de faire la vaisselle. Ils n'ont qu'à laver les verres Duralex, les mugs culottées de thé, les couteaux croûtés de roulé au chocolat séché qui s'entassent dans le bac de l'évier. Le torchon à main est roulé et sent le moisi, faut dire qu'il n'y a pas de crochet pour le pendre. Qu'ils ne comptent pas sur moi pour en visser un. La salle commence à sentir bon. Je vais dans les toilettes, chez les femmes, ça passe encore, depuis que j'ai placé un mini sac dans la poubelle, je ne suis plus confrontée aux protège-slips et aux tampons grenat. Je souris quand le distributeur de papier essuie-mains est encore en panne. Il ne se passe pas une semaine avant qu'elles ne le mettent hors service. Du côté des hommes, c'est moins plaisant, les urinoirs ne doivent pas leur aller, et ils ne connaissent pas le mode d'emploi du balai de ch***. Je me suis plainte auprès de mon porte-parole qui elle-même a parlé à son porte-parole : il y donc eu quelques améliorations. Il reste deux mois, je crains de devoir à nouveau me pencher sur le problème.

Je ne donne pas quatre ans avant que l'établissement ferme. Le nombre des élèves diminue, les administratifs subissant les directives d'austérité permettent que le corps enseignant dépérisse

et que les services se morcellent sur plusieurs établissements. Je le regrette, moi, la vacataire de service qu'on déplace aussi à peu de frais.

Mon truc, c'est la randonnée. Rien de tel pour effacer la semaine de travail. Ce que j'aime ce sont les balades en forêt par tous les temps, je crapahute avec des amies sur les chemins pentus ou plats, je ne fais pas la chochotte, l'air pur, les odeurs de feuilles mortes, les chants des oiseaux, c'est ce qui me fait circuler le sang. Je déborde d'énergie en rase campagne. Je porte un sac à dos plein de rouges-gorges, d'écureuils, de crins arrachés aux barbelés, de miettes de bouse séchée et de brindilles d'églantine. Moi, je ne marche pas avec une canne à bout d'acier, ni avec des collants fluos, ni avec un baladeur, je vais sur les sentes, les narines ouvertes, les oreilles tout autant. Tous les pores de mon corps se dilatent. Je ne manque rien de ce qui vibre, frissonne, ou se tait. Et tout ce bonheur, je veux bien le partager avec vous.

Josyane.

Midinette

Andrée JACQUET

Monsieur P, sourire aux lèvres, entre à grands pas. En quatre enjambées il est près de l'établi où il dépose un très gros rouleau de tissu et, de plus en plus souriant, précise : « L'ouverture du Salon est dans huit jours. Je reviens après-demain. » Devant les yeux ronds, le hochement de tête et le gros soupir de Françoise, il devient charmeur : « Ne m'en veuillez pas, vous pensez bien que ce n'est pas de ma faute, j'ai été retardé par les ouvriers qui ont monté le stand, je reçois le tissu à l'instant et vous l'apporte aussitôt…Allons, vous n'allez pas me laisser tomber… » Elle a beau tenter de protester, dire que chaque année c'est le même affolement, que ce phénomène récurrent l'exaspère, qu'elle va devoir retarder ses travaux en cours pour le satisfaire, rien n'y fait. Monsieur P, tête penchée, bras croisés, la regarde si ingénument, comme l'enfant attendant son bonbon ou le toutou son morceau de sucre, qu'elle fait taire son inutile velléité.

Il sort de sa poche un papier où sont griffonnés quelques mesures et un croquis, explique comment il souhaite que soient assemblés les divers panneaux de tenture murale, de façon à ce que son stand d'exposition se trouve habillé en ménageant certaines ouvertures. Elle regarde l'énorme rouleau. Elle sent déjà dans ses bras le volume et le poids des panneaux cousus ensemble, et elle connaît bien la problématique du pliage final. Travail ni artistique ni compliqué, mais simplement tuant. Elle le refuserait à toute autre personne, mais elle a de la sympathie pour Monsieur P qu'elle connaît depuis longtemps. Ce jeune antiquaire lui fait réaliser des décors pour ses clients et vient régulièrement dans sa boutique. Grand, brun, beau et sympathique, il est la coqueluche de ses stagiaires.

Un jour, il lui annonce qu'il est en train de faire restaurer son appartement, avec l'intention de proposer à une belle revue de décoration un reportage, avec photos. Plein d'enthousiasme, voulant la stimuler et l'associer à son projet, il lui promet que le nom de son atelier-boutique figurera dans la légende des clichés où

l'on pourra voir ses travaux. Fière et reconnaissante, elle le remercie, sans trop s'illusionner toutefois sur la finalité de l'entreprise. Elle se rend donc à son domicile, dans une rue piétonne du centre ville. C'est un appartement dans un bel immeuble ancien, qui ne manque pas de charme. Les vieux planchers ont été peints par un artiste. Les motifs ont des couleurs chaudes, discrètes. Sur le haut des murs, des frises ouvragées à main levée rappellent les motifs et les tons du parquet. Le mobilier d'époque à la sombre patine est mis en valeur, trouvant naturellement sa place dans cet écrin blond, raffiné. L'éclairage, indirect et savamment dispersé, vous plonge dans une atmosphère de douceur, de bien-être. Françoise envisage l'habillage des fenêtres et des canapés dans des étoffes contemporaines : un taffetas à rayures contrastées pour les stores bouillonnés de l'entrée, de la toile écrue pour les doubles- rideaux du salon, une toile unie, de couleur kaki, pour les housses et les coussins des deux énormes canapés trois places. Il lui demande de créer, pour ces coussins, un décor avec application de galon. Connaissant ses goûts, elle préconise un passepoil écru, du même ton que les rideaux, pour souligner les arêtes des housses et des coussins. Le galon plat, en application, sera étroit, strict, également écru, cousu à quelques centimètres des bords, et, pour avoir un motif qui égaie, une circonvolution rectiligne, à la Grecque, apparaîtra dans chaque angle. Elle dessine ce qu'elle vient d'imaginer. Son projet accepté, elle se met au travail avec plaisir.

Son arrière-boutique donne sur une rue étroite où se trouve un petit café-restaurant. Là viennent surtout des étudiants et des artistes. Le patron, un gros moustachu, se met chaque jour à midi tapant sur le pas de sa porte, en tenue de cuistot. Il frappe dans ses mains et crie à la cantonade : « A table ! A table ! » Folklore de quartier bien sympathique. C'est juste après ce cri de ralliement convivial qu'elle a vu arriver un jour Monsieur P, tout excité : « Catherine Deneuve vient à Toulouse tourner le film d'André Téchiné « Ma saison préférée. » J'ai proposé à la production la location de mon appartement pour loger la star pendant la durée du tournage qui commence au mois de juillet. A vous d'imaginer le temps qu'il vous reste pour terminer mon chantier. »

Catherine Deneuve ?... Catherine Deneuve ! Instantanément, elle la voit évoluer dans ce décor paraissant imaginé pour elle. Comme il lui irait bien ! Elle la voit arriver dans le salon, s'installer sur le canapé, pousser d'un pied nu ses chaussures, et, avec un soupir de satisfaction, dégager d'une main désinvolte son cou gracile de sa blonde et opulente chevelure, en appuyant son dos sur « ses » coussins…Elle sent s'éveiller en elle la midinette qui dans le cœur de toute femme sommeille.

La voix de Monsieur P la ramène à la réalité :

- Pensez-vous y arriver ?

- Y arriver… Les stores et les rideaux sont faits, installés. Les housses et les coussins seulement coupés. Je peux confier le montage des housses à mon apprentie, mais la pose du galon est bien délicate. Je vais devoir la faire seule. Douze coussins, réversibles, donc vingt-quatre applications de galon avec motifs aux angles. Vous rendez-vous compte ? Non ! Vous vous rendrez compte quand je vous aurai précisé que cela représente 104 mètres environ de galon à coudre, à la main, de chaque côté, donc 208 mètres de couture, sans compter le temps de situer ce galon au bon endroit et de le maîtriser avec des épingles afin qu'il soit cousu bien droit. Il faudra ensuite placer les fermetures à glissières et coudre les plateaux des coussins aux plate-bandes passepoilées…

Elle est accablée. Une pensée stressante s'impose à son esprit : « Je dois y arriver, il le faut. Catherine Deneuve !… » Elle lui apparaît à nouveau, sortant de la salle d'eau dans un déshabillé dragée, puis sirotant un café brûlant, debout dans la cuisine, adossée au garde-manger grillagé, et dans une robe à fleurs, claquant la porte d'entrée, glissant dans l'escalier d'un pied léger…Comme elle est restée belle ! Quelle classe ! Elle ne peut la décevoir.

Mais elle n'y arrivera jamais, malgré ses dix heures de présence quotidienne ! Elle ne peut pas coudre sans interruptions. Là interviennent les « heures improductives », celles consacrées aux futurs clients, à la rédaction des devis, aux coups de téléphone intempestifs, à l'examen du courrier, à la réception des représentants, aux déplacements chez les fournisseurs…Tout en effectuant les travaux en cours il faut s'occuper des travaux futurs, pour que tout s'imbrique et ne pas faire attendre trop longtemps

chaque client. Elle baisse les yeux sur l'imposant canapé tout nu, là, devant eux. Son air abattu n'a d'égal en profondeur que l'air désolé de son interlocuteur.
Planté devant elle, il écarte légèrement les bras en signe d'impuissance, puis, à son habituel beau sourire succède un éclat de rire en cascade :
- Ah, ah, ah ! Je vous ai bien eue ! C'est une blague, évidemment !
Et, pour se faire pardonner, riant et riant encore, le vilain jeune homme la prend dans ses bras, la soulève du sol et l'embrasse sur les deux joues.

Mon corps travaille et c'est très bien !

MELH

" Quel que soit le cercle d'enfer dans lequel nous vivons, je pense que nous sommes libres de le briser. Et si les gens ne le brisent pas, c'est encore librement qu'ils y restent. De sorte qu'ils se mettent librement en enfer." Sartre

Si l'enfer est sous nos pieds, alors je le foule tous les jours.

Croire au Diable et au mal surnaturel n'est plus nécessaire, il y a sur terre des gens qui de manière très naturelle sont capables de faire le mal, de le faire voir, sentir, toucher et même goûter.

Le mal n'est pas original, il respire, mange boit, entend, sent, voit.

C'est une pièce sombre de moins de 9 mètres carrés sans fenêtres. Serrée entre un grand bureau, une grande armoire et une étagère, c'est là que je suis. Certains appellent cet endroit l'aquarium, la caverne, d'autres la niche, le tombeau, c'est ici que je respire.

J'ai reçu le placard, et mon corps les coups dans l'intimité ou en public pour me rappeler que ma place est dans ce placard. On ne m'appelle pas par mon prénom mais par celui de celle à qui je succède. Je suis l'Autre.

Les premiers temps, j'ai pensé qu'on m'en sortirait. Ma peau devenait plus dure à tout porter, plus sombre à tout supporter. J'ai demandé à mon corps de mieux travailler, à mes globules rouges de bien circuler, à mon cœur de battre, à mon nez de respirer.

Comme je suis affalée, le corps affaissé, j'ai juste l'espace nécessaire pour lever un bras. Ma main tâtonne et mes doigts se crispent sur le clavier. On me demande mon nom, mon âge, mon sexe, ma profession : Moi, 35 ans, (mon sexe ne regarde personne!), Tafwoman.

Une cloche sonne. J'entre dans un salon, je fais connaissance avec d'autres personnes qui se présentent bien, tous ont une bonne situation et se réunissent sur le forum pour inaugurer le salon du TAF.

Je leur raconte avec quelle impatience j'attends qu'un archéologue découvre mon tombeau et commence à décrypter mon quotidien, de la tâche brunâtre sur la table, au sol rayé, en passant par les murs jaunis derrière les meubles vieillots.

On me répond par une succession de tirets, de parenthèses et de ronds qui s'assemblent et qui n'ont pas de sens pour moi, je pense aussitôt qu'ils se moquent de moi et je leur fais savoir. Je suis éjectée du salon, me voilà bannie.
Ce n'est pas les autres qui m'ont mise là, c'est moi qui m'y suis mise. Ce n'est pas les autres qui me gardent en enfer et me retiennent, ce n'est que moi. Je suis libre et si je l'ai oublié, je dois retrouver ma liberté.
Le couloir est longé par des espaces plus larges les uns que les autres. Avant d'arriver à mon tombeau, on passe devant une pièce toujours ouverte. C'est l'endroit le plus convivial de l'établissement, il adoucit tant les humeurs qu'il y a des chaises. On y parle de tout et de rien. Et c'est dans un esprit de convivialité qu'on s'y réunit chaque jour pour animer une conversation à travers la porte quand l'un urine et l'autre va à la selle. Parfois, il arrive que certains soient beaucoup moins à l'aise à discuter une fois la culotte baissée, ceux-là sont perçus comme les moins sociables de l'établissement. On doit toujours leur permettre d'être à l'aise et de se détendre.
J'entends parler de la T2A. J'imagine alors un nouveau groupe pop rock ou un boys band mais aucune musique n'a retentit aussi loin que ma solitude dans mon tombeau.
Ce qui me sauve, c'est l'imagination. Je vois des odeurs, je sens des couleurs, j'entends des goûts. Et quand on me maudit, j'imagine que je porte un arc en ciel en guise de ceinture.
La cadre supérieure, chef des surveillantes, glisse et peut se mouvoir aussi habilement qu'un animal jusqu'à mon tombeau. Elle aime marteler ses talons contre le sol, elle n'aime pas la terre. Elle lance toujours des paroles noires qui volent, se perdent et assombrissent la face du ciel, elle n'aime pas non plus le ciel. Elle n'embrasse pas, elle mord. Elle a tellement peur de ne plus être crainte et de ne plus être nourrie qu'elle s'agite constamment. Ses cheveux courts finissent en virgule sur le front et les tempes, un manteau de laine jaune écru flotte autour d'elle et sa bouche est toujours aiguisée. Elle marche, reluque, jauge, lève son sourcil. Et tout le tragique tient du désir de ressembler au Diable en Prada, en pensant qu'à l'imiter on portera un jour du Prada. Gare à celles

qui ne finissent pas assez tard après l'heure, gare à celles qui ne commencent pas assez tôt avant l'heure.
La directrice quant à elle est coquette, elle aime la terre, elle a un jardin. Elle a l'échine courbée pour mieux voir ce qui pousse, elle aime planter les graines qu'elle prend soin de choisir, esclave de la floraison de son jardin, elle attend le ciel et la lumière. Elle est comme un végétal élastique, sa corolle élastique, c'est son adjoint. L'élastique, ça tire, ça claque, ça fait mal, on ne peut pas faire confiance à un élastique, il va toujours dans les deux sens, jamais dans un.
Alors qu'elle passe devant mon corps, une infirmière passe et se raconte.
Elle pose là, au milieu du couloir :
10kg « de pression hiérarchique »,
20 kg d'idées suicidaires dans « Y en a qui pense au suicide ici ! »,
Elle mélange avec 5 grammes d'empathie « J'écoute mes collègues ! »,
Puis, elle touille avec 5 Kg de fuite « Mais je pense à moi avant tout ! »,
Elle laisse couler 10 kg « de menaces »,
Mets une pincée de « Je vais me tirer ! »,
Saupoudre avec 10 kg de harcèlement « On nous rappelle sur nos arrêts maladies et nos congés ! »,
Elle sort alors du four le gâteau : « On va retrouver un pendu ! ».
Puis légère, elle court avec son chariot de médicaments.
Je me dis qu'elle a finalement attrapé la RPS une maladie contagieuse qu'on attrape en travaillant.
Qu'est ce qu'être malade sinon révolutionnaire ?
Nous sommes habitués à cacher nos pensées si bien qu'à la fin nous nous cachons à nous-mêmes. Être soi-même est un acte révolutionnaire.
Chaque semaine nous attendons notre tour. Et ce n'est pas de front que l'attaque est portée par la cadre supérieure et l'adjoint, ils pensent qu'on serait bien trop content qu' on s'occupe de nous, au contraire l'attaque se fait par le mépris.

Chaque semaine ils trouvent une personne à qui rompre les os. Ils ont beau avoir deux jambes chacun, ils ne peuvent emprunter qu'un chemin à la fois.
Et après avoir rongé nos os, vient la récompense, un cadeau accordé et validé, un chocolat à noël comme une caresse, quand le sapin de noël a été retiré. Voilà comment nous sommes devenus des chiens apprivoisés, à l'image d'une femme à genoux devant son Dieu, d'une femme afghane à genoux devant le public d'un stade.
Quand c'est mon tour, j'imagine un cirque coloré. J'aime la courbe de la scène et son chapiteau qui se dresse dans le sol pour toucher les nuages, je l'aime car il aime la terre et le ciel. Quand je regarde autour de moi, tout le monde est déguisé, de noir, d'or, de rouge, de blanc, de rose, de bleu et de vert. Une musique entraînante tambourine confiante sous la voix de Mr Loyal.
C'est quand on porte un déguisement qu'on est nous même. A force de se déguiser, ils ont fini par plus pouvoir retirer leur déguisement puis ils ont fini par s'aimer dans leur déguisement qui n'en est plus un. Loups, il y a parmi eux les vampires, ce sont les pires vamps.
Il faut s'en méfier. Ils sont près de vous. Avec un bonjour, ils vous tendent la main pour mieux vous dire adieu. A la croisée des couloirs, ils vous ouvrent la porte pour mieux la fermer sur vous. Ils vous sourient la bouche si grande ouverte qu'ils ne peuvent plus s'arrêter d'agiter leur langue une fois que vous passez. Pourquoi ? Parce qu'ils ne savent pas la tenir, ils s'approchent près de vous, de plus en plus près de vous, il vous respire parce qu'ils ne peuvent pas vous sentir.
Un jour, un grand homme vient accompagner d'un petit homme laver les vitres de chaque pièce et de chaque chambre.
Le comble pour un laveur de vitres est de se retrouver dans ma pièce, sans fenêtre et sans vitres à laver.
Alors que je ne m'y attends pas, le grand homme frappe à ma porte.
Dans mon placard, il arrive à trouver quelque chose à laver : la porte.
Il regarde mon bureau s'étonne puis se concentre à laver ma porte.

Doucement, il décolle l'étiquette sur ma porte. Il commence le ménage de cette porte.
Il ferme la porte, nettoie le dos et à nouveau le ventre puis s'en va.
Le petit homme, vient et sur la pointe des pieds tente de coller l'étiquette sur le ventre de la porte. Je l'observe de l'intérieur. Je le vois à sa peine.
Alors, j'ouvre : - Je m'en charge.
Soulagé, il repart sur le plat de ses pieds, je colle au ventre de la porte fumée du placard « Psychologue clinicienne »

Paco et le trident camarguais

Catherine BINON

Le texte en italique est extrait d'une conversation retranscrite verbatim lors d'une visite de l'atelier de Paco. Cette traduction écrite ne rend plus compte de cet accent du sud qui chante la langue française. C'était une matinée de mai 2013.

Le piaillement des oiseaux est interrompu par les claquements réguliers d'une agrafeuse pneumatique. Le ronronnement du compresseur nous mène à l'atelier, juste à gauche, après le portail gris, dans le prolongement d'une maison marseillaise.
Une chaise, pieds en l'air, siège sur une table, d'autres sont alignées, ou encore suspendues au plafond : il ne s'agit pas de s'asseoir, la station debout semble définitivement privilégiée. Plusieurs tables dispersées dans le lieu délimitent les plans de travail ; de larges plaques de bois accrochées au mur répertorient la forme des outils par des traces au feutre rouge et vert. Les clous attendent la fin du jour pour retrouver le tire–sangle, le ramponneau ou le marteau de garnisseur. Les planches de l'Encyclopédie alignaient déjà ces outils, flanquées parfois d'une gravure de la fabrique où figuraient des hommes à la besogne : les tapissiers-décorateurs.
Mais là, juste là, Paco travaille sur une carcasse de chaise renversée, laissant apparaître le beau croisement de bandes en toile de jute, fixées par l'agrafeuse. Qui de nous a l'idée de se contorsionner pour vérifier la fabrication du fauteuil que l'on occupe ? Ces fauteuils-là nous rendent oublieux de l'ouvrage : tout est fait pour que notre fessier jouisse d'une assise parfaite.
« J'ai commencé à quatorze ans par le garnissage de voiture…Tout ça c'est très important pour la suite…Ça, c'était une façon d'être dans l'apprentissage. Je travaillais huit heures par jour sauf le jeudi, c'était le collège le matin… mais je retournais à l'atelier l'après midi, pour préparer l'atelier pour le lendemain…J'ai quitté l'école à quatorze ans…C'était à Arles…À l'époque tu trouvais facilement du travail…Mon premier patron, c'était un espagnol, monsieur Cano. Et ensuite je suis passé chez un grand décorateur, un des plus

grands de la région : Leprêtre…Lui, m'a affiné…À l'âge de vingt deux ans…J'ai commencé en soixante cinq, soixante six…Et puis après j'étais patron. Je me suis installé à Marseille. »

Les vocalisations des oiseaux accompagnent l'accent de Paco ; le fond sonore de la radio parisienne rappelle qu'ailleurs on ne traîne pas sur les voyelles, pas davantage sur les nouvelles : on passe indifféremment des éventuels méfaits de la cigarette électronique au mariage pour tous. Paco note, tout de même, que la cigarette électronique est probablement nocive pour la santé et pas seulement pour ceux qui l'utilisent. Il peut, en fait, commenter les informations, continuer son travail et parler de son métier.

« On le dit, le métier, il faut le faire dans les règles de l'art. On reconnaît un tapissier à son coup de main… parfois c'est signé…celui là n'est pas signé mais il a été fait en 1950…au mois de juillet…y'a des fauteuils qui sont signés soit par une étiquette qui est collée ou le mieux au fer rouge…il nous arrive de tomber sur la signature des grands maîtres, à ce moment-là on prend la signature…On laisse la signature sur le fauteuil mais par contre on prélève le nom avec un fusain ou un crayon sur un morceau de papier fin qu'on garde précieusement…C'est rare…Les meubles Boulle sont signés, certains créent des carcasses…Ça c'est l'ébéniste et après il y a le tapissier qui lui aussi signe…Moi je signe mais pas de la même façon.. ».

Le fauteuil mis à nu, sans crin, sans toile et sans semence, révèle son origine, le tapissier inscrit son geste dans la continuité d'un autre artisan, celui de l'ébéniste. Marque en creux, étiquette ou pochoir sont autant d'indices pour une confraternité imaginaire : un autre tapissier, à un autre moment à recouvert la carcasse du fauteuil, tour à tour ils en renouvellent l'existence.

« J'ai pris le trident de Camargue et je signe comme ça, je suis de Camargue…Je le fais une fois que la garniture est finie…Je marque la date aussi…mais je n'ai jamais défait un fauteuil signé par moi, depuis l'âge de vingt deux ans que ça soit les tentures, les rideaux, les têtes de lit mais sous les tentures murales je ne laisse pas de marque, il n'y a que le client qui le sait. Les tentures, c'est aussi une spécialité du tapissier…mais tous les tapissiers ne signent pas leur travail…C'est une habitude que j'ai prise...le trident, ça me fait plaisir, c'est chez moi…Ce sont les gardiens là-bas qui s'en servent pour trier les taureaux…ils sont à cheval avec leur pic, au bout, il y a le trident,

pour séparer la bête du troupeau…ça aurait pu être la croix de Camargue, l'ancre de Camargue mais c'était trop compliqué à dessiner… ».

Le signe de Paco se fait en quatre coups. Il dessine la forme à la craie plate sur la table de travail. Si d'aventure, vous trouvez, un trident, sur le fût d'un fauteuil hérité d'une grande tante, il pourrait bien être question de cet artisan-là dont l'exercice rassemble plus de cinq décennies de travail.

« Là, je mets les sangles en toile de jute et je vais coudre les ressorts et mettre la garniture…On met du crin…On fait les piqures…On donne une forme…Il y a quatre ou cinq points, ça dépend du style de la chaise…Nous avons plusieurs aiguilles droites ou courbes qui nous permettent de faire la garniture…Il faut le voir, ça se comprend facilement… ».

Une planche de bois, au mur, est réservée aux aiguilles. Si l'on comprend que leur utilisation à l'aveugle doit correspondre à de longues et patientes heures d'apprentissage, une démonstration totalement maîtrisée laisse penser à la facilité de l'étape. Nous pouvons juste y croire en attendant de le faire.

« Il y avait quatre ressorts, nous allons mettre suffisamment de ressorts de façon à ce que ça ne bouge plus…On peut le laisser une quinzaine d'années, ça ne bougera pas… ».

Une stabilité de quinze années : quel objet technique conçu de nos jours offre une telle longévité ? L'obsolescence programmée des meubles devrait être annoncée sur les fiches techniques.

« Un bon fauteuil, c'est ça…appuie…c'est du crin…Il faut bien le marier quand tu le places et le coup de main doit être le même…pour éviter une rigole…c'est tenu avec les lacets… ».

La boule de crin, plutôt légère, est saisie des deux mains. Paco la manipule, l'aère puis saisit un fil pour maintenir la fibre. Cette étape est répétée jusqu'au recouvrement de la toile forte. Le parti pris des matériaux vient tant de leur résistance au temps qu'au confort qu'ils procurent.

« Ça dure quinze ou vingt ans, on change le tissu mais pas l'intérieur…y'a des matériaux qui correspondent au travail à l'ancienne…Des sangles en plastique et de la mousse de dix centimètres, ça n'a rien à voir avec le travail… On avait une façon de travailler le coussin en mousse, parce qu'on savait que c'était de la mousse, donc entre la mousse et le tissu, on cousait tout le tour, un tissu qu'on appelle la cale, on laissait un peu d'ampleur pour mettre

des plumes, pour ne pas sentir la mousse…parce que c'était une catastrophe, la mousse…En fait on ne voulait pas qu'il y ait de contact entre le corps et la mousse…la mousse, c'est un impact qui n'a pas à voir avec le travail du tapissier…y'a pas de recherche, rien du tout…même ça, ça ne se fait plus aujourd'hui…Voilà ce qu'on nous donne, c'est déjà moulé…prêt à être mis sur une plaque de contre-plaqué…Le résultat c'est que celui qui achète dit qu'il est beau ce fauteuil…mais il est beau de l'intérieur ? ».

La mousse est à la tapisserie ce que Monsanto est à l'agriculture. C'est un matériau mou, qui s'écrase et s'affaisse. De plus, son nom de polyuréthane (TDCPP et penta-BDE) est transformé pour des questions d'image, et donc de vente, en mémoire de forme. Mais nous l'avons compris une mémoire qui s'écrase et s'affaisse.

« Du travail, il y en a en pagaille dans la tapisserie malheureusement il n'y a plus d'apprentis ni d'ouvriers…Il y a des grandes écoles, l'école Boulle, c'est très, très bien mais c'est très cher…Pour apprendre ce métier, il faut apprendre sur le tas…Comme moi…On tombe sur un gars comme monsieur Leprêtre, on apprend à travailler à l'ancienne…pas de produit comme la mousse ou des trucs comme Ikia ou Ikéa, je ne sais plus…C'est ça la différence des machins en mousse qui n'ont pas de résistance et au bout de six mois, ils les jettent… ».

Les produits du progrès n'ont pas libéré l'artisan tapissier, d'ailleurs il n'a jamais demandé de l'être. Les complexes Ikéa de Tokyo-New-York-Marseille sont des lieux de socialisation en nocturne (le jeudi), d'enguelades pour les couples avec ou sans enfant, le dimanche (quelle que soit l'heure).

« Quelqu'un qui est fini, enfin on est jamais fini dans ce métier…mais il y a des tapissiers qui se cachent pour faire certains boulots…Ils ne veulent pas que les apprentis ou les ouvriers sachent comment ils font…par exemple le capitonnage, c'est délicat à faire et j'ai connu des tapissiers qui se cachaient pour tracer…Ils ne disaient rien…Ils se le gardent, le secret…Le capitonnage à bouton c'est une question de dimension, un traçage qu'on appelle, on trace sur le tissu, on trace sur la carcasse etc. etc. et puis naturellement on fait ensuite la garniture…Une fois la garniture faite, tout est bombé…d'un bouton à un autre, il peut y avoir dix huit d'un bouton à un autre…mais sur le traçage du tissu, il peut y avoir deux centimètres en plus…ça fera vingt deux sur le tissu…de façon à ce que quand on appuie, on ait le bombé…Tous les tapissiers ne se cachent pas mais le traçage n'est pas diffusé…enfin ils ont bien

réussi à savoir puisque le capiton est fait avec de la mousse ! Tandis que nous, on le fait en crin…ça n'a absolument rien à voir ! Nous perdons énormément de nos valeurs avec les matériaux qui sortent maintenant et qui n'ont rien à voir avec l'art du tapissier. »

Le crin animal ou végétal mérite d'être touché une fois dans une vie. Les matériaux qualifient un ouvrage, l'intelligence du travail passe par leur mise en relation.

« Parce que la tenture murale et un fauteuil, il y a une différence…il y a beaucoup de choses…c'est un travail qui est très prenant, adorable, on se régale…parce qu'on sait qu'on sort quelque chose…Mais aujourd'hui, j'ai beau sortir un fauteuil, ça sert à rien…ce que j'aurais aimé c'est que des jeunes viennent et apprennent le métier…parce que même moi, à mon âge, je suis allé faire un stage…parce qu'il y a des nouveaux matériaux…Je continue d'apprendre…on apprend à réparer les carcasses, la patate comme ils l'appellent… c'est le syndicat des tapissiers qui organise, il y a même des profs de la Sorbonne qui viennent nous expliquer les styles, les différents styles…On a créé ce syndicat…on est pas nombreux, on est une trentaine…Ils travaillent entre eux aussi… »

Un jeune chien fait irruption dans l'atelier, prend le temps de sauter joyeusement sur les êtres humains et se dirige vers le sac de crin de cheval. Il a l'air de connaître l'endroit, l'animal. Il s'enfuit du crin plein la gueule, il court encore dans le jardin. Quelqu'un frappe au portail.

« C'est moi qui les répare les carcasses, je suis fils d'ébéniste, je me sers beaucoup de ce que mon père m'a appris…je ne suis pas obligé de passer par un ébéniste… ».

Paco discute en espagnol, l'interlocuteur lui tend un morceau de cuir beige. Pas de dictionnaire franco-espagnol. Les oiseaux continuent de faire œuvre d'arrangements, l'un dégage un chant particulièrement exotique. C'est celui dans la cage, tout au fond du jardin.

« On faisait aussi la pose de la moquette…ce n'était pas collé…Mais on peut pas passer le savoir…Enfin, j'ai eu un jeune de vingt deux, vingt trois ans, je lui ai appris à faire les tentures murales, il est parti à Paris, le problème qu'il y a entre Paris et Marseille, c'est que là-bas, il fait froid, si on habille un peu les murs, ça protège un peu du froid…Il est parti à Paris, chez un tapissier, et il est à son compte maintenant, il ne fait que ça…».

Paco souffle. Et souffle encore.
« Ben on achète une voiture, elle ne marche plus alors on la change…j'ai l'impression que nous c'est la même chose…On a passé un temps infini à apprendre le métier que l'on ne peut plus exercer ni l'apprendre à quelqu'un d'autre…il n'y a personne pour le faire et puis c'est trop tard…C'est une question de politique…un gosse qui sort de l'école à seize ans, dix sept ans, avant qu'il ne vienne travailler chez nous, il se passe encore un an ou deux…à vingt ans, on peut pas prendre un gosse…dans notre métier, il y a trop de trucs pour commencer trop tard…J'ai commencé à quatorze ans et à dix sept j'étais ouvrier…s'il commence à passer dix huit ans, il ne sera jamais ouvrier à temps…et le salaire qui va correspondre à son âge, on peut pas lui donner… ».
Le travail manuel est transmissible par l'homme. On peut essayer les livres, les documentaires ou peut-être les musées mais l'artisan tapissier fera t-il exclusivement de la restauration de pièces créées avant l'aggloméré ? Ce métier reviendra t-il uniquement à un artisanat d'art élitiste ?
« On était une dizaine à Arles, si c'est pas plus…il n'y en a plus…c'est fini, je ne vois plus de tapissier…Ici, à Marseille, qu'est-ce qu'on a ? En partant de l'Estaque, il y en a une vingtaine…bon le treizième, quatorzième, quinzième et seizième arrondissements, ce ne sont pas des quartiers qui nous font travailler…Dans les années soixante, le quartier de tapissiers, il était à Longchamp…J'avais un magasin là-bas…avant que je quitte Longchamp, on était un, deux, trois, quatre, cinq tapissiers…Je sortais de chez moi, il y en avait en face, à côté, on allait prendre le café ensemble…Ah, j'en ai oublié deux qui étaient en bas de Longchamp, c'était un italien et l'autre un arménien ! Il y avait beaucoup d'arméniens dans la tapisserie…ça, c'était il y a vingt cinq ans. Dans les années quatre vingt…ils sont morts…pour la plupart… ».
Quelle mémoire des hommes logée dans des objets dispersés et anonymes ?
« Que faut-il faire de nos métiers et de cette jeunesse…parce que ça va avec…si je ne peux pas le passer mon métier…ça sert à rien…je sers à plus rien… ».
Silence.
Radio.
Les nouvelles déferlent.

Une pensée, toujours actuelle, de Diderot datant de 1751, me revient :
« Le but d'une encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre ; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous ; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été inutiles pour les siècles qui succéderont ; que nos neveux devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux ; et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain ».

Question de procedures

Manuel MARTIN

C'est Cindy, la stagiaire, qui constata les premiers signes de défaillance du système. Comme si elle voulait refiler le bébé, elle est immédiatement venue m'en parler, désorientée et affolée. Il faut dire qu'il s'agissait d'une histoire assez sérieuse, et que de sa place, elle ne pouvait pas la régler toute seule, sous peine de causer d'énormes dommages à l'entreprise.
Il était hors de question que notre startup ferme les yeux sur un souci de cette ampleur. Ce n'était peut-être qu'un grain de sable dans l'engrenage, mais il fallait réagir au plus vite si nous ne voulions pas être victime de « l'effet boule de neige ». De nos jours dans la finance, tout va si vite, qu'il faut faire preuve d'une réactivité quasi surnaturelle pour palier aux contretemps. J'en connais beaucoup qui ont laissé des plumes à cause de leur manque de promptitude dans l'action. Une boite aussi respectable que la nôtre ne pouvait certainement pas se permettre de laisser traîner. Pour ma part, je travaillais là depuis bientôt quatre ans, et c'était la première fois que j'avais à affronter ce genre de choses. J'ai fait six ans d'études, des stages dans les plus grandes boites, mais je n'avais jamais appris à faire face à ce type de pépins.
Prenant le problème à bras-le-corps, j'ai préféré laisser en plan ce que j'avais commencé pour missionner ma secrétaire de prévenir mon responsable d'équipe. Ce dernier a jugé bon, au vu de l'état d'urgence de la chose, d'en référer au chef de service, lequel n'a pas hésité à s'en remettre au bon sens du chef de l'open space, Bob.
Bob, qui a une conscience professionnelle hors pair et un sang-froid à toute épreuve, a pris la décision d'alerter le délégué du personnel, qui n'était pas vraiment harassé par la charge de travail. Celui-ci, bien que très inquiet de la situation, a reconnu qu'il ne pouvait pas faire grand-chose, et que cela dépassait ses compétences. Ses fonctions lui permettaient au mieux d'appuyer sur le caractère urgent et prioritaire de la situation auprès de la

hiérarchie, ce qui n'aurait servi à rien. Alors, il a contacté par téléphone Sylvie aux ressources humaines.
Comme à son habitude, Sylvie a voulu se décharger du problème et n'a pas hésité à déranger Max, le responsable communication, pourtant très occupé ces derniers temps. Dévoué à l'entreprise et ne comptant pas ses heures, Max a pris la peine d'envoyer un mail à Emma, l'assistante personnelle du patron, qui s'est engagée à soulever le problème auprès de la direction dès qu'elle trouverait un créneau. Elle a de suite compris que le programme de la journée allait être chamboulé dès qu'elle allait alerter le boss. Il fallait qu'elle trouve le bon moment, le tout sans trop tarder.
Il était midi, quasiment toute la boite était informée de ce qu'il était en train de se passer, mais personne n'avait encore réagi au niveau de la hiérarchie. Ils n'étaient pas directement sur le terrain et ne se rendaient peut-être pas compte de la gravité des faits.
La pause déjeuner fut interminable, et pour ma part, j'ai préféré ne pas quitter mon bureau, histoire de me tenir au fait de toute évolution éventuelle. Même le livreur a remarqué qu'il se jouait quelque chose d'inhabituel en m'apportant ma pizza.
Des rumeurs commençaient à circuler dans les couloirs, telles des courants d'air qui me glaçaient la moelle épinière. Même le personnel d'entretien, habituellement si discret, prenait part aux discussions stériles qui ne faisait qu'alimenter la psychose dont était victime la startup. J'essayais de garder mon calme en restant en dehors de tout ça. Mais, comme je le craignais, cette histoire était en train de prendre des proportions inimaginables et si personne ne se bougeait rapidement dans les bureaux du dernier étage, la tâche pour rattraper le coup allait se révéler pharaonique.
En milieu d'après-midi, plus personne ne travaillait. Nous attendions tous que quelque chose se passe. J'ai entendu entre deux portes que la terrible information était arrivée aux oreilles du directeur et qu'il avait convoqué son staff pour une cellule de crise exceptionnelle afin de trouver une solution. L'idée que toute une équipe de professionnels se réunisse autour d'une table pour se pencher sur le problème me rassurait quelque peu, même si je ne pouvais pas faire autrement que de m'imaginer les pires scénarios.

La tension était plus que palpable dans l'entreprise. Nous savions tous que le boss était informé de l'incident et nous n'espérions plus que ses directives pour agir. C'était moi qui avais soulevé le problème, par l'intermédiaire de Cindy. Je m'attendais donc à être chargé de trouver une solution. Je le savais. Je craignais de ne pas être à la hauteur face à cette crise et il fallait que je sois prêt à intervenir dès le feu vert du patron.
Ça n'a pas loupé. En fin d'après-midi, alors que j'étais en rendez-vous avec un gros client, le signe d'alerte mail s'est mis à clignoter sur le bureau de mon ordinateur. La politesse d'usage aurait voulu que je finisse mon entretien, mais pour le coup, au vu de la situation dans laquelle nous étions, moi et mes collègues, j'ai mis la politesse de côté et j'ai ouvert le mail, tout en écoutant d'une oreille le client qui débitait à toute allure des chiffres et des statistiques dont je n'avais pour l'heure, pas grand chose à faire. Il ne se doutait pas une seule seconde que l'entreprise était peut-être à un tournant de son histoire.
Le patron en personne avait pris la peine de m'écrire :

« Manuel,
J'ai été informé du problème que tu as soulevé ce matin auprès de ton responsable d'équipe. Tu as été très réactif et je ne peux que te féliciter de l'abnégation dont tu as fait preuve face à celui-ci. Au nom de l'entreprise je t'en remercie. Continue comme ça et tu en seras récompensé plus rapidement que tu ne le crois.
Tout d'abord, j'aimerais que tu me fasses parvenir au plus vite un rapport détaillé à ce sujet. Je souhaite en effet qu'il y ait une trace écrite. Je sais que tu es occupé, mais je suis sûr que tu trouveras un moment.
Ensuite, je ne peux que te conseiller de placarder une affiche au cas où certains salariés ne seraient pas encore au courant (j'en doute, mais sait-on jamais). Tu peux la faire à la main si tu veux, je ne t'en voudrais pas.
Enfin, et c'est le plus important, il faudrait que tu puisse joindre le plus vite possible le service de maintenance de la machine à café pour qu'ils viennent la réparer demain à la première heure, histoire de ne pas laisser traîner le problème auquel nous devons faire face. Tu trouveras le numéro sur le tableau d'affichage de la salle de pause. Je souhaite que ce soit toi en personne qui t'en

occupe, et non ta stagiaire. C'est trop sérieux pour lui déléguer cette tâche. C'est à toi qu'elle incombe.
En suivant cette procédure, il n'y a pas de raisons que nous ne nous en sortions pas. Je te fais confiance.
Bien à toi,
Pascal. »

Sang travail

Karim KHOUKH

Nous avons examiné avec attention votre candidature. Malheureusement, nous sommes au regret de vous informer que celle-ci n'a pas été retenue pour le poste. Sauf avis contraire de votre part, nous nous permettons de conserver votre dossier dans notre base de données afin de vous faire part d'opportunités susceptibles de vous intéresser.

Nous espérons que vos démarches aboutiront rapidement et vous prions de recevoir nos sincères salutations.
L'équipe RH.

Dracula jeta négligemment la lettre sur son écritoire, gonflant un peu plus le tas désordonné qui l'encombrait déjà. Le vampire s'affala sur son fauteuil, laissant échapper un profond soupir. Il repensait au passé glorieux, à l'époque où il incarnait la terreur dans le cœur de chacun. Ce maître de la nuit cristallisait autrefois nos angoisses. Ce comte, dont le raffinement n'avait d'égal que la bestialité, savait jadis captiver ses proies avant de s'en repaître. Nul ne pouvait prédire si ce prédateur romantique allait alors vous embrasser le cou… ou vous sauter à la gorge. Des siècles d'une existence faite de faste, de femmes et de sang avaient bâti la légende de cet être sans pareil. Toutefois, ce train de vie effréné avait désormais rendu le comte sans le sou, le contraignant à chercher un travail. Les recherches s'avéraient hélas infructueuses, et le désarroi du sombre saigneur croissait avec la pile de lettres de refus. De bonnes opportunités s'étaient pourtant présentées, mais n'avaient jamais pu germer au-delà de la période d'essai.
Peu enclin à abandonner, Dracula s'extirpa de son fauteuil plus vite qu'il ne s'y était enfoncé. Il s'emmitoufla dans sa longue cape pour se protéger du soleil, et quitta sa demeure. Lui qui avait jadis combattu chasseurs et créatures démoniaques, allait désormais affronter son nouvel ennemi juré : la file d'attente de l'agence pour l'emploi.

Philibert attrapa avec précaution le premier CV qui surmontait une pile soignée, disposée au coin de son bureau. Il réajusta celle-ci en un parfait polygone de papier. Affublé d'une improbable coupe au bol trop courte – ou trop longue – et d'un pull en laine jaune moutarde, le jeune homme insultait l'élégance. Mais il s'en moquait. Plus qu'une vocation, sa profession de conseiller à l'emploi relevait du sacerdoce, et Philibert s'était juré de trouver un poste à quiconque entrerait dans son bureau, fût-ce un monstre des Carpates.

Dracula et Philibert ne se rencontraient pas pour la première fois. A vrai dire, ils auraient même souhaité ne plus se revoir, mais dénicher un métier pour un vampire assoiffé d'hémoglobine n'était pas chose facile. C'est ainsi que le comte se retrouva à nouveau assis dans cette pièce exigüe et mal décorée, face à Philibert.

- Il est temps de reprendre les choses en main, avertit ce dernier. C'est le troisième emploi que vous perdez ce mois-ci, et vous ne trouvez rien de nouveau. Je vous dégote un boulot de gardien de nuit à la banque du sang, et il a fallu que vous piquiez dans les stocks ! Jusqu'où cela ira-t-il ?

Dracula ne répondit rien, agacé de se faire réprimander comme un enfant.

- Mais n'ayez crainte, reprit Philibert. Votre ami le loup-garou est devenu esthéticien grâce à moi, j'y arriverai avec vous aussi. Je vous aiderai à trouver un emploi, coûte que coûte. Rappelez-moi votre âge…

- Cinq cent quatre-vingt-deux ans.

Philibert fronça les sourcils.

- Comme je vous le disais lors de notre première entrevue, à votre âge, il n'est pas envisageable de vous placer en formation. Nous allons vous remettre dans le bain du travail immédiatement. J'ai justement une offre pour vous, qui recherchez un job de nuit.

- De quoi s'agit-il ?

Dracula s'attendait au pire.

- Un poste de serveur dans la brasserie Chez Francky.

Il s'attendait à mieux.

Philibert détailla alors les modalités de l'offre, crispant un peu plus le visage de son interlocuteur à chaque syllabe. Lorsque Dracula

s'apprêta finalement à quitter les lieux, le conseiller le retint pour un dernier mot.
- Cette fois, avisa-t-il, tâchez de garder votre sang froid…

Enveloppé et rassuré par l'obscurité de la nuit, Dracula s'arrêta devant l'adresse indiquée. La devanture vieillotte d'un boui-boui lui faisait face, sans doute peu habituée à voir passer des gens de son rang social. Une longue minute d'hésitation plus tard, le comte se décida à entrer. Une clochette retentit et un homme, chauve et trapu, vint l'accueillir. Celui qui se présenta comme Francky était vêtu d'une chemise blanche aux manches retroussées et d'un pantalon noir. Il était assisté d'une demi-douzaine d'employés, tous s'exprimant dans un mélange d'argot et de jargon de restaurateur, ce qui rendait surréaliste toute tentative de conversation.
Durant sa vie de château, Dracula avait connu quelques domestiques, qu'il croquait à l'occasion. Il n'avait pourtant aucun indice sur la manière de servir des gens, à moins que ce ne fût son aversion pour cette simple idée. La première partie de soirée se déroula toutefois sans encombre. Après avoir mémorisé les numéros des tables, le vampire se contenta de servir quelques bières en échangeant des politesses d'usage et en conseillant la viande saignante ; cela s'avéra moins pénible que prévu. Vingt heures sonnèrent ensuite, apportant le redoutable « coup de feu ». Un flot ininterrompu de clients se déversa dans la brasserie. Dracula, qui prenait goût à son nouveau poste, ne se laissa pas submerger. Usant de ses pouvoirs surhumains, il assuma le torrent de commandes avec une facilité presque déconcertante. Tout en s'efforçant de retenir l'emplacement des clients à servir et malgré le brouhaha incessant, il restait rapide et efficace.
Entre deux commandes, le comte fut appelé par Francky pour apporter de toute urgence un plat à la table six. Soucieux de s'appliquer, Dracula s'exécuta. D'un pas alerte, il se rendit auprès du client impatient, posa l'assiette, souleva aussitôt la cloche… et perdit connaissance.

- Comment avez-vous pu me faire ça ? Aboya Philibert. Vous évanouir pour votre premier jour d'essai…

- J'ignorais qu'ils servaient des plats à l'ail, répondit nonchalamment Dracula.
- C'est encore un emploi que vous perdez bêtement. Comment pouvez-vous encore vous regarder dans une glace ?
- Je n'ai pas de reflet…
S'ensuivit un long silence, au cours duquel aucun n'osait regarder l'autre.
- Je me demande quoi faire de vous, souffla finalement Philibert.
Cette fois, Dracula plongea ses yeux ténébreux dans les siens.
- J'ai une petite idée…
Contrairement à son habitude, après être sorti du bureau, le comte ne quitta pas immédiatement les lieux mais se rendit auprès de l'hôtesse d'accueil de l'agence, une petite brune au sourire figé.
- Bonjour, lança-t-il, la bouche empourprée. Je vous dépose ma candidature pour le poste de conseiller à l'emploi qui vient de se libérer…

Travailler autrement

Anne-Aymone BOURGES

L'établissement venait tout juste d'ouvrir ses portes. Le rideau de fer était levé. Pas le bras… ! Les quelques clients privilégiés affluaient déjà dans le hall d'entrée. Ils étaient massés là depuis trois quart d'heure ; certains même étaient venus beaucoup plus tôt encore pour dénicher la super offre, l'affaire du siècle.
Effectivement, nous étions le mercredi 9 janvier 2008, il était 9h00 et c'était le premier jour des soldes d'hiver. Dans moins de deux semaines, tous nos produits bradés à -20, -30, -40 % devaient avoir disparus des rayons. Ceux qui ne le seraient pas encore devraient l'être d'ici la fin de la deuxième démarque, sinon, ce serait ma paie qui serait bradée, sacrifiée, ainsi que la leur. Comme chaque année…

J'étais là depuis plus de trois heures. Exceptionnellement – depuis quatre jours maintenant ! – mes collègues et moi préparions tous les produits, les différents services et leurs gadgets à solder. Comme à chaque fois, nous analysions, évaluions, prévoyions… Toujours les mêmes offres alléchantes, les mêmes « méga affaires » que le client pourrait faire en venant chez nous, plutôt que d'aller ailleurs, chez la concurrence où les marges de manœuvres n'étaient pas aussi larges. D'ailleurs, n'avions-nous pas le monopole en matière de HIGH TECH à cette époque-là ? La technologie nouvelle – « dernier cri », ultra sophistiquée – était sûrement la meilleure chez nous pour tous ceux qui étaient accroc de surconsommation et pas trop regardant à la dépense.

Depuis combien de temps je travaillais alors pour cette fichue boîte ? Cinq, six, sept ans… Je ne le savais même plus d'ailleurs. Mes gestes étaient tous devenus si répétitifs, habituels. Tous mes mots, mes arguments aussi. Je ne vendais plus un produit en particulier : je cédais du vent ! Je brassais beaucoup d'air autour de moi avec mes bras, mes mains, mes doigts. Mes clients me restaient fidèles. A quoi bon… ? Je leur sortais tous mes discours

appris par cœur à l'école des vendeurs. Ils buvaient mes paroles quand je leur expliquais ce qu'était un pixel, ou bien un écran LED, ou bien encore un giga octet.
Mais moi, au bout du compte, je ne faisais que répéter, ressasser ce que l'on m'avait appris. Un vrai petit mouton ! J'appliquais à la lettre toutes les consignes de mon manager, et ce dernier ne faisait rien d'autre que de me transmettre toute la rage que ses supérieurs lui avaient inculqué bien avant. Un vrai bourrage de crâne !
Tel était le monde du travail et surtout celui du commerce ! Toujours plus haut, toujours plus loin, toujours plus fort…

On m'avait si souvent obligé à dépasser mes propres limites pour pouvoir avancer chaque jour et gravir les échelons de la hiérarchie, année après année. Et alors, qui étais-je réellement ? Ni plus, ni moins qu'un simple pion dans une société… J'étais devenu Monsieur X qui occupait un poste fortement éjectable dans une affaire commerciale Y de renommée mondiale et dont les fonctions premières étaient de vendre à outrance des produits Z – soi-disant haut de gamme – à des pigeons dorés qui n'y voyaient que du feu.
Voici en quelques lignes le résumé de ma pitoyable existence. Cette vie de luxe que je n'avais pas choisie, mais qui m'avait bien été imposée par deux géniteurs beaucoup trop aisés à mon goût. Une école de commerce, bien trop onéreuse et prétentieuse, que j'avais détestée dès la première heure. Des grosses firmes internationales où seules les grandes puissances, les plus fortunés, les mieux lotis – et les moins engagés aux manières parfois les plus désinvoltes – avaient leur place de choix. D'immenses structures où seul le plaisir de la force de vente, du produit le plus cher, comptait ; où seul le désir de posséder, primait ; où rien n'était plus juteux que les zéros alignés les uns derrière les autres, sur le chèque ; où rien ne flambait plus que la carte gold…
C'était mon travail, si l'on peut encore appeler cela un travail !

Je me serais pourtant contenté de si peu en ce bas monde. Un simple job de vacances sur les bords de plage encore un peu sauvages, pas encore embourgeoisés. Un simple travail de caissier

où chaque produit passé sur le tapis serait resté un besoin primaire ; où chaque caddie aurait suffi à nourrir une famille entière pendant une semaine… Là au moins, je me serais senti tellement plus utile, et plus vivant aussi ! En jean, tee-shirt et baskets, enfilant une légère blouse blanche, rouge ou bleue, peu importe, au lieu de porter tous les jours ces horribles costumes trois pièces – qui m'allaient à merveille, certes ! – mais qui me donnaient toujours cet air sérieux, trop sûr de moi. A quoi bon d'ailleurs puisque nous étions tous en compétition, jour et nuit…
Je n'en pouvais plus !
Et dire qu'à quelques dizaines de kilomètres seulement, une usine gigantesque était en train de fermer ses portes, de liquider son personnel, de marteler des foyers déjà si fragilisés par la conjoncture économique. Alors, pourquoi devais-je continuer à faire comme les autres, comme si de rien n'était ? Comme si le petit ouvrier crasseux et sans diplôme n'avait pas plus de valeur que mes costards à mille euros ; comme si sa vieille voiture familiale n'avait pas plus d'importance que ma grosse décapotable millésime 2009…
Je finissais par me dégouter. Je ne pouvais plus me regarder dans un miroir. Au diable les grands patrons, les bénéfices, les primes… et tous les autres avantages inavouables dont je profitais amèrement ! Je décidai soudain (après mûre réflexion, tout de même) de donner ma démission. Ce ne fut pas sans peine, bien évidemment !
Je préférais partir loin d'eux, ces vautours assoiffés de sang et de pouvoir – et surtout, de chiffre d'affaires. Je repris donc, de plein droit, ma liberté pour m'éloigner aussi de mes racines trop égocentriques et narcissiques. J'achetai alors un billet d'avion pour l'autre bout du monde ; un aller simple sans aucun retour prévu. Depuis le temps que j'en rêvais d'aller m'installer sur une île paradisiaque où le luxe est inexistant ; où l'argent est secondaire – juste nécessaire en cas de besoin ! – ; où le travail est un véritable don de soi.

Je suis aujourd'hui le gardien d'une petite île inconnue du Pacifique – l'Île des Repentis – où je n'ai ni supérieur, ni manager au-dessus

de moi. Un vrai paradis sur terre où je n'oserais jamais implanter aucun magasin, ni aucune succursale susceptible d'endommager ma vue ou d'endeuiller la population, si petite soit-elle. Je cohabite allègrement avec tous les membres d'une tribu – encore ignorée du grand public – qui ne compte qu'une cinquantaine d'hommes, de femmes et d'enfants. Une grande famille, en quelque sorte !
Je suis leur bienfaiteur et travailler auprès d'eux est devenu pour moi une véritable raison de vivre, d'exister. Parfois aussi de survivre…
Mes seuls liens avec le continent se limitent désormais à un seul aller-retour par trimestre pour nous réapprovisionner en produits de nécessité, que l'on ne trouve pas sur notre îlot flottant, et vendre quelques productions locales que nous fabriquons ou cultivons artisanalement. J'en profite aussi pour envoyer mon compte-rendu trimestriel au siège de l'ONG dont je suis devenu membre à part entière et percevoir quelques précieux dollars en guise de bonne foi.
Mon seul but aujourd'hui est de poursuivre ma mission : protéger activement toutes ces terres sauvages (et pourtant si accueillantes) de la mondialisation. Zéro stress ; zéro gaspillage !
100% d'humanité avec comme seul acteur économique, l'Homme.

La vie au grand air me va à ravir. Loin des tumultes de la ville, de la foule et de toute compétition. Je n'envie pas un seul instant mes anciens collègues de travail !
Alors, donnons-nous le mot : travaillons pour vivre et non le contraire.

Un contrat à l'encre du destin

Yves-Roland DOSSOU

« A mon feu père Ferdinand »

« Augustes bâtisseurs, je vous salue !
Pour les infortunes que votre vertu vous a values !
Augustes travailleurs de toutes les générations,
Ouvriers de toutes les nations,
Et même les enfants, victimes des pires exactions
Ceux dont la sueur arrose la terre et fleurit les roches rebelles
Vous dont les sépultures ont servi à ériger les tours de Babel
A vous travailleurs d'ici et d'ailleurs, je dédie cette nouvelle »

Chaque minute était surchargée de l'encre du destin. Ninita achevait de ranger la vaisselle ayant servi à l'accueil des augustes hôtes. La verdoyante cour commençait à se couvrir d'une indéfinissable obscurité à chaque âme qui s'en allait. Nicolas était marri du départ de ses collègues. Il n'en pouvait plus de retenir ses larmes. L'adieu inavoué, dissimulé sous la politesse des doux aux revoir, le laissait sans voix. Désormais, le très admiré coursier du Cabinet 3G CONSULTING est évincé de son monde ; courir par les rues et les avenues et porter une commission à une adresse, donner des pieds et des ailes à un message sous scellé pour qu'il atterrisse dans les mains d'un inconnu, chaque mission était une palpitante aventure. Il n'avait donc jamais imaginé un départ aussi précoce. Vingt cinq ans d'âge avec cinq ans de carrière comme coursier le jour et glaneur de jobs le soir, quelle destinée ! Nicolas, dos tourné au jardin où jouait un angélique lapin avec une romantique rose, déballa le premier des cadeaux à lui offerts. Un livre aux encoignures dorées ! Un titre mystique ! Il l'ouvrit et se mit à lire. Sur l'instant, un léger bruit erra près du portail taillé d'ébène comme si la serrure venait de grincer. Il tourna la tête dans l'espérance de voir revenir Jolie la Secrétaire trop riante, et son

extrême Cédric le juriste à la physionomie austère, Marco l'ingénieur au chapeau de Cow-Boy, le club des cinq, Paula, Rachel, Alexandre, Tony et Rocky, le DG affable et son homme confiance Monsieur « Limonade ». Il ne vit pas cet univers déjà à mille lieux de la maisonnette. Il vit plutôt en filigrane sous ses yeux fort humides, le flash de sa si courte carrière. Il considéra avec impuissance la chaise roulante qui faisait désormais partie de sa vie. Un juron intérieur lui fit maudire le jour fatal, le carrefour qui le mit au travers d'un car de transport en commun alors même qu'il allait déposer une commission expresse. L'infernale machine le traina sur une douzaine de mètres. Nicolas devait sa chance, insignifiante soit elle, à une circulation fluide. L'inspecteur du travail attesta l'accident du travail. Le médecin constata l'incapacité permanente partielle par un dossier ouvrant droit à la pension d'invalidité. La caisse versera une somme mensuelle dans le compte de l'invalide. Néanmoins, Nicolas ne perdit pas de vue qu'il ne recouvrira plus jamais sa jambe amputée. Une première larme roula de ses yeux. Terrible ! Lui et ce fauteuil roulant ne feront plus qu'un ; il s'imaginait être enfermé dans une salle de cinéma satanée, où seul spectateur scellé à sa chaise, il verra les autres partir au bond et revenir, sans pourtant pouvoir les rejoindre sur la scène. Une seconde larme glissa dans ses favoris. Une question avait conquis la sphère de son imaginaire : que faire des dix, vingt, trente, cinquante ans à venir ? Il se la répétait non pour en chercher une réponse mais pour en saisir le fil du destin. Il savait par-dessus tout qu'il n'est plus le feu follet à la forme olympique, l'athlète de naissance. Il croyait halluciner. Personne handicapée aux bons soins de qui était diligentée une jeune servante, il passerait le sombre de son temps dans sa maudite chaise à fixer l'horizon imperceptible de ses jours. Quand il se remit à lire, il passa distraitement sur cette phrase :

….le meilleur livre à écrire, c'est sa propre vie
Ecrivez toujours
Envers et contre l'encre du destin
Ecrivez à l'eau de rose, écrivez au parfum de l'amour…

Il lui prit la forte envie d'écrire sa biographie. Ainsi, il donnerait un corps et un visage à son rêve d'enfance. Une foule d'heureuses

possibilités l'assaillit : être un amuseur public et dire des vers à tout vent, travailler à la radio, vendre des journaux, ou refaire sa vie en s'inscrivant dans une école de musique ou d'art. Il avait passé en revue toutes ses chances, mais la dernière… Il douta de la dernière ! Il réprouva la dureté sociale. Il a beau s'offrir toutes les chances, mais la société est-elle prête à lui offrir la sienne ? Il n'eut pas le temps de répondre.

Ninita, la jeune servante apparut dans une ravissante félicité. Elle avait achevé ses tâches. C'était à son tour de partir tout comme cet univers dont Nicolas aura pour toujours l'irrésistible et inextinguible nostalgie. Nicolas était près de faillir. La fameuse phrase l'électrisa.

….le meilleur livre à écrire, c'est sa propre vie
Ecrivez toujours
Envers et contre l'encre du destin
Ecrivez à l'eau de rose, écrivez au parfum de l'amour…

L'énigmatique livre lui échappa des mains. Il saisit les mains roses de la jeune servante comme un naufragé s'empare d'une épave en haute mer. Ninita comprit. Ce soir, elle ne partit point. Puis chaque minute ruissela à l'eau de rose.

Un joli moment de convivialité

Axelle MAURY

Expéditeur : Evelyne Duroc, assistante de direction A : Claude Rivat, Directeur Général Objet : Repas champêtre
Monsieur de Directeur, Je me permets de vous interpeller concernant l'organisation de notre traditionnel repas champêtre. Vous savez sans doute que votre prédécesseur, Monsieur Planchon, avait l'habitude de convier chaque année l'ensemble des salariés et leur famille afin de célébrer l'anniversaire de l'entreprise. Nous fêterons en juin nos 80 ans d'existence. Souhaitez-vous que je me charge de l'organisation ? Cordialement, Evelyne Duroc

Expéditeur : Claude Rivat, Directeur Général A : Evelyne Duroc, assistante de direction Objet : re : Repas champêtre
Evelyne, Laissez, je m'en charge. Claude

Expéditeur : Claude Rivat, Directeur Général A : Tous les personnels Objet : Anniversaire festif et management participatif
Bonjour à tous, Cela fera un an fin juin que j'ai pris la tête de cette entreprise. Pour vous comme pour moi cette année a filé à toute vitesse. Nous n'avons pas ménagé notre énergie pour donner une nouvelle orientation et une nouvelle dynamique à cette vieille maison qui en avait tant besoin. Il nous reste encore beaucoup de travail à abattre mais je souhaiterais profiter de l'occasion pour que nous fêtions ensemble cet anniversaire. Et afin que celui-ci soit aussi un peu le vôtre, je vous propose de définir vous-même la façon dont vous aimeriez le célébrer. Alors,

tous à vos idées…

Votre directeur

Expéditeur : Paul Vernois, chef d’atelier

A : Evelyne Duroc, assistante de direction

Objet : C’était mieux avant !

Evelyne,

C’est quoi cette histoire ? On ne fête plus l’anniversaire de la boite ? Et notre apéro, le barbecue géant, les parties de pétanque ?

Paul

Expéditeur : Evelyne Duroc, assistante de direction

A : Paul Vernois, chef d’atelier

Objet : re : C’était mieux avant !

Mon cher Paul,

Désolée, ce n’est plus de mon ressort. Monsieur le Directeur s’en charge.

Evelyne

Expéditeur : Claude Rivat, Directeur Général

A : Tous les personnels

Objet : Alors, aucune idée ?

Bonjour à tous,

Je m’étonne de ne pas encore avoir reçu de propositions de votre part concernant les festivités à venir pour célébrer notre année de vie commune.

Ne soyez pas frileux, osez ! Vous savez que notre culture d’entreprise se doit d’être orientée vers la créativité, l’innovation. Je souhaite diffuser ces valeurs dans l’ensemble des services. Je suis en effet persuadé que chacun d’entre vous participe à la sauvegarde des emplois de tous.

Alors à vos claviers, envoyez vos idées…

Votre directeur

Expéditeur : Claude Rivat, Directeur Général

A : Tous les personnels

Objet : Quel enthousiasme !

Hello, Je vois que mon dernier mail a réveillé les consciences. Dois-je cependant vous rappeler que l'innovation doit s'inscrire dans un principe de réalité et que la raison financière doit présider à chacune de nos actions ? Je vous remercie de ne pas perdre votre énergie pour des propositions farfelues. J'attends donc de votre part des suggestions raisonnables que je classerai en fonction de leur coût et leur pertinence par rapport à notre culture d'entreprise et nos nouvelles valeurs. Dans l'attente de ce beau moment de convivialité. Votre directeur

Expéditeur : Luc Collot, Directeur Financier A : Claude Rivat, Directeur Général Objet : Les cordons de la bourse
Claude, Je m'interroge sur le budget que nous devons consacrer à cette journée. J'ai cherché dans la compta, mais ne trouve pas trace d'un seul euro alloué sur les dernières années. Luc

Expéditeur : Claude Rivat, Directeur Général A : Evelyne Duroc, assistante de direction Objet : Un sou est un sou
Evelyne, Vous avez sans doute en mémoire des informations concernant le montage financier de l'opération. Luc n'en trouve pas trace. Claude

Expéditeur : Evelyne Duroc, assistante de direction A : Claude Rivat, Directeur Général Objet : les choses gratuites sont celles qui coûtent le plus
Monsieur le Directeur, Le montage financier était le suivant : Le terrain qui jouxte notre entreprise nous était gracieusement mis à disposition par l'entreprise Keiret qui en est propriétaire. Monsieur et Madame Planchon offraient la viande pour les

grillades et le vin.
Le pain était gentiment fourni par le mari de Dominique (service logistique), boulanger de profession, le fromage par le mari de Françoise (service entretien) qui possède la ferme à la sortie du village.
Les boissons provenaient de l'épicerie locale, gérée par la femme de Bernard (Service sécurité)
Et pour le reste, chaque famille venait avec quelque chose à partager.
Il me paraît cependant difficile d'envisager ce fonctionnement à l'avenir…
Evelyne Duroc

Expéditeur : Claude Rivat, Directeur Général A : Evelyne Duroc, assistante de direction Objet : Voyons loin, soyons audacieux
Allons Evelyne, un peu d'optimisme ! Je sais que tout comme moi vous n'avez pas foulé longtemps les bancs de l'école. Nous avons forgé notre carrière à la force de notre seule volonté et non en nous prévalant d'un quelconque diplôme. Mais peut-être pouvez-vous tirer quelques enseignements de cette citation de Sénèque (un philosophe romain du Ier siècle): « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, mais parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles ». Claude

Expéditeur : Evelyne Duroc, assistante de direction A : Claude Rivat, Directeur Général Objet : Ayons l'audace que notre mémoire nous autorise
Monsieur le Directeur, Je me permets de rappeler à votre souvenir que nous avons rompu en décembre notre contrat avec l'entreprise Keiret qui était notre fournisseur exclusif depuis 30 ans, et que Dominique, Bernard et Françoise font partie des 34 salariés remerciés lors du plan social de janvier. Ce sont ces éléments qui me conduisent à envisager des difficultés. Enfin si j'ai tendance à penser, comme l'affirmais Sénèque, que

c'est la vie qui nous apprend et non l'école, j'ajouterais en citant Desproges (un humoriste du XXème siècle) qu'il ne suffit pas de ne pas avoir de diplôme pour avoir du talent.
Evelyne Duroc

Expéditeur : Claude Rivat, Directeur Général
A : Tous les personnels
Objet : J'abandonne

Je vous avais proposé de célébrer ensemble notre première année de collaboration. J'attendais de vous une participation enthousiaste car nous avions là l'occasion de partager un moment convivial.
Or, depuis mon dernier mail je n'ai plus reçu aucune proposition de votre part ce qui marque le peu d'intérêt que vous portez à votre entreprise. Je le regrette profondément et me vois contraint d'annuler cet événement.
Je tire de cette expérience des leçons sur les limites du management participatif. Peut-être n'êtes-vous pas prêts ?

Claude Rivat
Directeur Général

Expéditeur : Luc Collot, Directeur Financier
A : Claude Rivat, Directeur Général
Objet : Pour la paix sociale

Claude,
Je viens de voir ton mail envoyé aux salariés ; ça va faire des remous. Ne peut-on pas faire un geste ?
Luc

Expéditeur : Claude Rivat, Directeur Général
A : Luc Collot, Directeur Financier
Objet : Tous des ingrats

T'as qu'à leur prendre des chèques cadeaux. Ils en feront ce qu'ils voudront. Dis à Evelyne de s'en charger.
Claude

Expéditeur : Paul Vernois, chef d'atelier

A : Evelyne Duroc, assistante de direction Objet : On n'est jamais mieux servi que par soi-même
Evelyne, On a prévu de « tous » se retrouver pour un pique-nique samedi prochain. Comme d'habitude chacun amène quelque chose. La famille Planchon nous prête son jardin et les collègues qui ont été mis à la porte ont déjà été invités. Si tu as les chèques cadeaux ce serait bien de les amener. On a prévu de les leur offrir. On s'est entendus entre nous, tout le monde est d'accord. J'espère que cela ne te pose pas de souci qu'on ait pris en charge l'organisation ; cela nous paraissait moins risqué vu ta position auprès de la direction (qui n'est pas conviée). Alors, tu es des nôtres ? Paul

Expéditeur : Evelyne Duroc, assistante de direction A : Paul Vernois, chef d'atelier Objet : Et toc !
Mon cher Paul, C'est avec immense plaisir que je viendrai comme chaque année partager ce joli moment avec vous tous. Evelyne

Une semaine d'enfer d'une assistante sociale

Marie SAINTEMARIE

Lundi :
2 dames que je vois peu viennent pour une aide fi : une facture de gaz basée sur une consommation réelle largement sous estimée… ou alors le prix du gaz a fait une embardée.
Recherche d'emploi avec Mme G.
Filer au CG pour récupérer une aide fi.
Je rejoins Mme L : Signature de bail/séquence émotion. J'adore ces moments là : j'ai l'impression d'être le père noël !
Pause chez Emmaüs. Je trouve un réchaud 2 plaques électriques, c'est toujours utile.
Boucler le dossier de relogement de Mme T, remplir une enquête pour la DRILH.
Impression d'être complètement dispersée. Plein de trucs commencés et pas le temps de rien finir.
Mr M, Mme G et Mme N viennent simplement pour parler, sans intention précise.
Branle-bas de combat : un incendie démarre dans un appartement. Téléphoner aux pompiers, suivre leurs instructions pour éteindre le feu, rassurer la mère et la fille, rechercher un hébergement d'urgence pour le soir même, les y emmener avant la fermeture et prévenir la directrice; puis, passer chez une Mme F pour voir comment elle va : elle sort de l'hôpital.
Fin du boulot à 23 heures 15. Un grand merci à l'inventeur de la soupe en briquette.

Mardi :
Juste le temps d'appeler l'assureur avant ma permanence. Je reçois Mme T, furieuse car elle n'a plus de RSA. J'appelle la CAF. Elle n'a pas fait sa déclaration trimestrielle. Son agressivité tombe.
Appel de Mme Chef qui veut mon avis sur une situation. Je lui donne les coordonnées de la psy qui intervient auprès des victimes dans les commissariats.

Je demande à Mr B d'attendre que j'ai fini ma conversation pour entrer le mot de passe de l'ordinateur afin qu'il ait accès à internet. Pressé, il tente d'ouvrir lui-même la session « invité ». Résultat : L'ordi est planté ! Le technicien de la maintenance informatique viendra « au plus tôt ». Ma collègue est complètement abattue : 5 années de travail ont disparu. Je suis toujours étonnée de l'intolérance et de l'incapacité des gens à supporter que je ne me rende pas immédiatement disponible dès qu'ils pointent le nez à la porte du bureau.
Impression de n'avoir rien fait ce matin tout en ayant la sensation d'avoir été débordée.
A midi, je finis de rentrer les infos sur les fichiers pour le bilan 2012. La secrétaire vient m'aider bien qu'elle soit en arrêt maladie. Nous vérifions que le tableau excel soit cohérent avec le document word. Demain, si Mme Chef a pu récupérer les éléments qui nous manquent, on devrait boucler ce foutu bilan et passer à autre chose. De toute manière, il faut le rendre vendredi.
Je file pour arriver au théâtre à 20 heures.

Mercredi :
Cette nuit, les géraniums ont gelé. Il va falloir prévoir de jardiner au printemps pour avoir une résidence fleurie. Il faut vraiment être polyvalent dans ce métier !
Avant ma permanence, passer à la pharmacie récupérer le traitement de Mme F, préparer le pilulier et expliquer comment le prendre. Je sais, ce n'est pas à moi de le faire…
Permanence, Mme E. vient téléphoner à son avocate. Elle ne comprend rien de la conversation. Je lui traduis et il lui faut plusieurs minutes pour réaliser qu'elle est divorcée. Du coup, elle a le sourire. Mme O. vient téléphoner pour l'ouverture des compteurs.
Passer des coups de téléphone car mille trucs à régler : voir avec le bailleur pour le parquet du nouveau logement de Mme S, appeler le CG pour l'aide fi accès de Mme N, appeler la commission locale du FSL pour la garantie de loyer de Mme S et téléphoner au bailleur pour le lui dire, appeler la CAF pour essayer de comprendre le motif d'une retenue alors qu'une demande de

remise gracieuse est en cours, appeler l'employeur de Mme F pour récupérer ses feuilles de paie et les faxer à l'AS de la sécu pour débloquer les IJ, travail avec Mme Chef sur le bilan.
Je lui annonce que je vais demander ma retraite parce que je suis crevée. J'ai BESOIN d'arrêter de courir d'un endroit à l'autre. La charge de travail n'a fait que croître en 2 ans, passant de 18 à 37 familles avec seulement 5 heures de plus. Je lui dis aussi mon besoin de mettre du sens dans mon travail. Faire des demandes d'aides fi ne m'intéresse pas, et je ne fais quasiment que ça. Le projet vacances collectives qui m'occupe c'est certes, un surcroît de travail, mais il me permet de tenir en donnant un peu d'espoir et de joie de vivre aux familles. Ce n'est, selon elle, pas l'urgence et nous nous mettons à travailler jusqu'à ce que les premières personnes tapent à la porte.
Elle rentre chez elle pendant que je reçois 3 personnes et 2 n'ont pas attendu.
Mme R. ne supporte pas que je lui dise qu'elle fait n'importe quoi; elle pleure et veut me faire culpabiliser, disant qu'elle va partir à la rue avec ses 2 enfants et son gros ventre ; Mme P. vient consulter internet pour imprimer des photos pour son rapport de stage et Mme D. s'enfonce dans les dettes sans rien dire. Je lui donne rendez vous hors permanence pour une aide fi, un dossier de surendettement et renouveler sa CMU et sa demande de logement.
A 21 heures, Mme E. arrive avec une part de pizza qui sort du four et je m'aperçois que je n'ai rien avalé depuis mon petit déj. Je quitte le boulot à 21 h 50 avec la promesse de lui apprendre à faire les gâteaux yaourt.

Jeudi :
Travail d'abattage : organiser une « veille » médicale autour de Mme F. Contact avec la MDPH : une PCH et une AAH ont été débloquées en urgence.
Recherche d'emploi pour Mme Y et Mme H. Recherche d'une place en CHRS. Eval pour l'attribution de logement à Mme T; finir les éval des 2 aides fi de lundi. Eval pour une gratuité de cantine ; téléphone à une dame pour savoir si elle veut toujours venir en Résidence Sociale. Envoi de ses coordonnées à Mme Chef

pour signer le bail. Téléphone au centre d'urgence pour prolonger la famille jusqu'à mercredi, le temps de sécuriser son logement après l'incendie. Téléphone au commissariat pour la voiture inconnue sur le parking. Vérifier que j'ai bien envoyé la demande d'aide fi au FAG. Appel au service de quittancement pour faire le point sur les avis d'échéances. Tout est revenu à la normale. Le passage de l'ALT à l'APL a mis 8 mois à se régulariser. Bravo la CAF. Cela a créé de l'endettement locatif chez 7 familles et donc un surcroît de boulot pour moi.
J'ai presque réussi à tout faire avant le départ du courrier malgré mon envie de dormir. Heureusement que j'ai des tirages sur papier à en-tête à faire : il faut que je me lève pour placer le papier et pendant qu'ils se font, ça me laisse le temps d'aller aux toilettes ou faire chauffer un truc dans le micro-onde pour revenir le manger devant mon ordi.
Mr M est furieux après la CAF qui ne lui verse pas l'AAH alors que son droit est ouvert depuis 4 mois. Il n'est pas allé travailler car il n'a pas d'argent pour acheter sa carte de transport. L'ex-mari de Mme F. vient aux nouvelles. Je lui rappelle que Mme ne souhaite pas qu'on lui en donne. Par contre, il peut appeler ses filles sur leur portable.
Mme N se pointe comme d'hab au moment où je m'en vais. Je lui dis de revenir la semaine prochaine.
Rentrée du boulot à 21 h 45.

Vendredi :
4 heures à la sous-pref pour récupérer le titre de séjour de Mme F. Quand je vois la manière dont l'administration traite les étrangers, j'ai honte d'être française.
En rentrant au service, j'apprends que le fils de Mme S est chez elle depuis une semaine. Je reste jusqu'à 20 heures pour informer l'ASE, puis la CRIP, puis la brigade des mineurs, puis la directrice que ce gamin est déscolarisé, enfermé depuis une semaine en dehors de toute légalité puisque le juge l'a confié à son père. J'ai de quoi m'occuper la semaine prochaine si j'avais peur de m'ennuyer.

Et dire que je devais récupérer mes heures sup aujourd'hui ! Cette semaine est une semaine à 55 heures : mais comme dirait Mme Chef, je ne sais vraiment pas m'organiser !
Je rentre chez moi complètement vidée. Je m'affale devant la télé et m'endors aussitôt. Après 15 heures de sommeil ça va beaucoup mieux !
La semaine d'enfer est enfin terminée !

Very good... Very good

France *RIBES DUBIN*

J'ai du mal à m'asseoir par terre. Et une fois par terre, il m'est impossible de me relever. J'ai mal partout, les genoux, le dos, les chevilles... Je ne peux plus travailler dans ces conditions.

Je suis professeure de français à Austin au Texas depuis presque 10 ans. Professeure de français on pourrait penser que c'est plutôt peinard comme boulot quand votre langue maternelle est, comme la mienne, le français. Un petit coup de Chanel Numéro 5 derrière l'oreille avant les cours et hop je suis prête. Mais en fait c'est un peu plus complexe que ça.

Ma spécialité c'est les 2- 4 ans. C'est une tranche d'âge difficile. Les 2- 4 ans ne sont jamais satisfaits. Ils posent des questions, bougent et toussent. Mais la difficulté du boulot, ce n'est pas uniquement l'inaptitude de mes élèves à se taire ou à se concentrer plus de trois minutes. Non, mon challenge est que depuis cinq mois l'école dans laquelle j'officie a changé de patron.

Avant, je vivais tranquille sous le règne de Mister M., un petit homme gras qui me trouvait divine. Le seul fait d'être Française me donnait un avantage flagrant. Je ne pouvais rien faire de médiocre à ses yeux. Parfois j'avais presque honte de ce favoritisme. Un jour par exemple, il a fait pleurer la professeure d'espagnol parce qu'elle n'avait pas encore rendu ses évaluations. Alors que moi, il m'a passé la main dans le dos en me soufflant à l'oreille que j'avais tout mon temps pour rendre, selon ses propres mots, « ces documents inutiles ».

L'année dernière, Mister M. a pris sa retraite. Maintenant je suis soumise aux ordres d'une jeunette à talons hauts et qui veut tout révolutionner. Elle m'a fait venir dans son bureau un matin. « J'aime beaucoup vos cours. Beaucoup d'imagination... Very good... Very good...» elle a commencé. Et ça, c'est pas bon. Quand

les Américains commencent avec des compliments, c'est que derrière il y un truc qui ne va pas être facile à entendre.

Ça n'a pas loupé. Miss T., à peine trente ans, avec ses dents blanches et ses ongles parfaits, voulait que je sois plus « kid oriented ». « Et si vous faisiez vos cours avec une peluche ? Les enfants adorent les peluches. Je ne sais pas un petit chien ou bien un petit singe. Et puis vous pourriez raconter des histoires. »

Deux mois plus tard, Je me suis de nouveau retrouvée dans son bureau, Miss T. « I love your classes. Very good...Very good... » Et puis c'est tombé. Elle voulait maintenant que je fasse mes cours non plus à mon bureau mais sur un tapis, assise comme un petit chef indien. Elle a appelé le tapis LPEC, « lieu pédagogique d'échanges culturels ». « Il faut se mettre à la hauteur des enfants. Il faut les mettre en confiance. Une langue étrangère, vous comprenez ça peut faire peur. Ça peut les intimider... You understand ? »

Assise par terre ! J'aurai tout vu.

Je suis déjà assez ridicule comme ça. Je fais depuis deux mois ma classe avec sous le bras, un petit singe en peluche, tout en racontant des histoires à une bande de petits morveux privilégiés (1500 dollars par mois de 8h30 à 14h. Lunch non compris !).

« Bonjour, mon petit singe s'appelle Cannelle. » Les parents que je croise dans le parking de l'école nous regardent bizarrement, mon singe et moi. Je suis obligée de leur sourire « Oui ! Je suis la professeure de français. Je raconte des histoires avec mon singe. C'est une peluche. » « Oh, la, la ! Yes ! Oui ! Oui ! » ils répondent, soulagés de ne pas avoir affaire à une folle qui scolarise son orang-outan avec leur bambin.

Aujourd'hui, les enfants sont assis autour de moi sur le tapis. J'ai réussi à m'acheter un mini tabouret de pêche pliable haut de dix centimètres que je cache sous ma jupe. « Aujourd'hui, Cannelle

mon petit singe mange beaucoup de gâteaux dans la cuisine. Combien ? Un, deux, trois, quatre, cinq. Bravo. Cinq gâteaux ! Elle mange cinq gâteaux. Cannelle a sommeil maintenant. Elle va dans le jardin pour s'allonger. Allez on chante : Frère Jacques, Frère Jacques, dormez vous... Mais à côté d'un arbre, elle trouve une boîte. Qu'est-ce qu'il y a dans la boîte ? Je ne sais pas ! Vous devinez ? Des bonbons ? Non. Ce ne sont pas des bonbons. Des pièces ? Non, ce ne sont pas des pièces. Un collier ? Non ce n'est pas un collier. Avant d'ouvrir la boîte, nous allons chanter : Alouette, gentille Alouette, je te plumerai la tête. Je te plumerai la tête... »

La musique remplit la salle. Les petits chantent à tue-tête.

« Je te plumerai les ailes. Je te plumerai les ailes. Et les ailes. Et les ailes... »

A quarante-cinq ans, je suis assise sur un tabouret de camping. J'ai sur les genoux une peluche couverte de morve. Du coin de l'œil je vois Miss T. qui m'observe par la fenêtre de la porte de classe. Elle passe la tête « Very good... Very good... » et puis elle me demande de venir dans son bureau après ma classe. Mon estomac se serre. J'ai peur qu'elle ait encore une nouvelle idée...

La toile de mon tabouret est tendue à bloc, prête à se déchirer, à rompre comme ma patience.

A.V.S.

Laure BRUSA

1er prix du concours 2006

J'en ai plein les … tu me fais ... Espèce de …
Je suis accueillie par une bordée d'injures. Il est furieux. Ça va barder.
« Tu es encore en retard, c'est toujours la même chose » et les injures reprennent.
Il a soixante ans, les cheveux et la barbe gris et crasseux, ses mains tremblent et il m'insulte.
Ses deux chiens arrivent en remuant la queue, ils me font des fêtes, ça le rend encore plus furieux.
J'essaie de me justifier : " j'ai traversé la ville, et j'ai pris tous les feux rouges, et puis il y avait pas de place pour me garer, j'ai tourné un bon moment".
« Je m'en fous, tu as qu'à partir avant ».
« Je peux pas ! Oh et puis y en a assez, si vous arrêtez pas de m'insulter je m'en vais ».
« Non, non, c'est moi qui pars ».
Le voilà parti en râlant. Il me laisse seule dans un appartement dans un état lamentable.
Les chiens n'ont pas de place pour se coucher par terre.
Huit chaises sous une table à six places, trois frigos dont un seul fonctionne, un vélo, il n'a qu'une roue, des fauteuils bancals, des armoires.
Le lit est le seul espace libre pour les chiens. Ils s'y couchent, s'y roulent, s'y vautrent avec délice, …
La table est couverte de papiers, de verres sales, de cendriers pleins.
Je commence à ranger. Des chaussettes trempent dans un seau, l'eau est noire.
Ça fait une semaine que je suis pas venue, le parterre, dont la couleur d'origine est beige clair, est maintenant gris foncé, la

cendre de cigarette s'y est incrustée ; les murs , les meubles sont jaunes, la nicotine s'y est collée.
Une montagne de vaisselle collante, des casseroles brûlées, seule la douche est impeccable…juste un peu de poussière…
La porte s'ouvre, il revient. Dans une main un plant de pensées, dans l'autre un sachet.
« C'est pour toi »
Je feins la surprise, c'est un rituel, ses colères ne durent pas et il se fait pardonner.
Le plant de pensées, il l'a certainement fauché dans un jardin public, le croissant, il l'a acheté avec le peu de monnaie qu'il avait au fond de sa poche.
Tout rentre dans l'ordre, les chiens dorment sur le lit, lui il fume et il boit son vin rouge, moi, je monte un aïoli.
« Mets un peu plus d'aïl ». Il y en a quatre gousses. « C'est pas assez ».
La cigarette et l'alcool lui ont brûlé la bouche, il trouve tout fade et ne mange que des aliments épicés, salés, poivrés.
Le roquefort n'est pas assez fort, le piment pas assez pimenté.
Il me montre la dernière lettre qu'il a écrite à Mitterand.
Le style est vif, l'écriture belle bien qu'un peu tremblante, pas une faute de français, pas une faute d'orthographe.
Quand on sait qu'il a fait le routard pendant des années, travaillé par ci par là pour gagner de quoi manger : vendanges, maïs, cerises, asperges. Quand l'hiver approchait, il se couchait dans un fossé en espérant que les gendarmes ou les pompiers le trouveraient ce qui forcément arrivait, et lui permettait de passer l'hiver au chaud dans un hôpital psychiatrique…
Comment se douter que cet homme usé, aigri, malade a été journaliste, qu'il a écrit des articles dans les plus grands journaux parisiens et qu'il était reconnu par toute sa profession.
Un jour il a tout laissé tomber et il est parti sur les routes.
Je sais tout de sa vie sauf la raison de la cassure…
Ce matin il ne crie pas, il est bougon, je m'inquiète.
« Je suis pas bien, je dois avoir de la fièvre, je vais prendre ma température ».

Sitôt dit, sitôt fait, il baisse son caleçon, et le thermomètre entre les fesses il déambule autour de la table. Ébahie, mon balai à la main je le regarde faire.
« Vous seriez mieux allongé sous les couvertures si vous avez de la fièvre ».
« Non, non, quand je m'allonge c'est pire ».
Il faut dire que ce matin je suis venue plus tôt que d'habitude, et que les vapeurs de l'alcool ne se sont pas toutes évaporées…
J'étais en vacances quand ma remplaçante l'a trouvé inanimé sur son lit. Il est mort à l'hôpital tout seul, d'une cirrhose du foie. Ça fait dix ans.
Je pense encore à lui.
Et aussi à elle, qui l'a remplacé.
A cette odeur de pain grillé et de lait chaud.
Elle qui me reçoit le matin avec son bon sourire, ses rides creusées par le soleil et l'air de la campagne.
Petite maison coquette, propre comme un sou neuf. Je râle car c'est trop propre, elle a fait son ménage dans la nuit parce qu'elle ne dort pas.
Alors on fait les cuivres, on papote, on fait le tour du jardin ou du poulailler, et je reviens toujours avec deux tomates, ou six œufs, un bouquet de fleurs.
Et on rit, de tout et de rien, je lui raconte mes formations, mes réunions, mes lectures.
Elle me raconte son enfance, sa jeunesse, son mari et la maison qu'ils ont construite de leurs mains.
On a les mêmes goûts, la campagne, la nature, les champignons, la lecture.
L'après-midi, quatorze heures « vite, vite, dépêchez-vous, ça commence ».
Encore un rituel, celui des « Feux de l'amour ».
Je voudrais commencer à faire un peu de ménage, un peu de poussière dans la chambre pendant qu'elle regarde son feuilleton.
« Vous faites trop de bruit, et puis je l'ai fait, asseyez-vous ».
C'est un ordre. Alors je m'assoie et je regarde avec elle. Elle adore ça, elle fait les commentaires, elle devine ce qui va se passer, et elle rit.

Certains jours j'ai des surprises : un nouveau chien qu'elle ou sa fille ont trouvé, errant, malade, elles le soignent, le chouchoutent, des fois c'est un chat, un jour elle m'a montré une caille blessée qu'elle avait mise dans une cage en attendant qu'elle guérisse.
« Pourquoi vous avez mis ce miroir dans la cage ? »
« Té ! pour pas quelle se sente seule !! »
L'hiver le rouge-gorge vient sur le rebord de la fenêtre et l'appelle jusqu'à ce qu'elle sorte.
Pour lui donner quelques miettes.
Et puis elle souffre, elle s'étiole, l'hôpital.
Quand elle revient à la maison on sait que ce n'est plus pour longtemps.
Mon dernier travail, ça a été de lui tenir la main pendant les deux heures qui lui étaient accordées par sa caisse de retraite.
Je suis aide à domicile et je les ai aimés …

Laisser battre doucement

Philippe BRONDEUR

1er prix du concours 2007

Le lavage des mains, un rituel que l'on connaît forcément sur le bout des doigts. Le premier geste appris en internat de chirurgie.
Si je m'en souviens ? J'avais les ongles longs, comme une idiote qui veut se donner l'air... d'une idiote. Le titulaire s'est gentiment moqué de moi : « On reconnaît les vrais jardiniers à la terre qu'ils ont sous les ongles, et les vrais chirurgiens à leurs ongles courts ou rongés ». Depuis, je fais en sorte de les avoir toujours courts.
Dans la salle d'opération, les gants enfilés, je me détends toujours les doigts quelques instants, en jouant sur un piano imaginaire. Je ne connais rien au solfège mais, pour la chirurgie, je domine la partition.
Pontage coronarien, une intervention bien maîtrisée, seulement 1 à 2 % de complications en moyenne. Combien en ai-je déjà pratiqué dans ma carrière ? Pas loin de cent sûrement. Il ne faut jamais compter, ou alors, seulement sur sa confiance.
La patiente est prête, allongée endormie, le respirateur qui ronfle et la poitrine dénudée qui répond doucement, par-dessus l'interminable bip régulier du moniteur, compagnon de nos vies.
Interminable oui, j'y compte bien.
Scalpel, inciser. Souvent, c'est à cet instant, dès le premier geste que l'on sent si l'on va opérer proprement : la main hésite et les trois heures de l'intervention vont être une suite de doutes échappés, sans pour autant de cicatrices visibles heureusement. Car il suffit généralement de se dire que tout va bien se passer, oui, je connais mon travail, je soigne chaque mouvement avant de soigner le reste, et tout se met bien en place comme sur une planche d'anatomie.
Voilà, j'ouvre le corps et le bal des instruments avec un calme précis et l'assurance : l'avenir de cette patiente vient de se réfugier entre mes mains.

Chaque couche du corps a ses dangers, ses incertitudes. Parfois j'ai comme l'image d'un millefeuille : on connaît la recette et la fabrication, mais on n'est jamais sûr de la façon dont le feuilleté va se présenter, comment les couches se seront développées, s'il aura le goût des autres.
Alors on prend ses précautions : radiographies, échographies, imageries de toutes sortes. Je connais l'intérieur de mes patients mieux que le contenu de ma penderie. Je me moque un peu de ne pas remettre la main sur un jeans, mais je mets un point d'honneur à toujours laisser le corps que je visite dans l'état où je l'ai trouvé, en meilleur état même : mes patients sont rangés avec plus de soin que mon appartement, c'est certain.
Epiderme, graisse, muscles, mes doigts se glissent dans les chairs comme ils ont déshabillé la cage thoracique. La chirurgie c'est une danse d'amour. Après quinze années de pratique, je suis devenue une dragueuse de coronaires de première. Je n'ai pas perdu le moindre patient, pas un depuis le dernier en date. Et encore, c'est toujours lui qui me plaque. C'est ce que je me dis depuis ma première intervention : positiver quelques soient les circonstances, ne pas reconnaître ses tords mais être consciente des progrès à faire. Jusqu'au bout je compte bien m'améliorer. Il y a trop de vies à remettre sur le bon chemin pour ressasser les cas qui s'obstinent à faire du hors-piste.
La voilà : la petite artère qui attend que maman la prenne par la main. Cachée près du sternum, pas indispensable aux muscles qu'elle irrigue, canal secondaire qui va fort justement venir seconder une coronaire abîmée. Une artère mammaire au secours d'un cœur en souffrance : une belle rencontre n'est-ce pas ? Je suis un peu l'entremetteuse des vaisseaux sanguins, bonne vieille coquine qui n'a pas son pareil pour faire battre les cœurs.
Vais-je encore y arriver ? Bien sûr : je n'ai rien prévu de mieux pour ce soir.
Je commence par isoler l'artère en la lissant du bout des pinces qui prolongent mes doigts. Je clampe et je coupe, ferme. Enfin, je suture les fines ramifications qui puiseraient du sang plus utile ailleurs.

C'est comme un sapin préparé pour Noël : je coupe la cime et je taille les branches afin qu'il soit parfait pour le foyer qui va l'accueillir.
Trouver une métaphore pour chaque acte pratiqué, une habitude prise depuis que j'enseigne moi-même la chirurgie aux internes. Ca ne rend pas les choses beaucoup plus aisées, mais on explique plus facilement au patient ainsi qu'à sa famille. Et lorsque l'on comprend, on a moins peur.
C'est fait, j'avais raison de ne pas douter. Maintenant, à ton tour petit cœur, tu vas pouvoir te reposer. Ne crains rien, on va bien s'occuper de ta maîtresse. Je t'assure, c'est la vérité : la machine qui va te remplacer est une vraie tuerie ! Enfin, façon de parler...
Là, il faut mettre les mains dans le cambouis, celui du corps, rouge-oxygène ou carbonisé-bleuté.
Une respiration, longue et lente, que mon air à moi soit au taquet.
Vas-y. Je désamorce la pompe, grenade inoffensive à la Voulzy, sirop cœur grenadine. Respire, oui, c'est bien : aorte branchée. Respire, oui : veines, l'une après l'autre, connectées. Oui : la machine démarre, le sang circule à nouveau, respire.
Le corps n'a joué au mort qu'une poignée de secondes. Ca fait du bien. Et pour que je ne sois pas la seule à avoir chaud au cœur, je le remplis de sang à bonne température. Ainsi protégé, le muscle cardiaque attendra l'heure de se réveiller.
Jadis, j'étais pleine d'incertitudes. Depuis... L'âge ou l'habitude ? L'inconscience peut-être, l'optimisme de rigueur ? Je dis que tout va bien se passer, et ça réussit. Comme à cet instant, le plus délicat : le point d'entrée dans la coronaire où l'artère de secours va venir se greffer. Oh, rien qu'un trou, un joli petit trou si le bras ne tremble pas, que le ciseau coupe net et que la tête contrôle le tout dans le bon sens.
Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi simplement l'imaginer, à quoi bon ?
Parce que je viens de le faire, ça y est, c'est propre, je le savais. Le temps d'une respiration bloquée, la paroi du vaisseau, rougie, qui s'entrouvre et me sourit. C'est vrai : j'ai toujours trouvé que les incisions ressemblaient à des sourires. Il suffit d'y croire. Et douter, de toute façon, ça n'aide jamais.

Voilà. Trois heures trente ont passé. Il y a eu des complications.
C'était une opération de routine, un pontage comme j'en pratique chaque semaine ou presque. Une intervention banale chez les personnes de plus de cinquante ans, 1 à 2 % seulement de problèmes en moyenne, affirme-t-on.
C'était ma première fois sur une patiente de dix ans. Une malformation, rare. Comme les complications imprévisibles : un cœur qui ne repart pas, des sutures qui lâchent, une infection qui se développe... 1 à 2 % dans lesquels tout peut arriver.
Je sors du bloc. Que vais-je dire aux parents ? « Madame, monsieur, je suis vraiment désolée, mais j'ai peur que vous deviez supporter son adolescence... »
Quelle horreur !
Je leur ai juste dit « ça va », c'est ce que je me dis tout le temps, et ça marche.
Mais parfois, il y a des complications.
Pourquoi c'est arrivé à ce moment précis ?
Un événement inattendu, peu après que le cœur soit reparti. Je l'ai senti, je l'ai compris.
Ma carrière allait prendre un sacré coup d'arrêt.
J'ai serré les mains sur mon ventre où elles ne servaient plus à rien. Elles devraient s'y habituer, je ne l'avais pas prévu.
1 à 2 % de chance seulement, et pourtant.
Oui, à cet instant, le corps de la petite fille a repris vie ; et dans le mien, j'ai senti comme une complication : je crois que je suis enceinte. Non : je sais que je suis enceinte.
1 à 2 % de chances que cela m'arrive, et pourtant.
Décidément, il ne faut pas compter sur les statistiques, mais seulement sur soi. Et la patience de son mari...
Je viens de sauver un cœur. Je vais en faire partir un autre, à l'intérieur, sans même devoir le toucher du doigt celui-là.
Je souris, j'ai chaud, je ne vais pas tarder à pleurer. Depuis le temps que j'attendais ce moment...
Je regarde mes mains sur mon ventre : je crois que mes ongles vont avoir la permission de repousser.

Sous surveillance ?

Françoise DE BLOMAC

<u>1er prix du concours 2008</u>

> *de : Nina Legendre*
> *à : Charline Benalouah*
> *date : 27/09/2028, 9h10*
> *objet : Demande de recherche*
>
> *Charline,*
> *Merci d'effectuer recherche sur programme code MAC pour 9h30.*
> *Nina*

9h30, devant la machine à café (alias programme code MAC). Charline a déjà son café en main.
- Ben alors, qu'est ce qui se passe ?
- Chut, attends qu'on soit tranquille. Tiens, mets ton pouce dans le lecteur, c'est toi qui offres le café. Moi, je ne suis pas censée être là. J'ai lancé la vidéo des résultats semestriels. Quand je pense que je suis obligée de me taper trente minutes de blabla, de graphiques et de chiffres auxquels je ne comprends rien au nom de la transparence de l'entreprise.
- OK, OK, tu me rembourseras plus tard. Mais je te préviens que cette foutue machine ne me sert que des décaféinés sans sucre, hypertension oblige.
- Pas grave, j'ai réussi à passer un sachet de sucre ce matin, le *Bioscan* n'y a vu que du feu.
- Génial ! T'es une vraie copine toi !

Une fois que Charline s'est identifiée en posant son pouce sur le capteur, la machine lui sert une boisson au vague goût de café, non sans avoir délivré son message d'avertissement d'une voie douce et monotone : « Votre boisson est prête mais nous vous rappelons, mademoiselle Benalouah, que c'est votre deuxième café en cinq

minutes et que votre bilan de santé ne vous autorise que trois boissons par jour. Bonne journée. »
- Ta gu…, fichue machine, murmure Charline entre ses dents tout en arborant un sourire épanoui.
Nina s'efface derrière la machine à café, alertée par le léger ronflement de la caméra du plafond qui vient de pivoter.
- Viens dans l'angle mort n°3 qu'on discute deux minutes.
Cafés en main, Charline avance d'un air naturel tandis que Nina baisse la tête. Elles s'arrêtent plus loin dans le couloir qui mène aux archives. Profitant du petit espace hors caméra, les copines s'assoient par terre et partagent leur trésor : le précieux sachet de sucre en poudre. Des gobelets vides oubliés dans un coin leur montrent qu'elles ne sont pas seules à avoir fait une pause « papotage » ce matin.
- Alors raconte, qu'est ce qui se passe ?
- Ça y est, je l'ai encore eu !
- Hum ? Tu peux être plus explicite ?
- J'ai réussi à tromper le logiciel de surveillance. Il a suffi que je retienne mon souffle en montant les escaliers avant de prendre mon poste. J'avais à peine posé les mains sur mon bureau que l'ordi s'est mis en alerte. « Nos capteurs nous indiquent un niveau de stress élevé. Nous avons pris rendez-vous pour une évaluation de votre état de santé à 10h10 au bureau 404. » Tu te rends compte? Ce sera la troisième fois cette semaine que je vais le voir. Il va finir par se rendre compte de quelque chose, non ? Qu'est ce que tu crois que je lui raconte, que j'ai des vapeurs ? Que ma mère est sur son lit de mort ?
- Heu, non ! Ça, ils peuvent le vérifier rapidement.
- T'as raison. Que je me sens très seule dans cette entreprise ?
- Pas mal. Ça ne doit pas être trop facilement vérifiable, mais tu es sûre qu'il ne va pas t'attirer des ennuis ? Quand même, trois fois dans la semaine au service psy, ça va devenir dangereux pour ta carrière.
- T'inquiète, j'ai vérifié le règlement intérieur. Le psy doit voir tous les collaborateurs, mais ne signale à la direction que les cas alarmants après en avoir discuté avec la personne concernée. Tu

parles, ils seraient submergés sans ça. Et puis, c'est un médecin, pas un flic.
- Je sais qu'il a du charme à défaut d'être aussi beau que l'ancien psy, mais sois prudente. Demande-lui rapidement un rendez-vous en dehors de la boîte. Parce qui si tu dois jouer la stressée chaque fois que tu veux draguer, moi, je te le dis, ta carrière d'analyste a du plomb dans l'aile.
- Hum, tu as raison, je vais être obligée d'être directe. Aïe, le couloir se déclenche, il faut filer à nos postes.
Pendant que les filles se lèvent, la couleur des murs du couloir passe progressivement du bleu à l'ocre, signe que les détecteurs de présence commencent à être activés à travers l'entreprise, donnant une cartographie complète du bâtiment et de ses occupants à intervalles réguliers.
Nina retourne à son poste de travail, sur le plateau sud. Grâce à son statut d'analyste senior, elle a droit à quinze mètres carrés avec de grandes baies vitrées donnant sur la Seine. Malgré la saison avancée, il y a encore quelques baigneurs qui profitent de l'eau transparente et de la plage plantée de palmiers qui borde la rive droite. Elle les regarde avec envie et imagine proposer à Michaël une balade en sortant du boulot. Paraît qu'il y a un nouveau resto zen qui vient d'ouvrir plus bas sur le quai. Ensuite, ils pourraient rentrer en vélectrib', ce serait sympa.
9h50. Plus que 20 minutes.
Nina se branche sur *Virtual Life* étant donné que les applications critiques resteront bloquées tant qu'elle ne sera pas passée par le bureau 404. Tiens, Jordan a déposé un cadeau virtuel. Wahoo ! Un magnifique bouquet de fleurs, hyperréaliste, copie conforme de celui que le prince William avait offert à Keira Knightley lors de leur premier rendez-vous quelques semaines avant son investiture. Sacrément doué son collègue des applications de gestion ! Nina se demande où il a pu dénicher un tel trésor. En plus, dès qu'elle zoome sur le bouquet, un doux parfum se diffuse dans son bureau. Ah, Emilie l'invite à la séance de travail « collectif et festif » de samedi autour du nouveau logiciel de jeu. Bon, sa cote ne baisse pas si rapidement, Charline s'inquiète sûrement pour rien. Seuls les plus créatifs sont invités à ce genre de « brainstorming parties ».

Elle concocte en hâte une réponse et envoie son avatar la poster dans la boîte de la directrice du développement.
« Votre rendez-vous au bureau 404 est dans cinq minutes, merci de ne pas être en retard », lui rappelle la voix de Jean Reno qu'elle a choisi pour personnaliser son ordi. Ses copines ont beau la traiter de ringarde, il reste son acteur préféré.
Cette fois, Nina ne rase pas les murs pour éviter les caméras. Au contraire, elle affiche un regard tranquille et marche avec grâce en pensant à Hugo, le responsable de la salle de surveillance. Un petit jeu entre eux. Il ne l'embête pas même si elle ne se trouve pas exactement là où elle devrait, mais de temps en temps elle lui sort le grand jeu et déambule façon mannequin sur un podium. Rien qu'une complicité. Elle sait qu'Hugo et ses collègues sont en train de se marrer. Elle aussi sourit intérieurement. En approchant du bureau, elle ne peut s'empêcher de tirer un peu sur un coin de sa jupe et de lisser ses cheveux bouclés.
- Entrez mademoiselle Legendre, je vous attendais.
Quelle voix ! À la fois grave et posée, avec une pointe de féminité tout à fait désarmante. Une voix qui va tellement bien avec son physique. Alors qu'aujourd'hui les hommes sont hyper musclés et mesurent plus d'1 mètre 90, Michaël N'guyen est petit et aussi élancé qu'une liane. À l'heure où le crâne rasé est revenu à la mode, il arbore un casque de cheveux noir de jais d'où émergent même quelques mèches rebelles. Quand tous les hommes s'habillent en matières naturelles et froissées aux couleurs ternes, le nouveau psy ose un pull fuchsia sur un pantalon vert anis. Décidément, cet homme lui plaît.
- Asseyez-vous, je vous en prie.
Lui-même se lève pour se rasseoir en même temps qu'elle. Il sourit.
- Je vois que vous êtes arrivée ce matin avec un rythme cardiaque anormal, 30 % de plus que votre rythme habituel. Pourtant, vous n'étiez pas en retard et vous n'avez pas couru. Qu'est ce qui se passe Nina ?
- Franchement ?
- Bien sûr. Je suis là pour ça.
- Oui, mais tout ce qu'on se dit est enregistré, n'est-ce pas ?

- Pas du tout. Ici il n'y a aucune caméra, aucun capteur. Regardez, les murs sont blancs, sans tableaux et sans miroirs. Cet espace est considéré comme personnel, donc inviolable. Il n'y a que vous et moi. Vous le savez bien, vous qui avez étudié à fond notre règlement intérieur pas plus tard qu'avant-hier, répond-il en clignant de l'œil.
- Hum, vous savez manifestement tout de moi.
- Si peu, si peu. Juste ce que me dit mon ordinateur sur vos horaires, vos déplacements dans l'entreprise, vos repas, vos boissons, les applications que vous utilisez, les fichiers et les sites que vous consultez et, bien sûr, une brève description des programmes sur lesquels vous travaillez en ce moment. Bref, tout un fatras dont je n'ai rien à faire et auquel je ne comprends pas grand chose. Mais, grâce à notre nouveau programme *NoStress*, j'en sais effectivement pas mal sur votre condition physique qui semble faire le yoyo ces derniers temps. Est-ce que tout va bien pour vous ?
- Hé bien, autant vous le dire tout de suite. Je n'ai rien, j'ai seulement retenu ma respiration en montant les escaliers tout à l'heure parce que j'avais envie de venir bavarder quelques instants avec vous. Vous savez, je ne sais pas si c'est parce que vous êtes psy ou quoi, mais vous sortez un peu de l'ordinaire et ça me plaît bien. Mais moi, je ne sais pas grand-chose sur vous…
Michaël la regarde, parfaitement immobile, sans même cligner des yeux.
- Eh bien, on m'avait prévenu que vous étiez du genre direct, mais là, j'avoue que je suis "scotché" comme disaient mes parents. Si je vous intéresse autant, pourquoi n'avez vous pas assisté à mon pot de bienvenue sur *Virtual Life* ?
- Oh, y'a toute la boîte là-bas. Ici, c'est plus intime, non ?
- Certes, certes, mais avouez que c'est un peu embarrassant, non ?
- Alors je ne vous plais pas, c'est ça ?
- Non, non, bien au contraire. Mais…
- Écoutez, pourquoi on n'irait pas faire une balade sur les quais en sortant du boulot, marcher ensemble dix minutes ? On se retrouve à 19h en bas ? Allez, dites oui.
Une fois encore, le psy prend tout son temps pour répondre.

- Eh bien, soyons fous. Pourquoi pas ? Alors, à 19h. En attendant, je clos votre dossier et je débloque votre ordi.
Nina vole littéralement en retournant à son bureau. Hugo et ses collègues en ont pour leur argent quand elle repasse dans le couloir ! Carrément une star de rock qui se pavane sous leurs yeux. Dommage qu'ils n'aient pas le son car Nina chante un de ses vieux tubes préférés !
Dans son bureau du septième étage, Basile Philibert, directeur des programmes techniques, est nettement moins joyeux. Alors que le robopsy du système *NoStress* a été conçu spécialement pour rassurer les employés sans les attirer sexuellement, la discussion à laquelle il vient d'assister entre Nina Legendre et son dernier modèle, lui montre qu'il a encore fait fausse route. Il a eu beau lui donner un physique aux antipodes des critères de la beauté actuelle, Nina est la deuxième employée à lui faire des avances alors qu'il n'est installé que depuis trois semaines. Décidément, *NoStress*, système de gestion intégrée du bien-être dans l'entreprise, n'est pas totalement au point. Il a tendance à se transformer en « service spécial pour filles seules ». Il va falloir qu'il y travaille encore avant de pouvoir le vendre à ses clients !

Le pain de tous les jours

Dominique ROLLAND

1er prix du concours 2009

Si ça vous dit, je vous emmène juste à côté de chez vous. Peut-être que ça ne va pas vous sembler exaltant, que c'est à mille lieux du voyage tel qu'il est communément admis, et vous auriez raison. C'est si peu exotique.
Cependant c'est mon voyage, celui que j'ai voulu et qui me contraint de rester dans ma ville. Accompagnée de lassitude heureuse dans ce corps vieillissant, qui est maintenant le mien, je dois sortir de la couette, quand la nuit rampe encore. En un mot, je suis crevée, je resterais bien dans mon plumard mais j'ai choisi. ...
Sur Terre, des hommes sont rassasiés, des hommes ont faim. Et ce n'est pas nouveau.
« Le mot pain est comme un coup de feu quand une bouche affamée le prononce ».
Eh bé, si je commence comme ça, on a du pain sur la planche. Faut que j' fasse simple.
M'était venue l'idée d'écrire quelques lignes farineuses et je m'aperçois de la difficulté à simplement raconter la bonne odeur du pain, celle qui nous fait saliver de plaisir au coin de la rue. Ce pain qui me manque quand je suis longtemps à l'étranger, sauf en Turquie où il est encore meilleur qu'ici. J'aimerais apprendre le secret de cet ekmek généreux si subtilement différent du pain français.
Derrière la porte que vous poussez chaque jour pour acheter votre pain, il y a une autre porte magique et derrière l'écriteau -entrée interdite-privé-, c'est là que je suis.
Le saviez-vous ? Autrefois, en 1793, en France, une loi fut promulguée « la richesse et la pauvreté devant disparaître par le régime de l'égalité, le pain de fleur de farine pour le riche et un pain de son pour le pauvre, tous les boulangers seront tenus, sous peine d'incarcération, de faire une seule sorte de pain : le pain

Egalité ».
Et maintenant, que vois-je ? Le pain au son, le pain aux céréales, le pain à l'épeautre pour le riche et la flûte et la baguette blanche pour le pauvre. Je caricature.
Le pain c'est une merveille croustillante et savoureuse, désirable et nourrissante.
Il parait que dans -panis-, on voit le radical sanscrit pa (a long), paaaaaa et que ça veut dire nourrir. C'est beau ce mot : nourrir.
Dans le monde chacun gagne son pain. C'est une expression qui a tout son sens justement dans les pays où l'on en manque. Quand la sueur pose son voile luisant sur les visages, quand la journée s'achève, partout l'homme se nourrit de pain. Qu'il se nomme baguette, pita, chapati, nan-e gisu, nun, sangâk, pao de queijo, cuit dans un four, sur le tawa, ou sur la pierre, qu'il soit rond, plat, en galettes, en crêpes, gonflé, de maïs, de blé, de froment, de riz, de châtaigne, de manioc, le pain nourrit, remplit, console.
J'ai appris à ne pas gaspiller le pain. Le temps de l'enfance où ma grand-mère traçait une croix de la pointe du couteau sur la miche avant de la couper appuyée contre sa généreuse poitrine n'existe plus. Tant mieux, ça m'énervait. M'en est resté un respect. Je n'aime toujours pas voir le pain posé à l'envers sur une table. J'ai grandi dans l'odeur chaude du pain que ma mère pétrissait et cuisait elle-même le dimanche, par plaisir. Parfois, je volais une infime pincée de levure qui crissait doucement entre mes doigts et dont l'odeur si particulière me faisait chavirer. Y'en a qui disent que ça pue la levure. Moi si je le pouvais je la priserais. Ainsi naissent les destinées... peut-être.
…/…
C'est une boulangerie quelconque dans un quartier quelconque pour des clients quelconques. Une boulangerie traditionnelle, pas celle dite de tradition où la mode contraint le boulanger à cuire son pain devant tout le monde. Les gens sont contents, ils ont leur comptant d'authenticité. Elle donne sur la rue déchirée bien proprement, par le tram. Dans la vitrine les corbeilles de croissants, de pains au chocolat, de chaussons aux pommes, font de l'œil aux religieuses et tous les pains sont bien rangés au garde à vous dans les vanneries d'osiers. Derrière, à l'abri des regards, c'est

l'antre du boulanger, le fournil, qu'on appelle de nos jours le laboratoire, bien différent de celui du pâtissier qui ressemble vraiment à un laboratoire.
Notre fournil est fouillis ; laminoir, diviseuse, façonneuse, four, perche, balai, pétrin, le souk organisé et dès quatre heures tout s'éveille. Bien avant Paris qui s'éveille à 5 heures comme chacun sait.
Mes chaussures laissent l'empreinte crantée de la semelle dans la fine poussière blanche.
Je piétine dans la neige farineuse et j'ai chaud.
En ce lieu magique, dans une chaleur d'entrailles terrestres, bien avant l'aube le four ouvre sa gueule rouge, les pains dorent. Soit la longue pelle en bois les attrape, soit une sorte de tapis roulant. Mes mains me font mal tant je ne suis pas habituée à saisir les pains brûlants. Je pourrais mettre les longs gants qui montent jusqu'au coude mais ils sont si épais que je n'ai plus des mains mais des tenailles de robot.
Il est quatre heures, je suis le Diable armé de ma fourche, j'enfourne dans six profonds fours les longs pâtons blancs façonnés la veille. Dans une rotation infernale, j'enfourne, je défourne, j'enfourne, je défourne. Ainsi vont cuire les 340 baguettes, les 160 flûtes, les miches et les pains spéciaux qui font leur timide apparition dans ce modeste quartier. Je tiens à vous donner ces chiffres parce que jusqu'alors j'ignorais la quantité de pain vendu dans une simple boulangerie.
L'odeur enivre, c'est mon moment préféré. Les crachouillis musicaux de la radio couvrent le craquement minuscule de la croûte des pains qui éternuent juste sortis du four. L'air est saturé de senteurs savoureuses, bienfaisantes. Le pain sent la tendresse, le réconfort. Un parfum de mère.
Ainsi jusqu'à 8 heures le pain cuit. Je soulève le battant du four, rapidement, pour le plaisir de voir le pain prendre cette couleur d'automne rousse et dorée. Mais juste rapidement, parce qu'il prend vite froid. C'est un frileux. Lors de la dernière fournée, on le laisse un peu plus longtemps, les gens aiment maintenant la croûte brune du pain plus longtemps cuit.

Hier j'ai oublié la fournée dans le four le plus haut. Brûlée, noire, calcinée. J'en ai pleuré de honte et de rage, ça devait faire deux rigoles de pierrot lunaire sur mes joues et D. a rigolé. « C'est l' métier qui rentre » qu'il a dit.
…/…
Dans le fournil, la chaleur baisse enfin. On éteint les fours. Ouf, c'est la pause.
On sort dans la courette intérieure où s'entassent les sacs de farine sous l'auvent. Une tonne de farine en sacs de cinquante kilos que le minotier livre chaque semaine. On s'assoit sur les sacs, je plie mon dos.
On boit le café, on fume la cigarette, on regarde le ciel qui s'éclaire, on entend le tintement de la clochette du magasin et je me réjouis de savoir que mon pain encore chaud sera dans les foyers, le quignon parfois grignoté avant d'être posé sur la table. Chaque boulanger signe son pain. Avant de l'enfourner, avec une fine lame de rasoir, il trace sa signature. Ce sont ces petites surélévations de la croûte, celles que l'on casse en marchant.
D. mon maître d'apprentissage signe d'un geste vif, quatre petits traits qui formeront la croûte. J'ai moi aussi ma signature, trois traits, -un pour chacun de mes enfants- Jusqu'où va se planquer l'amour ! Le pain se fait avec passion, façonné des gestes mille fois répétés. Le pain n'aime pas être bousculé. Moi non plus, alors tout va bien.
Ce temps pour souffler, pour reposer les bras et le dos, est bref. Il faut maintenant préparer les fournées de demain. Dans le pétrin d'acier étincelant, au ronronnement régulier, je mets 70 kg de farine, le sac est si lourd que ce n'est pas moi qui le jette dans le pétrin. Il faut un sacré coup de rein et des biceps que je n'ai pas. D. l'attrape à plein bras, le serre contre lui et comme s'il l'étranglait, vide la moitié, puis le chope par le fond et vide l'autre moitié.
Je rajoute 1540 grammes de sel, 13 kg de levain et 520 gr de levure. Là aussi, j'y tiens à ces chiffres, ils m'ont semblé si énormes au début. Puis, tous ces ingrédients s'entremêlent, se tordent, se lissent, s'enroulent, liés à 44 litres d'eau. La pâte danse la gigue entre les bras d'acier implacable. Parait qu'il y a des accidents

sanglants, j' préfère pas y penser. Autrefois le pétrissage était manuel et j' comprends pourquoi il n'y avait pas de femmes boulangères… L'hiver on pétrira plus longtemps pour que la pâte s'échauffe. Le pétrin tourne vingt minutes et s'arrête. On plante le long thermomètre et quand on lit 23° la pâte est prête. Une montagne lourde, onctueuse et souple, couleur de miel, dans laquelle je plonge mon poing pour cette jouissance incroyable de percevoir cette masse tiède et élastique qui m'enserre.
Puis il faut courber l'échine, se pencher au-dessus du pétrin et prendre dans ses bras des draps odorants de pâte tiède, que l'on coupe au tranchoir, que l'on pèse et qu'on place dans des bassines, six kilos par six kilos. Les bassines rondes s'empilent sur l'échelle. C'est la tâche la plus ardue, la plus pénible. Soulever à plein bras, couper, peser, poser.
Bassine après bassine, on lance la pâte sur la diviseuse et les pâtons au juste poids s'alignent ensuite sur la planche de bois. Des clayettes de bois emplies de pâtons bien rangés. C'est très beau. Du bel ouvrage. Le travail a bien avancé et il faut garder un rythme parfait parce que la pâte est vivante, elle gonfle et fait des bulles. Elle doit être façonnée rapidement. Baguettes, flûtes, bannettes à bouts pointus, miches, ficelles, en six heures et deux pétrins, toute la fournée du lendemain est prête, rangée en longs pâtons blancs, si mous que l'on dirait qu'ils sont morts, maintenus dans les plis de pièces de toile, enfermés jusqu'au lendemain dans les immenses armoires à fermentation. Ils se préparent dans l'obscurité froide pour éclater de vie demain dans le four.
Dans la boutique, les clients de fin de matinée ou de début d'après-midi, on ne sait trop, se pressent et la jeune vendeuse tournoie et virevolte entre miches et baguettes. Pour nous, c'est l'heure de balayer un sol blanchi de farine légère, de ranger les outils, de passer le grand balai dont le manche est si long qu'il ressemble à un balancier, tout au fond des fours.
C'est l'heure de frotter les sourcils poudrés de blanc, c'est l'heure de rentrer dormir.
Certains se mettent de la farine dans le nez pour exploser d'extase, moi, j'en ai dans les oreilles, c'est sans danger et quelle extase…

C'est une journée comme les autres, une journée quelconque, dans une boulangerie quelconque.
C'est un bien curieux voyage. La fabrication de ce pain qui va dans notre bouche, avant je n'y pensais jamais, je n'en ai jamais manqué, c'est pour ça… On le mange distraitement, on l'achète par habitude, on le veut comme ci ou comme ça parce que maintenant on en a tant que l'on devient exigeant… Y'en a qui le foutent à la poubelle parce qu'il est rassis.
Ça se met dans quelle poubelle ? Poubelle verte ou poubelle grise...
A l'autre bout du monde, une femme comme moi, se lèvera avant l'aube, comme moi, allumera son brasero, chauffera son tawal et préparera sa pâte qui s'arrondira en chapatis, le pain de sa famille.
A l'autre bout du monde, ou tout près, chez nous, des enfants et des hommes fouilleront des poubelles pour trouver le pain jeté, dédaigné.
« Que préfères-tu, celui qui veut te priver de pain au nom de la liberté ou celui qui veut t'enlever ta liberté pour assurer ton pain ». C'est Camus qui disait ça.
Je n'ai pas la réponse, je ne suis pétrie d'aucune certitude.
Alors je fais du pain…

Camarade Nollin

Andrée JACQUET

1er prix du concours 2010

A mes débuts d'artisane en couture d'ameublement j'ai été tentée par la réfection des sièges, mais le métier de tapissier traditionnel, où l'on utilise crin et ressorts, est difficile à maîtriser pour qui n'a pas suivi un véritable apprentissage.
Depuis quelques années déjà, certains tapissiers employaient de la mousse synthétique. Je me suis formée à ce procédé, plus accessible aux néophytes. J'ai appris à tendre les sangles sous la ceinture et – dans l'euphorisant parfum de la colle néoprène – à superposer des mousses dont les densités différentes permettent d'obtenir l'épaisseur, la fermeté ou la souplesse, et le galbe.
Tout en me servant de semences pour fixer la toile blanche, je n'ai jamais pu en remplir ma bouche et les cueillir une à une sur le bord de mes lèvres avec mon ramponneau aimanté, comme une vraie professionnelle, mais j'ai bien aimé poser la couverture, c'est-à-dire tendre et clouter le tissu d'ornement, assise au ras du sol sur le petit tabouret. Chaque clou, à la tête arrondie vieil-or, est positionné dans le creux de la feuillure. Deux coups de marteau suffisent : un léger pour fixer la pointe, un autre, plus fort, pour l'enfoncer complètement. Au bord de chaque clou les poils du velours se hérissent, surpris par cette agression.
La sûreté des gestes s'acquiert peu à peu. Il faut un certain temps de pratique pour obtenir un alignement parfait, mais quel plaisir quand un siège maltraité, blessé, éreinté par une longue existence arrive entre vos mains, quel plaisir de le soigner, le panser, lui redonner l'éclat de sa jeunesse et le voir repartir, flambant neuf, pour une deuxième vie ! Mes restaurations étaient valables, puisque je les ai vendues et n'ai jamais reçu aucun reproche, mais j'ai abandonné assez vite cette spécialité à la gent masculine. C'est un travail fatigant, sale, et plutôt malsain. Avant de refaire, il faut défaire, faire sauter les clous, puis les semences, à l'aide du pied de

biche et du maillet de bois. Ce dégarnissage vous fait disparaître dans un nuage de poussière séculaire, on peut contracter des maladies de peau ou respiratoires. On se blesse avec les semences rouillées, il ne faut pas négliger la vaccination contre le tétanos.
Cependant, ce travail ingrat – qui me laissait pantelante, les doigts meurtris par les dérapages d'un maillet vicieux – m'a souvent permis de rêver. On trouve de tout dans les fauteuils. Entre l'assise et le dossier, sur les côtés, le long des accotoirs des bergères, se glissent mille et une babioles : épingles à cheveux, piécettes, petits ciseaux à broderie, une pierre dessertie de son chaton de bague, deux ou trois perles fines échappées d'un collier rompu… Ces objets, pour moi, devenaient pièces à conviction, faisaient revivre des scènes. Je me surprenais à imaginer, en fondu enchaîné, des personnages d'une autre époque s'étant assis là. Je voyais l'évanescente jeune fille rêvant sur sa broderie au petit point ; j'entendais le rire pointu de la coquette tortillant nerveusement son collier devant un godelureau ; je devinais la panse repue du bourgeois laissant glisser de sa poche quelque monnaie en sortant sa montre gousset…
De ce court passage au tabouret je retiens un souvenir bouleversant qui mérite à lui seul d'avoir tenté l'expérience. Un couple « vieille France » entre dans l'atelier, la dame drapée de vison, le monsieur l'air austère et hautain. Un jeune homme les suit, portant un vieux Voltaire souillé, délabré, l'assise défoncée, la boiserie du dossier fendue en deux endroits. Je détecte sans peine le meuble « d'époque. » On me confirme qu'il n'a jamais été restauré. J'hésite à le garder, tant la réparation me semble délicate, la solidité finale aléatoire. Sur un ton ampoulé Madame insiste, disant ne pas vouloir l'utiliser pour s'asseoir : « Ce meuble de famille sera placé dans un angle de mon hall d'entrée. Il ne servira pas, mais je veux qu'il soit beau. Il trônait au domaine de mes grands-parents; il doit continuer à décorer. »
Je me vois obligée d'accepter, après avoir précisé quelles méthodes de travail j'allais employer. En ce qui concerne ce Voltaire, la découverte n'est pas un objet. Avec moult précautions, je dégarnis l'assise en totalité, je consolide les taquets dans chaque angle pour

prévenir un écartèlement, je défais ensuite le dossier et termine par les accoudoirs.
A la fin du strip-tease, m'attend la surprise. Les manchettes du Voltaire sont assez grandes, rectangulaires. Sous le tissu et le crin, creusée à la pointe sèche dans le bois, se trouve une inscription : Nollin 1853 Vive la République.
Ainsi, cinq ans après la révolution de 1848 et la chute de Louis-Philippe, un artisan, un travailleur du peuple a voulu - à l'insu de son client aristocrate - graver là son opinion pour la postérité. Je lis, je relis ces mots, je les caresse de mes doigts et de mon regard soudain embué, avec tendresse et respect. Peut-être a-t-il essayé d'imaginer la personne qui, un jour, découvrirait sa forfaiture ? Il n'a jamais pu penser que ce serait une femme, portant pantalon ! C'est à moi, fille d'un ouvrier et d'une couturière, petite fille de tonnelier, moi qui ai choisi de travailler « de mes mains », qu'échoit ce face-à-face avec un compagnon du passé. Je suis l'élue du hasard. Emotion saisissante.
Me reviennent alors à l'esprit les mots de Georges Coulonges dont le roman « Les sabots d'Angèle » se déroule à Paris, exactement à cette époque. Il nous fait vivre, au milieu du peuple, les dernières années de la royauté. Il nous décrit avec précision la vie des petites gens, leur misère, leurs courageux efforts pour survivre. On voit des illettrés se mettre à apprendre leurs lettres, se réunir en cachette pour chanter des textes dits subversifs. Quand les roussins font irruption dans la salle, les chansonniers sont emprisonnés à Sainte-Pélagie. On voit peu à peu s'éveiller les consciences, s'affirmer le désir de justice. On sent monter la fièvre de ce peuple harassé, meurtri, affamé, et Georges Coulonges s'interroge : « Qui contiendra jamais la férocité amassée en silence par ceux qui, dès leur naissance, sentent levées contre eux toutes les férocités ?
Je range le fauteuil dénudé contre le mur, je jette à la poubelle les vieux ressorts, le crin, à regret le tissu déchiqueté - « on n'en fera plus jamais d'aussi beau » - et je me mets à balayer, sans cesser de m'adresser, en pensée, à mon camarade Nollin :
« Ton pied de nez n'est pas banal ! Tu as pensé que des générations de nantis allaient caresser de leurs doigts, sans le savoir, l'exclamation la plus provocante, la plus odieuse qui soit pour

eux, « Vive la République ! » Il y a de la délectation dans ton geste. Dans les hôtels particuliers, dans les maisons de maîtres à venir, toujours ton cri du cœur « Vive la République ! » étouffé par le crin serait là, à l'insu de tous, traversant les décennies, pour arriver jusqu'à moi. Je vais m'offrir le plaisir d'aviser mes clients. Je te dois cette honnêteté. J'ai touché du doigt la preuve de ton existence. A présent, je t'imagine sans peine, dans ton échoppe du faubourg ! Tu graves avec application ta profession de foi, une lueur revancharde et jubilatoire illuminant ton visage… »

La journée est finie mais l'atelier revit. Des senteurs de crin et de toile de jute, réveillées par le balayage, se donnent des airs de parfum de fenaison. Dans les rayons d'un soleil déclinant, des myriades de grains de poussières blondes, en suspension, dansent gaiement.

Avant de sortir et de fermer la porte, je regarde un instant le squelette du fauteuil, croyant sentir là, tout près, une présence invisible. Très vite, je me fustige sans ménagement : « Quelle idiote ! Et ça se dit cartésienne et rationaliste ! »

L'entretien

Karim KHOUKH

1er prix du concours 2011

« Navré, Monsieur, mais votre candidature n'a pas été retenue ! » Célestin raccrocha avec force le combiné du téléphone, laissant échapper un discret juron. Ces interruptions quotidiennes l'agaçaient, mais il savait que son rang le destinait à y faire face. Après tout, il appartenait au clan des puissants, selon ses propres termes. Célestin était chargé de Ressources Humaines au sein d'une multinationale. Il aimait à se répéter qu'il portait l'entreprise sur ses solides épaules, qu'il en était la locomotive. Il se vantait de choisir les meilleures briques pour l'édifice, de sélectionner les meilleurs ingrédients pour la recette du succès. Garder l'incompétence hors des murs de la firme, telle était sa mission… Non, son sacerdoce. Mais il intervenait aussi à l'intérieur, sanctionnant avec zèle les salariés trop oisifs. Si de telles méthodes de recrutement et de gestion assombrissaient quelque peu l'image de l'entreprise, elles n'entravaient en rien la motivation des milliers de candidats à l'embauche. Avec tant d'appelés et si peu d'élus, l'époque n'était en effet guère propice à l'exigence…

Une épaisse chape nuageuse recouvrait la ville, prête à pleurer sur ses habitants. C'était un lundi comme Célestin les aimait, mais l'homme n'avait pourtant pas le cœur en fête. Sa pire corvée, telle qu'il la qualifiait, l'attendait de pied ferme. Il abhorrait moins cette tâche pour sa pénibilité que pour son caractère répétitif, sans toutefois pouvoir quantifier ce dernier. Après tout, il ne les comptait plus, ces entretiens d'embauche, tant de combats gagnés sans peine. La quarantaine pas encore atteinte, il se sentait tel un vétéran repu des champs de bataille. Célestin ne reniait pas le cœur de son métier, non. Il se lassait simplement de briser des candidats fragiles, sans ardeur, et celui de ce matin ne ferait certainement pas exception. L'employé réprima un bâillement d'ennui. Il lui fallait une cigarette...

Marlène pressa le pas. Son parapluie, ouvert par précaution, ne la protégerait sans doute pas de l'averse à venir. Heureusement, elle avait presque atteint son but. Difficile de le manquer, tant la tour vers laquelle elle cheminait dominait la ville. Son architecture, modernisée à l'extrême, tranchait singulièrement - et sans doute à dessein - avec les constructions voisines. Décidément, cette multinationale incarnait la démesure. Mais cela n'effrayait pas Marlène, habituée des grandes entreprises et de leurs méthodes de recrutement.
Un rideau de fumée, derrière lequel se profilaient quelques silhouettes, enveloppait le bas du gratte-ciel. Une apparition fantomatique ? Non. Simplement une armée de golden boys, pavoisant la clope au bec, nullement effrayés par la pluie imminente. Marlène traversa la barrière toxique en apnée et ne reprit sa respiration qu'une fois le hall atteint. Celui-ci, à l'instar du building entier, resplendissait par son aspect futuriste. Sur chaque mur trônaient de nombreux écrans et autres panneaux électroniques, tandis qu'une voix douce émanant des haut-parleurs souhaitait la bienvenue…

Maugréant d'inaudibles paroles, Célestin regagna son bureau d'un pas nonchalant et y trouva sa proie. Il reconnut aussitôt la quadra pressée, croisée quelques minutes plus tôt sur le parvis alors qu'il s'en grillait une. Plutôt bien conservée, songea-t-il en la voyant maintenant de plus près, drapée dans son tailleur beige. La candidate se leva et tendit la main. Célestin, qui ne prit pas la peine de s'excuser pour son retard, la serra d'une force volontairement exagérée. Après tout, l'affrontement psychologique avait déjà commencé. Il ne s'agissait pas d'évaluer les compétences de la prétendante au poste proposé ; Célestin laissait ce soin au département concerné. Lui préférait sonder l'esprit, dresser le profil psychologique complet des futures recrues. Pour cela, il aimait se laisser aller aux pires extravagances, poser les questions auxquelles on ne s'attendait pas. Mais le moment n'était pas encore arrivé. Célestin menait ses entretiens en deux temps, le plus faible ouvrant le bal.
- Parlez-moi de vous, prononça-t-il calmement.

Il adorait cette phrase, ou plutôt le regard de ses victimes lorsqu'elles l'entendaient. Malgré leur préparation, peu d'entre elles anticipaient une première question si ouverte. Célestin détestait les réponses apprises par cœur. Cette situation d'imprévu lui permettait ainsi d'étudier les candidats sous leur carapace.

Aucunement troublée, Marlène s'exécuta, dévoilant calmement civilité, parcours et expériences diverses, ponctuant chacune de ses phrases par un léger sourire. Seul le regard hébété de son interlocuteur la perturbait quelque peu. Célestin ne s'attendait effectivement pas à une telle sérénité. Les mots de la postulante, prononcés de façon si spontanée tandis qu'elle le fixait, formaient un discours étonnamment fluide et structuré. Dos droit, jambes décroisées, bras légèrement écartés et mains prises, sa gestuelle ne commettait aucune erreur. Encore abasourdi, Célestin s'imagina secouer la tête pour se ressaisir. Cette femme était simplement plus aguerrie que les jeunes pousses qu'il avait torturées ces dernières semaines, voilà tout ! Il décida donc de passer à la seconde phase de l'entretien. A son tour de prouver qu'il ne jouait pas dans la cour des novices.

- Quels sont vos pires défauts ? Demanda-t-il.

Marlène évoqua alors son perfectionnisme et sa difficulté à déléguer des tâches, en prenant soin de détailler les actions prises pour y remédier et expliquant que ces tares n'entraveraient en rien son efficacité pour le poste proposé. Célestin haussa les épaules. Cette réponse, aussi acceptable fût-elle, manquait cruellement d'originalité, mais il concédait que sa question n'en possédait pas plus.

- Vos hobbies ? Reprit-il.

- Je lis deux à trois livres par mois et je me rends au cinéma chaque semaine. J'aime également les activités sportives, notamment le badminton.

- Le badminton ? Est-ce vraiment un sport ?

- Oui, sauf si une dépense de quatre cents calories par heure ne correspond pas à votre vision du sport…

Célestin se mordit discrètement la lèvre. L'impertinence de la candidate l'agaçait. Mais n'ayant pas connu de véritable opposition depuis bien longtemps, elle le réjouissait tout autant. Il se jura

néanmoins de faire disparaître le sourire satisfait de son adversaire, même si pour cela il lui fallait franchir la ligne rouge.
- Etes-vous mariée ?
- Divorcée.
- Des enfants ?
- Non.
- Vraiment ? Cela me paraît difficile désormais. Rappelez-moi votre âge…
- Quarante-cinq ans. Et je ne peux pas avoir d'enfant pour raisons médicales.
Alors que Célestin pensait déstabiliser l'aspirante, celle-ci lui répondait du tac-au-tac. Il aurait pu lui demander son tour de taille, elle n'aurait sans doute pas bronché. Pour la première fois de sa carrière, il se sentait impuissant… mais pas abattu. Pour son baroud d'honneur, le recruteur décida d'utiliser son arme secrète.
- Faites-moi rire.
L'expression stupéfaite de Marlène lui arracha déjà un demi-sourire, mais dans un tel état d'irritation, aucune plaisanterie ne risquait d'amuser Célestin.
Un silence pesant régnait dans la pièce, à peine troublé par les gouttes de pluie frappant les carreaux. Célestin jubilait maintenant intérieurement, à tel point que son enthousiasme soudain manqua… de le faire glousser.
Marlène, dont le regard semblait plus sérieux, porta la main à la poche de son tailleur et en tira une carte de visite qu'elle remit à son hôte, sans un mot. Intrigué, Célestin jeta un œil. L'univers se figea alors autour de lui. Après ce qu'il lui parut être une éternité, il s'enfonça sur sa chaise puis éclata de rire. Un rire nerveux et libéré à la fois, le rire désabusé d'un bandit cerné.
Une minuscule photo de la candidate occupait un coin de la carte. Au centre était inscrit son nom. Son véritable nom, juste au-dessus de son titre. Célestin croyait en son flair, mais il n'avait pas reconnu l'inspectrice du travail.

Un refus poli

Florian MANTIONE

1er prix du concours 2012

En ouvrant la grande enveloppe qui l'attendait sur son bureau, le DRH sembla intrigué. L'enveloppe blanche, de format A4, se trouvait revêtue d'un timbre de collection sur le côté supérieur droit, en lieu et place de la classique Marianne. Son nom, ainsi que celui de la société, étaient écrits à la main de manière soignée.

A l'intérieur se trouvait un CV conventionnel accompagné d'une lettre de motivation. Le DRH s'en empara et sa lecture le laissa pantois. La lettre était versifiée et joliment rimée :

Le ci-joint CV, Monsieur le Directeur des Ressources Humaines,
Recèle tous mes espoirs de sortir de la peine.
Votre annonce concernant le poste de responsable
Résume parfaitement mes compétences comptables.

Loin d'être insensible à la présentation
Que vous avez brossée de votre institution,
Je trouve que pour le poste que vous y décrivez,
Je suis, je vous l'assure, le candidat rêvé !

Votre entreprise, déjà, est digne d'intérêt.
Elle me semble alléchante et riche de grands attraits.
Sa localisation parfaite et son activité,
Correspondent sans conteste à mes capacités.

Et que dire aussi du projet d'entreprise
Dont tous les paramètres, je l'avoue, me séduisent.
De plus, sa vocation à l'international
Répond à s'y méprendre à mon vœu initial.

Aussi, trouvez ici l'expression de l'envie

Que j'exprime d'apporter, de manière réfléchie,
Toute mon énergie à veiller au succès
De la haute mission que vous me confierez.

Vous verrez l'énergie que je mettrai toujours,
A défendre l'entreprise, et ce jour après jour,
Avec rigueur, souplesse, et grande diplomatie,
Pour répondre aux souhaits de votre hiérarchie.

Aussi m'efforcerai-je de mettre à son service
Ce souci de rigueur qui s'avère propice
A gagner des clients l'importante confiance
Que suscite l'écoute et la grande compétence.

Voilà, en quelques mots, ma grande motivation.
Mon désir le plus cher est d'entrer en action.
Aussi je vous suggère une prochaine rencontre
Pour prouver le profil dont mon CV fait montre.

Dans l'attente du plaisir de ce contact prochain,
Recevez, cher Monsieur, le témoignage certain
Du désir qui m'anime de bientôt concourir
Au succès de votre œuvre et à son devenir.

Le DRH enleva ses lunettes, se gratta le front et se racla la gorge, tandis qu'un sourire amusé illuminait son visage.

- Quel drôle de phénomène que voilà. Lisons son CV.

Le CV correspondait bien aux promesses de la lettre. La formation et l'expérience satisfaisaient bien aux exigences du poste. Le candidat était incontestablement digne d'intérêt.

- Mais pourquoi diable un tel courrier ?

Le DRH décida d'en discuter avec le Directeur Administratif et Financier qui recrutait son bras droit comptable.

Le DAF, confortablement installé dans son bureau, bien protégé par plusieurs piles de dossier lui assurant un habile bouclier contre tout intrus, accueillit chaleureusement le DRH.
- Alors, où en es-tu du recrutement de mon chef comptable ?
- Justement, c'est à ce sujet que je viens te voir. Regarde le CV que je viens de recevoir.

Le DAF s'empara du CV et le lut rapidement, ses yeux se portant essentiellement sur les critères clés recherchés.
- C'est super. Il correspond exactement au cadre que je recherche. Et de plus, il connaît notre secteur d'activité, ce qui fait qu'il sera rapidement opérationnel.
- Oui, mais attend. Lis d'abord son courrier.

Le DAF s'empara de la lettre et la lit attentivement pour s'exclamer ensuite bruyamment :
- Mais c'est génial. Et en plus on a un poète. Cela va nous changer des collaborateurs lisses, fades et sans saveur que tu me présentes généralement.
- Tu ne crois pas qu'il en fasse un peu trop. Tu as besoin d'un technicien doublé d'un manager, non d'un artiste…
- Un artiste, un artiste… Comme tu y vas ! Ce candidat fait juste preuve d'un peu d'originalité, laquelle se rajoute à ses compétences. Je ne vois rien de contradictoire. Au contraire, il va égayer notre service.
- Je ne sais pas. Il ne faudrait pas qu'il déstabilise l'équipe que nous avons patiemment constituée. Elle a besoin d'un bon superviseur, de quelqu'un qui l'aide et la contrôle à la fois, pas d'un farfelu.
- Mais en quoi pourrait-il s'agir d'un farfelu, comme tu dis ? Non, je crois que nous avons à faire à quelqu'un qui a du tempérament et de l'humour. Il me plaît bien.
- Je crois que l'on a intérêt à aller voir le DG. Tu ne penses pas ?
- Je n'en vois pas l'intérêt. Il s'agit de Mon service et tu es responsable de l'évaluation des candidats.
- Je crois qu'on devrait le faire. C'est plus prudent.
- Si tu veux.

Et nos deux compères de se rendre dans le bureau du Directeur Général. Celle-ci, une grande blonde à la crinière flamboyante arborant un large sourire laissant apparaître une dentition carnassière, insistait pour se faire appeler Directeur Général et non Directrice Générale, poussant même la coquetterie jusqu'à exiger de se faire appeler Madame le Directeur Général.
- Germaine, on souhaite ton avis sur un point important. Voilà, on vient de recevoir un courrier et un CV pour le poste de responsable comptable et nous sommes perplexes.
- Tu es perplexe, reprend le DAF. Moi je trouve cette candidature intéressante.
- Voyons voir.

Le DAF tend à Madame le Directeur Général la lettre et le CV. Elle parcourt le CV en hochant nerveusement la tête en signe d'approbation puis s'empare du courrier. Sa lecture est rapide et silencieuse, ne laissant rien paraître de ses émotions. Elle fait mine de rendre le CV mais se ravise et prend le temps de le relire. Cette fois-ci, la relecture est plus longue, comme si chaque mot, chaque phrase, avait son importance.
- Alors, quel est le problème ?
- Le problème, qui n'en est pas un, c'est que nous avons à faire à un poète, or nous recherchons un responsable comptable.
- C'est vrai qu'il manie bien la rime. Mais ce n'est pas un poète.
- Moi je dis que c'est un artiste, un farfelu, et que sa candidature présente un certain risque. Je ne dis pas qu'il est mauvais et que nous n'aurions pas besoin de ce genre d'individu. Je dis tout simplement qu'il y a un risque.
- Qu'en penses-tu Mohamed ? Après tout, il va travailler dans ton service.

Le DAF, qui s'attendait bien évidement à cette question, se trouve tout d'un coup mal à l'aise. On lui demande de trancher alors qu'il n'est que DAF. Après tout, choisir un cadre, c'est le travail du DRH. C'est lui l'homme ressource. C'est lui le spécialiste des RH. Ah, bien sûr, il est prudent et diplomate, le DRH, dans cette

société. Souvent, en comité de direction, il s'attribue les succès en cas de recrutement réussi, mais se défausse systématiquement sur le N+1 en cas d'échec. Mohamed se sent piégé, mais il assume son assertivité :

- Je pense que c'est un bon technicien, au vu de sa formation et de son expérience dans un domaine similaire au nôtre. Un peu de « fantaisie » dans mon service ne serait pas de trop.

- De la fantaisie ? Mais dans ces conditions, c'est la porte ouverte à toutes les dérives. Pourquoi ne pas recruter un chanteur, tant qu'on y est ? Ah oui, un chanteur ; et tu vas voir qu'il va t'égayer ton service, ça c'est sûr !

- Messieurs, messieurs, ne nous emballons pas et gardons notre calme. Bon, tout d'abord, je ne comprends pas pourquoi vous êtes venus me voir. Vous êtes uniquement tous les deux concernés. Ensuite, je veux bien participer à votre réflexion, mais en l'état actuel des choses, la meilleure des décisions, c'est de le rencontrer. Il faut le recevoir et voir ce qu'il a dans le ventre. Questionnez-le bien. Poussez-le dans ses retranchements. Essayez de comprendre qui il est et quelles ont été ses motivations en rédigeant une telle lettre.

- D'accord. Si on a ton feu vert, d'accord. Je le convoque de suite.

Une fois dans son bureau, le DRH s'empresse de concocter une lettre de convocation à la hauteur de la lettre de candidature. Après de multiples essais et avec l'aide d'un dictionnaire des rimes, il rédige finalement la lettre suivante :

Pour tout dire, Monsieur, votre lettre de candidature,
Par son style personnel et ses belles tournures
N'a pu faire autrement que de beaucoup séduire
Celui qui décida, ce jour, de vous écrire.

Votre texte témoigne d'un profil attachant,
Capable d'un humour au tour intelligent
Qui tranche sur les lettres insipides et austères
Par ce style chamarré que vraiment je préfère.
Notre entreprise souffre d'un manque de poésie

Et a vraiment besoin d'un peu de fantaisie.
Il me semble que vous serez ce rayon de soleil
Qui donnera aux chiffres un attrait sans pareil.

Apprêtez-vous à être notre muse comptable
Qui, de passif en actif, sera toujours capable
De jongler joliment avec chiffres et lettres
Pour de notre bilan devenir le grand maître.

Et si, ce que je crois, votre fringant plumage
S'avère à la hauteur de votre brillant ramage,
Je vous prédis chez nous une belle carrière
Avec une progression rapide et régulière.

Je me tiens donc, Monsieur, à votre disposition,
Pour avoir avec vous une longue discussion
Qui sera le début d'une collaboration
De nature à combler toutes vos ambitions.

Pas mécontent du tout de son courrier, le DRH se dépêche d'expédier sa missive, en attendant la réponse avec une impatience non dissimulée.

Quelques jours passent, et enfin notre DRH reçoit le courrier tant attendu :

« Monsieur,

J'accuse réception de votre courrier daté du 3 Mai et je vous en remercie.

J'ai le regret de vous annoncer que les termes de votre lettre ne correspondent pas du tout à l'image de sérieux et de professionnalisme que je m'étais forgé de votre société. Je ne peux prendre le risque d'intégrer une entreprise aussi farfelue que la vôtre qui adresse ce genre de courrier à ses candidats. Le

recrutement est une chose trop sérieuse pour laisser libre cours à ce genre de plaisanterie.

Je vous souhaite bonne chance dans votre recherche de collaborateur et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués ».

A une époque où on ne s'écrit plus beaucoup, l'ARACT a eu la chance de recevoir de nombreuses missives. Donner des nouvelles du travail c'est aussi donner de ses nouvelles. Alors nos correspondants nous parlent d'eux, de leur travail, des difficultés pour le faire, des aspirations fortes à être reconnus pour leurs efforts permanents afin que le travail soit bien fait et qu'ils puissent y trouver du sens.

Mais cette année, nous avons la confirmation que du travail, on ne peut parler que lorsque l'on en a un. La question de l'emploi s'invite plus que les années précédentes dans les écrits. On voit poindre l'acceptation de conditions de travail insatisfaisantes pourvu que l'on puisse se lever le matin en sachant où aller. Alors, les entretiens qui tournent au licenciement et l'angoisse de perdre son travail, même lorsque tout va bien, jalonnent de nombreuses nouvelles. Et de cela on en parle en famille et on a besoin de son soutien pour résister, gérer sa crainte du lendemain ou dessiner de nouveaux projets. On voit, aussi, plus que par le passé des références aux stagiaires et au grand âge travaillant. Bien sûr ce ne sont que des fictions mais est-ce un hasard si cela arrive maintenant ?

Et puis, comme depuis huit ans, la joie de bien faire son travail, d'avoir de bonnes relations avec ses chefs et ses collègues, de mesurer à quel point ceux qui s'engagent dans leur travail peuvent aider ceux qui en profitent, comme à l'hôpital, complète la manière de voir le travail et ceux qui le font aujourd'hui.

Bonne exploration de cette terre presque incognita…

Serge DELTOR
Directeur de l'ARACT Languedoc-Roussillon
Délégué Régional de l'ANACT









